



HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES.



HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE, DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES,

DEPUIS les premiers temps, jusqu'à la division de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Histoire de la Littérature, de la Philosophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de JOHN GILLIES, par M. CARRA, de la Bibliothèque du Roi.

Avec des Cartes.



TOME TROISIÈME.

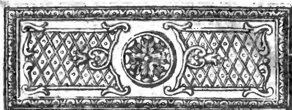


A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES.

CHAPITRE XIV.

Histoire des arts du dessin. — Supériorité des Grecs dans ces arts. — Cause de cette supériorité. — Parmi les Grecs d'Asie. — Qui communiquent leurs inventions à l'Europe. — Bathyclès le Magnésien. — Dipenus & Scillis. — Imités en Grèce, en Italie & en Sicile. — Les Athéniens surpassent leurs maîtres. — Sublime style de l'art. — Ouvrages de Phidias, Polignotus, &c. — Excellence caractéristique de l'art Grec. — Impressions différentes que firent les Peintres & les Poëtes. — Résultant de la nature de leurs arts respectifs.

ON se plaint généralement, & avec raison, que l'histoire des arts ait été plus négligée Histoire des arts du dessin.



que celle des armes & de la politique; & cependant les écrivains ne cherchent point à nous en faire connoître l'origine & les progrès, parce qu'ils trouvent plus facile de raconter des guerres & des négociations, des querelles & des combats, que de décrire la marche graduelle & presqu'imperceptible du génie & du goût.

L'origine des arts imitatifs [a] (tant l'imitation est de la nature de l'homme) remonte au-delà des bornes de l'histoire profane; & pour en chercher les inventeurs, il ne s'agit que de savoir quelle est la nation la plus ancienne. Les Egyptiens & les Phéniciens méritent sans doute la préférence à cet égard. Dès les premiers âges de l'antiquité païenne, ces deux nations semblent avoir cultivé les arts du dessin. Les Egyptiens, aux époques les plus reculées de leur histoire, gravoient sur des

[a] Pausanias & le 34[e] & le 35[e] Livres de Pline nous fournissent ce qu'il y a de matériaux les plus abondans sur les arts des Grecs. Les meilleurs guides modernes sont Winckelman & Lessing en allemand & le Comte de Caylus en françois. Le savant Professeur Heine, dans son Antiquarishe Abhandlungen, a découvert plusieurs erreurs importantes dans Winckelman.

pierres précieuses, & s'efforçoient de rendre immortelles leurs époques nationales, en les traçant par des hiéroglyphes sur les bazaltes les plus durs. Nous ne pouvons assez admirer la perfection à laquelle la patience de ce peuple laborieux a porté la partie mécanique de la sculpture, avant la conquête de l'Egypte par les Perses, & avant le règne de Cambyses; mais la beauté des formes, qui est l'essence & le but de l'art, ne fut jamais étudiée par les artistes de la Phénicie ou de l'Egypte, qui copièrent fidèlement leurs traits nationaux; sans essayer de les rendre plus parfaits, jusqu'au moment où l'on reconnoît dans les médailles des Ptolomées, particulièrement dans celles où se trouve la tête de Jupiter-Ammon, l'influence des conquêtes des Grecs & de leurs Colonies.

Supériorité des Grecs dans ces arts.

On peut attribuer sans doute aux préjugés de la vanité nationale ce que disent Euripide, Aristote & Epicure, lorsqu'ils s'efforcent de nous persuader que la sérénité du ciel & l'heureuse température de la Grèce donnoient une aptitude particulière pour les arts, les lettres & la philosophie. Le témoignage de l'antiquité & de ses monumens est confirmé par celui des voyageurs modernes qui trouvent

encore dans les habitans des îles de l'Archipel des formes plus élégantes & des traits plus animés & plus expressifs qu'on n'en peut trouver dans les autres parties du globe [a]; d'ailleurs, ce que les Grecs devoient à leur ciel & à leur climat, ils ne le devoient pas moins à l'activité laborieuse de leur éducation & de leur vie, & à l'esprit mâle de leurs institutions religieuses. Long-tems avant l'invasion de Xercès, la sculpture grecque étoit distinguée par un air de majesté qui lui étoit particulier [b]; & les images vénérables des dieux, quoique grossièrement finies, présentoient une grandeur & une sublimité d'expression qui étonnèrent les artistes les plus célèbres des siècles où l'art étoit parvenu à sa perfection [c].

Cause de cette supériorité.

On pourroit pressentir cette supériorité, de l'idée que nous avons déja donnée de la religion & des mœurs de la Grèce, & de l'excellence inimitable de ses poëtes. Les divinités de la Grèce ayant été imaginées sous une forme humaine, incomparablement plus noble &

---

[a] Belon. Observat. l. II. 34.

[b] Pausan. Corinth. l. II. 34. [b] Pausan. ibid.

[c] Plato & Aristot. passim.

plus parfaite que la nôtre, les artistes devoient commencer naturellement de très-bonne heure [a] à exalter & à généraliser leurs conceptions. L'enthousiasme de la poésie servoit à exciter leur génie, & la patrie d'Homère fut le premier théâtre de leurs succès, (l'heureux climat de l'Ionie rendant *naturelles* & fréquentes dans cette délicieuse région ces belles formes qui sont ailleurs purement *idéales*) tandis que d'autres circonstances concouroient à accélérer les progrès de l'invention dans cette contrée particulièrement favorisée des Cieux.

Dans le huitième siècle avant l'Ere chrétienne, les Colonies Asiatiques, comme nous avons déja eu occasion de l'expliquer, surpas- Parmi les Grecs d'Asie.

---

[a] Nous omettons l'histoire fabuleuse de Dédale l'Athénien, qui florissoit, dit-on, du tems d'Hercule & de Thésée, & quarante ans avant la guerre de Troye. On a déja prouvé que durant les siècles héroïques, les Grecs ne rendoient aucun culte aux statues. Les écrivains Athéniens qui vécurent un millier d'années après cette période, pouvoient aisément confondre les ouvrages supposés de l'ancien Dédale avec ceux de Dédale de Sicyon, d'autant plus que l'erreur étoit extrêmement flatteuse pour leur vanité nationale.

sèrent de beaucoup leur mère patrie en ſplendeur & en proſpérité. Elles dûrent cette prééminence à la fertilité ſupérieure de leur ſol, au nombre & à la commodité de leurs ports, aux avantages de leur ſituation & de leur climat, au voiſinage des plus opulentes & des plus induſtrieuſes nations de l'Aſie, & ſur-tout à la perſévérance de leur activité & de leurs travaux, qui non-ſeulement ſervit à ennoblir & perfectionner les arts qui leur venoient des Lydiens & des Phrygiens, mais encore à en inventer qui leur furent long-tems particuliers; tels que la peinture, la ſculpture en marbre, & les ordres d'architecture Dorique & Ionique.

Qui communiquèrent leurs inventions à l'Europe.

Dans le ſeptième ſiècle avant Jéſus-Chriſt, les magnifiques préſens dont la ſuperſtition ou la vanité des Rois de Lydie décora le temple de Delphes, n'étoient point les productions des artiſtes Egyptiens ou Phéniciens, mais Ioniens; & pendant ce ſiècle & le ſuivant, les mêmes Ioniens répandirent leurs élégantes inventions chez leurs ancêtres en Europe. Alarmés par les irruptions des Cimmériens, & troublés par les hoſtilités continuelles de la Lydie, pluſieurs artiſtes d'Orient cherchèrent un aſyle dans les cités commerçantes

d'Egine, de Sicyone & de Corinthe, où l'esprit paisible de leurs habitans également opulens & voluptueux, assura aux artistes Ioniens l'encouragement & la sécurité.

Tous ces fugitifs d'Asie ne se confinèrent cependant pas dans des Républiques du second ordre. Bathycles, natif de Magnésie en Ionie [a], ville que ses peintres avoient rendu célèbre, se fixa à Sparte, la plus considérable République de la Grèce. Par ordre des Magistrats il fit le trône d'Apollon-Amycléen, la statue de Diane Leucophryné, les figures des Graces & des Heures, & tous les autres ornemens renfermés dans l'enceinte du Temple d'Amyclée. La statue d'Apollon, haute de trente coudées, semble être l'ouvrage d'un sculpteur ignorant, & fut probablement la production d'un siècle très-antérieur à celui de Bathycles; mais quiconque fait attention à la masse colossale de cette figure, dont la base formoit un autel, contenant le tombeau d'Hyacinte, Bathycles le Magnésien.

[a] Plin. l. XXXV. Je l'appèle Magnésie en Ionie, pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. Vid. Plin. Edit. Berolin. tom. I, p. 167; & tom. III, p. 136, 139 & 255.

ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur proportionnée de son trône orné des deux côtés de sculpture [a]. Pausanias fait mention de plusieurs sujets tirés de l'histoire ou de la fable, qui n'avoient aucun rapport connu à Apollon ou à Hyacinte, à Bathycles ou aux Spartiates ; mais le sommet du trône contenoit un chœur de Magnésiens, paroissant représenter les artistes qui assistèrent à l'exécution de cet ouvrage étonnant. L'autel représentoit un groupe céleste, Minerve, Vénus, Diane, & plusieurs autres divinités, accompagnant Hyacinte aux cieux. Ses côtés étoient ornés du combat de Tyndare & d'Eurytе, des exploits de Castor & Pollux, & de la scène extraordinaire entre Menelaus &

Le trône d'Apollon Amycléen.

[a] Winckelman, qui fait à peine mention du trône d'Apollon Amycléen, quoique ce fût sans contredit le plus grand des anciens monumens de la Grèce, confond Bathycles le Magnésien avec un artiste plus moderne du même nom, qui fit la célèbre coupe que les sept Sages de la Grèce s'envoyèrent l'un à l'autre comme au plus digne, & qui fut enfin consacrée à Apollon Delphien. Diogène Laerce parlant sur ce sujet, dit : Βαθυκλέα τινὰ Ἀρκάδα, & il paroît encore qu'il étoit Arcadien ; d'après Plut. in Solon. & Casaubon ad Athæneum, l. XI. 4.

l'Egyptien Proteus, telle qu'elle est décrite dans l'Odyssée [a]. Ce n'étoit pas le seul sujet copié d'après le divin Poëte. Il étoit aisé de distinguer son favori Demodocus chantant parmi un chœur de Phæaciens; circonstance qui confirme les observations que nous avons faites dans une partie précédente de cet Ouvrage, que les Poëmes d'Homère étoient généralement connus à Sparte, longtems avant qu'ils eussent été recueillis par le tyran d'Athènes Pisistrate.

Six siècles à peu près avant l'Ere chrétienne, Dipenus & Scillis, Crétois, ornèrent de leurs talens plusieurs Cités Grecques en Europe, ainsi qu'en Asie; & environ cinquante ans après, Bupalus & Anthermus, Chiotes, répandirent par toute la Grèce ces ouvrages précieux en marbre de Paros, qui furent admirés dans le siècle d'Auguste [b]. Vers le même tems à peu près, Polydorus de Samos, qui semble avoir été fort employé par Crésus, le dernier Roi de Lydie, fit pour le tyran Samien Polycrates, le fameux anneau qui est Dipenus & Scillis.

[a] Pausan. Lacon. p. 196 & suiv.
[b] Vid. Plin. l. XXXVI, §. 4.

regardé par Pline [a] comme un chef-d'œuvre de l'art.

Leurs ouvrages imités en Grèce, en Italie & en Sicile.

Les productions de ces artistes Orientaux furent imitées avec succès & à l'envi par leurs disciples dans l'ancienne Grèce, ainsi que par les Colonies Grecques d'Italie & de Sicile, comme il paroît assez par les médailles de ces deux dernières contrées. Ces monumens durables ne peuvent donner qu'une idée imparfaite des statues sans nombre qui étoient composées de terre, de pierre [b], & de différentes espèces de bois. Les plus estimées étoient celles d'ivoire, qui se corrode dans la terre, ainsi que les autres dents des animaux ; circonstance malheureuse pour les arts, puisqu'avant l'invasion de Xercès, la Grèce se vantoit d'avoir une centaine de statues de dieux en ivoire, toutes d'une grandeur colossale, & plusieurs d'entr'elles couvertes d'or [c]. Les marbres blancs de Paros, ainsi que ceux de Chypre & d'Egine fournissoient la principale matière des sculptures, avant

---

[a] L. XXXVII, §. 4.

[b] Plut. in vit. Andoc.

[c] Pausanias.

que les Athéniens eussent ouvert les veines dures & brillantes du mont Pentelicus. L'ébène, le bois de cyprès & d'autres matériaux furent employés successivement à mesure que l'art se propagea & s'étendit, & ne furent pas destinés seulement à représenter les dieux & les héros, mais à rappeler le mérite utile des citoyens illustres [a]. Aux quatre fêtes sacrées, communes à toute la Grèce, les vainqueurs dans les exercices gymnastiques, ainsi que dans les concours de musique & de poésie, étoient fréquemment distingués par l'honneur d'une statue. Les lieux où ces solemnités nationales se célébroient, devinrent ainsi les principales galeries de la sculpture; & les Cités de Delphes & d'Olympie, en particulier, surpassèrent long-tems le reste de la Grèce par le nombre & la valeur de leurs statues, ainsi que par l'éclat & la magnificence de tous leurs autres monumens [b].

Mais le tems approchoit où ces Cités elles-mêmes devoient être éclipsées par la splendeur d'Athènes, qui, dans le cours de qua- Les Athéniens surpassent leurs maîtres.

[a] Lucian. imagin.

[b] Pausanias, Phocic. & Eliac.

rante ans, devint le siège, non-seulement de l'opulence, du pouvoir & de la politique, mais de la littérature, de la philosophie & des beaux-arts, & continua désormais à être regardée comme la souveraine de la Grèce, plutôt que comme la capitale de l'étroit & stérile territoire de l'Attique. Durant cette période mémorable, les Athéniens, que les circonstances avoient peu favorisés jusques-là pour les progrès du goût & de l'élégance, parvinrent au plus haut degré de puissance & de réputation. Ayant vaincu & humilié les Perses, ils pillèrent leurs richesses ; ils s'emparèrent, par une valeur soutenue, de ces provinces maritimes de l'Asie mineure, qui étoient regardées à bon droit comme le berceau des arts. Leur magnanimité & leur fermeté les fit respecter au-dehors, & leur assura la prééminence en Grèce ; tandis que par une faveur singulière, leur République, au milieu de ce cours non-interrompu de prospérités extérieures, produisit des hommes capables de faire valoir les dons de la valeur & de la fortune au profit & à la gloire de leur patrie.

Artistes Athéniens.

Il est difficile de déterminer si le discernement de Périclès fut plus nécessaire pour en-

courager, pour exciter les talens de Phidias, que le génie de Phidias pour seconder les vues de son illustre protecteur. Sembloient-ils formés l'un pour l'autre, & pour les circonstances où se trouvoit leur patrie ? Ce grand *Ministre* (pour me servir du langage de Plutarque [a]), que ses vertus rendirent par degrés le *Maître* de la République, trouva Athènes riche en marbre, en airain, en ivoire, en or, en ébène & en bois de cyprès, ainsi que dans tous les matériaux propres à orner une ville qu'il desiroit rendre le modèle de l'élégance & du goût, après l'avoir élevée à la prééminence du pouvoir & de la gloire. Il pensa, d'après ses principes populaires, que le devoir d'un homme d'Etat n'étoit pas entièrement borné à s'occuper de l'armée, de la marine, des cours de justice & des autres parties de l'administration intérieure. Il regardoit le grand corps du peuple comme l'objet le plus important de ses soins paternels. Les immenses revenus de l'Etat avoient été dissipés jusques-là, principalement en spectacles & en fêtes, en objets d'ostentation & de luxe; il les di-

Concourent aux vues de Périclès.

[a] Plut. in Pericle.

rigea vers un but plus solide & plus durable ; qui, en embellissant la Cité, pouvoit exercer l'industrie & développer les talens des citoyens. Guidé par de tels motifs ; il ouvrit hardiment le trésor ; & dépensa quatre mille talens ; somme avec laquelle il pouvoit commander autant de travaux qu'avec cent cinquante ou cent quatre-vingt millions de notre monnoie dans le siècle présent. Par cet encouragement il anima tous les arts, excita tous les bras, vivifia l'industrie, & sut employer, pour le service public, l'adresse, l'habileté & le génie de ses compatriotes ; tandis que les motifs de gain ou de gloire qu'il proposoit, attiroient de toutes parts les étrangers les plus ingénieux, qui n'hésitoient pas à apporter leurs talens à Athènes comme sur le théâtre le plus brillant, & dans le lieu où ils pouvoient être plus généreusement récompensés.

Sublime style de l'art.

Pline, dans son langage inexact, mais souvent expressif, dit que la sculpture & la peinture ne sortirent que des mains créatrices de Phidias & de son frère Panænus. On sait néanmoins que ces deux arts avoient fleuri à une époque plus reculée ; mais dans le siècle de Périclès, ils prirent plus d'élévation &

de majeſté. Le génie inventif de l'homme eſſaya un vol nouveau & plus noble. La ſupériorité de Phidias & de ſes contemporains obſcurcit & effaça preſque la mémoire de leurs prédéceſſeurs, & produiſit ce ſublime ſtyle de l'art qui, ayant fleuri environ cent cinquante ans, déclina avec la gloire de la Grèce, & diſparut bientôt après le règne d'Alexandre.

Il paroît d'après les pierres gravées & les médailles, ainſi que par les reſtes des monumens de marbre qui précédèrent le ſiècle de Périclès, que la partie mécanique de la gravure & de la ſculpture avoit atteint un grand degré de perfection. Dans pluſieurs de ces ouvrages, les moindres ornemens ſont finis avec ſoin, les muſcles ſont fortement prononcés: la réduction du plan eſt fidèle; mais le deſſin a plus de dureté que d'énergie, les attitudes ſont trop contraintes pour être gracieuſes, & la force de l'expreſſion altère, pour ainſi dire, la beauté & la detruit en grande partie. Les ſculpteurs Phidias, Polyclète, Scopas, Alcamènes & Myron, ainſi que les peintres leurs contemporains, Panænus, Zeuxis & Parrhaſius adoucirent la rudeſſe des for-

Comparé avec ce qui le précédoit.

mes anciennes [a], rendirent leurs contours plus naturels & plus détachés ; & en employant plus d'adresse à cacher le mécanisme de leur art, déployèrent un talent supérieur, & procurèrent d'autant plus de jouissance à l'esprit & de plaisir à l'imagination, que le travail paroissoit moins sensible à l'œil. Dans les ouvrages de ces artistes admirables, l'expression étoit habilement répandue sur chaque partie, sans troubler l'harmonie du tout. La peine & le chagrin étoient plutôt concentrés dans l'ame que développés dans la contenance ; & même les passions plus turbulentes de l'indignation, de la colère & du ressentiment étoient si tempérées & ennoblies, que ce qui les indiquoit faisoit partie de la beauté & de la grace la plus sublime. Mais le triomphe de l'art consistoit à représenter & à inspirer les affections sociales : car, mettant à part les assertions hasardées de Pline, dans ses prétendues époques de la peinture, il paroît, d'après une autorité beaucoup plus certaine, que du tems de Socrates, les peintres avoient

[a] Plut. in Pericl. & Quintilien. l. XII, c. X, p. 578.

discerné

discerné & atteint cette excellence admirable de style, qui a été appelée dans les tems modernes la manière de Raphaël; & qu'ils avoient appris à exprimer, par l'air extérieur, l'attitude & les traits, ce qu'il y a (suivant Xénophon [a]) de plus engageant, de plus affectueux, de plus doux, de plus attrayant & de plus aimable dans les sentimens intérieurs & dans le caractère. Il ne reste, à la vérité, aucun vestige de ces peintures grecques qui étoient principalement sur bois & sur d'autres matières fragiles; mais ce qui nous reste des ouvrages de sculpture de ce siècle célèbre, doit nous donner une idée (pour ce qui regarde au moins l'invention, l'expression & la beauté idéale) des progrès & de l'état de la peinture dans le même tems.

Les ouvrages de Phidias. Olymp. LXXXIII. 4. A. C. 445.

Le mérite supérieur de Phidias en sculpture, étoit reconnu par l'admiration unanime de toutes les associations grecques. Chargé par Périclès de la surintendance des ouvrages publics, il y ajouta de ses propres mains les plus beaux morceaux. Avant d'être appelé à cet honorable emploi, ses statues avoient orné

[a] Voyez la conversation de Socrate avec le peintre Parrhasius, in memorab. l. III.

les plus célèbres Temples de la Grèce. Nous avons déja eu occasion de décrire son Jupiter Olympien. Les étrangers admiroient dans le Temple de Delphes ses statues d'Apollon & de Diane en bronze. Il fit aussi pour les Delphiens un groupe de douze héros Grecs environnant une figure d'airain qui représentoit le cheval de Troye. Sa belle statue de la déesse Nemesis, ou la Vengeance, étoit formée d'un bloc de marbre que la vaine confiance des Perses avoit transporté à Marathon pour en faire un trophée de leur victoire, mais que leur fuite honteuse & précipitée y laissa pour monument de leur défaite. La piété reconnoissante des Grecs adoroit sa Vénus Uranie & son Apollon Parthénopéen. Il fut chargé par les Palleniens, les Platéens & les Lemniens, de faire pour chacun de ces peuples tributaires une statue de Minerve qu'ils présentèrent aux Athéniens leurs protecteurs. Ces ouvrages inimitables imposèrent silence à l'envie. Les artistes les plus distingués de la Grèce, sculpteurs, peintres & architectes, étoient jaloux de recevoir les conseils & de seconder les travaux de Phidias, qui furent employés sans interruption pendant quinze ans à embellir sa patrie.

A. C. 455 — 430.

Durant ce court espace de tems, il compléta l'Odeum ou théâtre de musique, le Parthenon ou Temple de Minerve, le Propylée ou les vestibules & portiques dépendans de la citadelle; ensemble tous les ornemens sculptés & peints de ces ouvrages immortels, qui, dans le tems où ils furent construits; (ainsi que Plutarque l'observe avec justesse) exprimèrent les beautés de l'âge fait, & dans leur ancienneté, conservoient encore les charmes de la fraîcheur & les graces de la nouveauté. Le Parthenon, qui reste encore, atteste la justice de cet éloge: il est de deux cents dix-sept pieds neuf pouces de longueur, composé de beau marbre blanc; & reconnu par les voyageurs modernes [a] pour le plus superbe morceau d'antiquité qui existe de notre tems. Il paroît extraordinaire au premier coup-d'œil qu'on ait dépensé deux mille talens pour le Propylacée [b]; mais il faut considérer que l'on comprenoit sous ce nom le Temple de Minerve, le Trésor & d'autres édifices publics.

L'Odeum, le Parthenon & le Propylée.

Le Pœcile, ce portique qui fut peint par

Ouvrages de Panænus, Polygnotus & Micon.

[a] Voyages de Sir Georges Wheeler.

[b] Plutarque in Pericl. & Demosthen. p. 71.

Panænus, frère de Phidias, assisté de Polygnotus & de Micon, avoit dû coûter beaucoup de tems & d'argent. Sa façade & ses lambris étoient de marbre comme ceux de tous les autres portiques qui environnoient la citadelle; ils subsistoient encore du tems de Pausanias, & étoient regardés, quant au travail & à la matière, comme supérieurs à tout ce qui existoit en ce genre. C'étoit dans le Pœcile que ces grands peintres, dont Pline [a] oublie de citer le mérite dans ses époques inexactes de l'art, avoient représenté les plus illustres événemens de l'histoire grecque; la victoire de Thésée sur les Amazones, le sac de Troye, & particulièrement les exploits récens contre les Perses. Dans la bataille de Marathon, les héros Athéniens & Platéens étoient peints d'après nature, ou plus probablement d'après les statues sans nombre qui conservoient les traits fidèles de ces illustres patriotes. Toute l'étendue de l'Acropole, au-delà de six milles en circonférence, étoit si diversifiée d'ouvrages de peinture & de sculp-

[a] Il place la première époque des grands Peintres dans la 90[e] Olymp. A. C. 420.

ture, qu'elle reſſembloit à une ſcène continue de merveilles & de beautés.

La Minerve dans l'Acropole.

Mais tous ces ornemens furent ſurpaſſés par une ſeule production de Phidias, qui fut probablement la dernière de ce grand maître; ſa ſtatue admirable de Minerve qui ſervit à la conſécration du Parthenon. Elle étoit compoſée d'or & d'ivoire, & haute de vingt-ſix coudées, mais inférieure en dimenſions à ſa Minerve Poliades, qui étoit de bronze, & dont la lance & le cimier ſe voyoient du promontoire de Sunium [a], à vingt-cinq milles de diſtance. Phidias décora lui-même chaque partie de ſon premier ouvrage, & y plaça le nom de Périclès [b]; cette flatterie fut cauſe de ſon banniſſement, auquel il paroît n'avoir pas ſurvécu long-tems [c]. Cicéron, Plutarque, Pline & Pauſanias avoient vu & admiré ce monument de piété autant que de génie, puiſque la Minerve de Phidias augmenta la dévotion d'Athènes envers ſa divinité protectrice. Il n'appartenoit qu'à ceux qui avoient étudié ces chefs-d'œuvre, de les décrire. Comme

[a] Pauſanias Attic.

[b] Idem, ibid.

[c] Plutarq. in Pericl. & Thucydid. l. II.

ils n'existent plus, il conviendra mieux au plan de cette histoire de nous en rapporter aux ouvrages qui nous restent, & qui sont généralement reconnus pour porter l'empreinte du siècle de Socrate, tems où la raison guidoit la peinture & la sculpture, ainsi que la poésie & l'éloquence.

Excellence caractéristique de l'art Grec.

En supposant que tous les monumens de la littérature grecque eussent péri avec la liberté, & que la postérité ne pût rien recueillir de ce peuple célèbre, que ce qui reste de l'Apollon de Belvedère, des groupes de Laocoon & de Niobé, & d'autres statues, pierres gravées ou médailles répandues en Italie & en Europe, quelle opinion pourroit-on se former du génie & du caractère des Grecs ? Répondroit-elle à l'idée que leurs poëtes, leurs orateurs & leurs historiens nous ont donnée de ce peuple ? Quelle impression seroit la plus favorable ? Et quelle seroit la différence précise entr'eux ? La solution de ces questions jettera le plus grand jour sur ce sujet.

Circonstances dans lesquelles il s'accordoit avec la poésie & l'éloquence.

La première observation qui se présente d'abord à l'aspect des ouvrages qui nous restent, & qui se trouve fortement confirmée par un peu plus d'attention, est que leurs auteurs entendoient parfaitement les proportions,

l'anatomie, l'art de draper les figures nues sans les cacher, & tout ce qui contribue à la justesse & à la vérité du dessin. La connoissance exacte des formes est aussi nécessaire au peintre ou au statuaire, dont la tâche est de représenter les *corps*, que celle du langage au poëte ou à l'historien qui entreprend de décrire les *actions*. Il seroit inutile en cela sur-tout d'établir une comparaison entre les écrivains & les artistes Grecs, puisqu'ils sont regardés les uns & les autres comme aussi parfaits dans leurs genres respectifs, qu'il est permis à l'homme d'y prétendre.

L'expression des passions, des sentimens & du caractère dans les ouvrages des Poëtes & des Orateurs.

Mais lorsque nous considérons l'expression des passions, des sentimens & du caractère, nous trouvons parmi eux une différence sensible. Homère, Sophocle & Démosthènes sont non-seulement les plus originaux, mais encore les plus animés & les plus expressifs de tous les écrivains. Les passions qu'ils représentent paroissent dans toute leur énergie, & sont exprimées par les mots & les gestes les plus caractéristiques. Tous les personnages sont en action dans les poëtes tragiques, dont l'art approche le plus de la peinture & de la sculpture ; & sur-tout dans Sophocle, les héros & même les dieux déploient souvent l'impé-

tuosité de leurs affections à côté des foiblesses de la nature. Les rochers de Lemnos retentissent des cris de Philoctètes ; Œdipe, cédant à son désespoir, s'arrache les yeux ; Hercule même, le modèle de la force, succombe sous le poids du chagrin & de la douleur.

Dans ceux des Peintres & des Statuaires.

Rien n'est plus opposé à la conduite des artistes Grecs. Ils ont aussi représenté Philoctètes ; mais au lieu de ces pleurs & de ces plaintes inutiles, ils lui ont donné la douleur patiente & concentrée d'un héros souffrant. L'Ajax furieux de Timomachus étoit peint, non pas au moment où il détruisoit un innocent troupeau qu'il prenoit pour les Grecs ennemis ; mais après qu'il eut commis cet acte de folie, & lorsque sa rage se calmant, il restoit tel que la mer après une tempête, environné des débris épars de corps mutilés, & réfléchissant, avec l'accablement silencieux du désespoir, à sa brutalité frénétique. Médée n'étoit pas représentée, comme dans Euripide, égorgeant ses fils innocens, mais encore flottante & irrésolue, agitée tour à tour par le ressentiment & la pitié. Clytemnestre même, dont les poëtes & les historiens ont décrit & cité avec tant d'indignation la cruauté intrépide & dénaturée, ne fut pas regardée comme

un sujet propre au pinceau, dans le moment où elle trempoit ses mains dans le sang d'Agamemnon. Et quoiqu'Aristote donne pour règle, « que les caractères de femmes ne sauroient être représentés avec trop d'audace & de résolution », nous trouverons cependant par l'examen, que la réticence du peintre résulte des principes de la nature, dont l'autorité est encore plus sûre & plus décisive. En considérant l'Apollon, Niobé & Laocoon, dont les copies ont été infiniment multipliées & sont connues de tout le monde, on mettra cette question dans son plus grand jour.

L'Apollon du Belvedère est universellement reconnu pour la plus sublime figure que l'imagination puisse concevoir, ou l'art exécuter. Cette divinité favorite, que les anciens poëtes semblent avoir pris à tâche de décrire avec les couleurs les plus vives [a], est représentée dans l'attitude d'un homme qui lance la flèche meurtrière contre le serpent Python ou le géant Tytius. Animé par l'idée qu'il avoit conçue des intelligences célestes, l'artiste a outre-passé les perfections de l'espèce

Embellie par l'Apollon du Belvedère.

[a] Horace, l. III, Ode IV, ver. 60.

humaine, & a cherché à dévoiler sous une figure périssable & mortelle la nature immortelle d'un Dieu. Sa stature est au-dessus de la taille humaine ; son attitude est majestueuse ; le printems de la jeunesse, tel qu'on le suppose dans l'Elysée, adoucit les graces mâles de sa personne & la structure hardie de ses membres. Le dédain siége sur ses lèvres, & l'indignation fait froncer ses sourcils ; mais une sérénité inaltérable couvre son front, & la sublime élévation de son regard montre qu'il aspire à de plus grands exploits encore que l'objet présent de sa victoire.

Par le groupe de Niobé.

Les passions irascibles ne sont pas représentées avec plus de dignité dans l'Apollon que celles de la crainte, de la terreur & de la consternation dans Niobé. Ce groupe contient Niobé & son époux Amphion avec leurs sept fils & autant de filles. Leur déplorable histoire, qui est trop connue [a] pour être rapportée ici, demandoit l'expression la plus profonde ; & le génie de l'artiste a choisi le seul moment où cette expression pouvoit s'accorder avec la plus sublime beauté des formes & des

[a] Métamorphoses d'Ovide, l. VI, ver. 146 & suiv.

attitudes ; beauté qui ne devoit pas flatter les ſens par les images du plaiſir, mais transporter l'imagination dans les régions de la vertu & de la pureté. L'excès & la rapidité de leur déſaſtre occaſionnoient un degré d'étonnement & d'horreur, qui, ſuſpendant les facultés, les plongeoient dans ce ſilence & cette inſenſibilité qui ne ſe briſent point en cris lamentables, ni en contorſions du corps, mais qui laiſſent un jeu libre à l'adreſſe de l'artiſte, pour exciter l'émotion ſans déſordre, ou en d'autres mots, pour rendre l'expreſſion plus gracieuſe.

Le Laocoon peut être regardé comme le triomphe de la ſculpture grecque ; puiſque la ſouffrance du corps, unie à l'angoiſſe & à la torture de l'eſprit, y ſont exprimées avec tant de naturel & de dignité, qu'elles donnent des leçons de courage, ſupérieures à tout ce qu'on enſeigne dans les écoles de philoſophie. Le cri horrible que jette le Laocoon de Virgile [a], eſt une circonſtance propre pour la poéſie qui parle à l'imagination par des images & des idées empruntées de tous les ſens, & qui a

Et par celui du Laocoon,

[a] Enéide, l. II, ver. 222.

mille moyens d'ennoblir son sujet ; mais l'expression de ce cri auroit totalement dégradé la statue. C'est pourquoi elle n'exprime qu'un soupir langoureux & patient, avec les yeux tournés au ciel pour y chercher du secours. L'agonie insupportable de la nature souffrante est représentée dans les parties inférieures, & particulièrement aux extrémités du corps; mais la poitrine vigoureuse se débat contre l'affreuse oppression de la douleur. La contention est apperçue plus pleinement encore sur son front sillonné, & la langueur de son œil paternel demande du secours, moins pour lui-même que pour ses misérables enfans qui sollicitent son assistance en levant les yeux vers lui.

Impressions différentes faites par les mêmes objets traités par les Poëtes & les Peintres.

Si des sujets de cette nature sont exprimés sans paroître hideux, choquans ou dégoûtans, nous pouvons bien supposer que des passions plus tempérées sont représentées avec la plus grande modération & la plus grande dignité. Cette remarque est justifiée en examinant les restes ou les imitations de l'art Grec ; & quand nous ne déduirions que de ces preuves seulement le caractère de la nation, il sembleroit au premier coup-d'œil que les contemporains de Périclès ont été un peuple très-su-

périeur pour la force du corps & de l'esprit, & pour chaque branche de philosophie-pratique, aux Athéniens que les poëtes & les historiens ont décrits.

Mais en approfondissant davantage la matière, nous trouverons que ce n'est qu'à l'histoire qu'il appartient de décrire les hommes tels qu'ils sont; & qu'il appartient à la poésie & à la peinture de les représenter sous le point de vue qui peut le mieux instruire ou amuser le lecteur ou le spectateur. Le but de ces arts imitatifs est le même; mais ils diffèrent singulièrement de leur point originel d'imitation, dans le mode, l'objet & l'étendue. Le poëte qui décrit des actions dans un tems illimité, peut promener le lecteur par tous les degrés des passions, & déployer toute la puissance de son génie dans ses plus grands excès; mais le peintre ou le statuaire qui représente des *corps* dans un *espace* isolé, est circonscrit dans un seul moment, & doit choisir ce qui donne plus de jeu à l'imagination. C'est rarement le plus haut point de passion que celui qui ne laisse rien en arrière; & c'est en s'en appercevant, que la sympathie du spectateur, revenu de sa sa première surprise, descend à l'indifférence. Toute situation violente est d'autant moins

Fondées sur la nature différente de leurs arts respectifs.

durable qu'elle eſt ſentie plus ſubitement ; & toute émotion extrême eſt incompatible avec la beauté ; ſans laquelle aucun objet viſible ne peut long-tems attirer & plaire [a].

[a] Ce ſujet eſt admirablement traité dans le Laocoon de Leſſing, où il s'agit des bornes de la peinture & de la poéſie ; ouvrage que nous devons bien regretter de n'avoir pas vu finir par l'auteur.



CHAPITRE XV.

Causes de la guerre du Péloponnèse. — Rupture entre Corinthe & Corcyre, sa colonie. — Combats sur mer. — Insolence & cruauté des Corcyréens. — Ils provoquent le ressentiment des Péloponnésiens. — Ils obtiennent la protection d'Athènes. — Ils sont défaits par les Corinthiens. — Qui redoutent la colère d'Athènes. — Leur plan pour la rendre impuissante. — Description de la côte de Macédoine. — Qui veut secouer le joug d'Athènes. — Siège de Potidée. — Confédération générale contre Athènes. — Ambassade du Péloponnèse. — Ferme réponse de Périclès aux demandes des Ambassadeurs. — Son discours aux Athéniens. — Les Thébains surprennent Platée. — Préparatifs des deux côtés pour la guerre. — Invasion de l'Attique. — Opérations de la flotte Athénienne. — Peste dans Athènes. — Malheureuse situation de cette République. — Grandeur d'ame de Périclès. — Fermeté de ses derniers avis. — Sa mort & son caractère.

Périclès convoque à Athènes les députés de tou-

LA magnificence de Périclès, soutenue de tout l'éclat des beaux-arts, avoit développé & ennobli la gloire militaire de sa patrie. Une

tés les Républiques de la Grèce.

grande force au-dedans, une splendeur imposante au-dehors paroissoient devoir établir sur des fondemens solides la prépondérance d'Athènes. Cependant une source si abondante de prospérités ne put suffire à l'active ambition de la République, & au génie entreprenant de son Ministre. Les Grecs s'occupoient de la grandeur d'Athènes, ils l'admiroient, mais ils n'en avoient pas encore reconnu formellement toute l'étendue. Pour leur arracher cet aveu, qui devoit plus que toutes ses conquêtes lui assurer l'attachement & la reconnoissance de ses compatriotes, Périclès envoya des ambassadeurs aux Républiques & aux Colonies d'Europe & d'Asie. Ces ambassadeurs étoient chargés de solliciter des députés qui viendroient à Athènes pour concerter les moyens de réparer les Temples ruinés & de remplir les vœux solemnels & les sacrifices religieusement promis aux dieux immortels, qui avoient particulièrement protégé les armes des Grecs pendant leur longue & dangereuse guerre avec l'Empire des Perses. Cette proposition qui tendoit à rendre Athènes le centre commun des délibérations & de l'union des Grecs, fut acceptée sur-le-champ dans les contrées éloignées qui s'étoient déja soumises

à

à l'autorité de la République ; mais dans les Etats voisins, les ambassadeurs de Périclès furent reçus froidement, & traités avec peu de respect. Dans plusieurs assemblées du Péloponnèse, on les écouta avec une secrète répugnance ; & à Sparte, le Sénat regarda leur demande comme une démarche déplacée & insolente. Lorsqu'à leur retour ils se plaignirent de la conduite des Spartiates, Périclès s'écria dans le style vif & hardi qui lui étoit familier : « qu'il voyoit la guerre s'avancer du Péloponnèse à pas précipités. »

Telle étoit la disposition des choses, que la plus petite étincelle pouvoit occasionner un grand incendie. Mais avant de rapporter les événemens qui déterminèrent la guerre mémorable de vingt-sept ans, il est impossible de ne pas s'intéresser aux malheurs continuels qui ont si long-tems & si cruellement affligé cette portion la plus précieuse & la plus éclairée du genre humain, celle dont le génie immortel étoit destiné à instruire la postérité la plus reculée. Lorsque des hommes grossiers & ignorans sont menés au combat

Introduction à la guerre du Péloponnèse.

[a] Plutarque. Vie de Périclès.

contre des barbares qui leur reſſemblent; lorſque libres de tout motif perſonnel d'intérêt ou d'honneur, ils répandent leur ſang pour ſatisfaire la vile ambition de leurs tyrans reſpectifs, on déplore la ſtupidité & la méchanceté de l'eſpèce humaine, mais on ne peut s'attendrir ſur leur deſtinée. Leur apatique exiſtence, leur langage barbare, leurs manières plus barbares encore, leur indifférence totale pour les objets dont la pourſuite fait le mérite & la gloire de l'homme, toutes ces circonſtances interrompent le cours ordinaire de nos ſentimens, & éloignent ou repouſſent les larmes ſi douces de la pitié. On voit ſans émotion leurs victoires & leurs défaites; on les rapporte froidement, & on les lit ſans intérêt. Mais la guerre du Péloponnèſe préſente un ſpectacle bien différent. Les deux partis prirent les armes, non pour ſoutenir les prétentions injuſtes d'un tyran, mais pour venger leurs droits & maintenir leur indépendance politique. Le dernier ſoldat de la Grèce connoiſſoit les devoirs du Citoyen, du Magiſtrat & du Général [a]. Sa

[a] Tel eſt le portrait de tous les Grecs dans le Pa-

vie avoit été également partagée entre les délassemens les plus doux & les travaux les plus honorables. Accoutumé à ces exercices de toute espèce, qui donnent de la force & de l'agilité aux membres, de la beauté & de la grace à tous les mouvemens, la dignité de son maintien annonçoit la culture de ses facultés & la noblesse de son ame. Son langage, le plus harmonieux & le plus expressif que l'homme ait jamais parlé, rendoit tout à-la-fois cette variété immense d'idées & ces nombreuses nuances de sentimens qui caractérisent la perfection de l'état social.

Ennoblie par de tels acteurs, la scène elle-même étoit de la plus haute importance, en ce qu'elle renfermoit non-seulement les Etats de la Grèce, mais la plus grande partie des Royaumes voisins, & qu'elle présentoit à la

Grandeur & importance du sujet.

négyrique d'Athènes par Isocrates; & le témoignage de cet Orateur est confirmé dans l'expédition de Cyrus par l'autorité encore plus impartiale de Xénophon. Leurs exploits dans cette étonnante entreprise justifient les éloges qu'on leur a prodigués; & cependant le caractère national avoit dégénéré plutôt qu'il ne s'étoit perfectionné dans le long intervalle qui sépare ces deux époques.

fois tout l'appareil d'une guerre étrangère, & toute l'audace d'une sédition domestique. Comme elle excéda la durée ordinaire du pouvoir & du ressentiment de l'homme, elle fut accompagnée de circonstances singulièrement effrayantes, qui, selon la pieuse crédulité de ce malheureux siècle, sembloient annoncer la colère du ciel justement provoquée par la cruauté humaine. Pendant que la peste & la famine multiplioient les désastres[a], les éclipses & les tremblemens de terre augmentoient l'horreur & la consternation de cette période lamentable. Plusieurs nations guerrières furent chassées de leurs possessions héréditaires ; d'autres non-seulement expulsées de la Grèce, mais entièrement extirpées. Quelques-uns furent les victimes de la rage de leurs implacables concitoyens ; un certain nombre succomba à la vengeance d'un ennemi étranger ; ceux-ci furent lentement consumés par la contagion d'un air empoisonné ; ceux-là accablés tout d'un coup par un fléau inattendu. Toutes ces calamités réunies assaillirent la puissance d'Athènes, & la précipitèrent de

---

[a] Thucydide, l. I, p. 16 & suiv.

l'orgueil d'une domination prospère à l'humiliation de la dépendance & de la misère [a].

L'inimitié générale, mais sourde des Grecs entr'eux, dont nous avons déja expliqué la cause, se manifesta pour la première fois par une rupture entre l'ancienne République de Corinthe & sa florissante Colonie de Corcyre. Les habitans de cette île, pleins d'un superbe dédain, & enflés de l'orgueil de leurs richesses

Rupture entre Corinthe & sa Colonie de Corcyre. Olymp. LXXXV. 2. A. C. 439.

[a] Nous n'avons pas, à la vérité, un choix abondant de matériaux sur la guerre du Péloponnèse, mais cependant une suite complète d'annales dans Thucydide & Xénophon, qui ont pu dire tous deux :

Quæque ipse misertima vidi,
Et quorum pars magna fui.

On peut aussi recueillir quelques faits épars dans les Orateurs Grecs, dans Aristote & Platon, dans les comédies d'Aristophane, dans Diodore de Sicile & dans Plutarque. Il faut remarquer que le pesant compilateur & l'ingénieux biographe ont suivi par préférence à Thucydide & à Xénophon, les ouvrages d'Ephore & de Théopompe oubliés depuis si long-tems; ce qui, sans faire beaucoup d'honneur à leur jugement, rend leur témoignage plus intéressant pour la postérité.

& de leur grandeur navale, refusoient depuis long-tems ces marques de déférence & de respect que tous les Grecs avoient coutume d'exiger de leurs Colonies envers leur mère patrie. Aux jeux olympiques, ainsi qu'aux autres fêtes solemnelles, ils ne cédoient point la place d'honneur aux Corinthiens; ils ne vouloient point s'adresser à Corinthe pour avoir un grand Prêtre qui présidât à leurs cérémonies religieuses; & enfin quand ils formoient de nouveaux établissemens sur des côtes éloignées, ils ne vouloient point y être conduits sous les auspices d'un chef Corinthien, quoique ce fût un usage généralement établi dans la Grèce [a].

Les Corinthiens protègent Epidamne.

Tandis que Corinthe, irritée de ces marques de mépris, n'attendoit que l'occasion de les en punir, les citoyens d'Epidamne, le plus considérable des ports de la mer Adriatique, réclamèrent le secours de cette République contre les incursions des barbares Taulentiens, peuplade Illyrienne, qui s'étant

[a] V. Thucydide. Il détaille d'autres usages déja expliqués, & qui feront prouvés dans la suite par les autorités les plus décisives.

unie avec une troupe nombreuſe d'exilés d'Epidamne, en infeſtoient le territoire, & menaçoient de détruire la ville. Comme Epidamne étoit une Colonie de Corcyre, ſes malheureux habitans avoient imploré d'abord l'aſſiſtance des Corcyréens; mais quoique leur demande eût été préſentée avec une déférence reſpectueuſe, & ſollicitée avec les démonſtrations les plus touchantes de l'abattement & du malheur, l'inſenſibilité de ces orgueilleux Inſulaires n'en fut point fléchie; ils ne montrèrent pas même la moindre diſpoſition à les ſecourir, & ils en furent probablement détournés par les manœuvres ſecrètes des exilés d'Epidamne, dont quelques-uns tenoient aux plus riches & aux plus puiſſantes familles de cette République maritime. Les Corinthiens embraſsèrent ſur-le-champ la cauſe d'un peuple abandonné par ſes protecteurs naturels, & jetèrent auſſi-tôt un corps conſidérable de troupes dans Epidamne, moins dans l'intention de défendre ſes murs contre les aſſauts des Taulentiens, que pour détacher à jamais ſes habitans des intérêts de Corcyre.

Les Corinthiens défaits ſur mer par les Corcyréens.

L'indignation des Corcyréens fut extrême, quand ils virent que ceux qu'ils affectoient depuis ſi long-tems de regarder comme des

Olymp. LXXXVI. 2. A. C. 435.

étrangers & des rivaux, se mêloient des affaires de leur Colonie. Ils mirent aussi-tôt en mer une flotte de quarante vaisseaux; & après s'être avancés en ordre de bataille jusques dans le port d'Epidamne, ils sommèrent les habitans de recevoir les citoyens qu'ils avoient exilés, & de chasser les troupes étrangères. Des demandes aussi étranges eussent été à peine accordées par la garnison la plus foible & la plus lâche. Aussi les Epidamniens les rejetèrent-ils avec mépris; leur ville fut bientôt investie & attaquée avec vigueur par terre & par mer. Les Corinthiens furent alors doublement intéressés à défendre la place & à protéger les troupes qu'ils y avoient envoyées, & qui étoient composées en partie de leurs alliés de Leucadie & d'Ambracie, mais surtout de Corinthiens. Une proclamation publiée d'abord à Corinthe, fut adroitement répandue dans toute la Grèce. Elle invitoit tous ceux qui étoient malheureux dans leurs foyers ou passionnés pour la gloire, à entreprendre l'expédition d'Epidamne, en leur promettant la jouissance des priviléges & des honneurs de la République, à la défense de laquelle ils se seroient dévoués. Plusieurs de ces exilés & de ces aventuriers militaires répandus en

tout tems dans la Grèce, se rendirent à cette invitation. On tira aussi des secours publics, non-seulement de Thèbes & de Mégare, mais de plusieurs autres Etats du Péloponnèse. De cette manière les Corinthiens furent promptement en état de mettre en mer une flotte de soixante-quinze vaisseaux, qui, cinglant vers Epidamne, jeta l'ancre dans le golfe d'Ambracie près du port allié d'Actium, où, quelques siècles après, Auguste & Antoine devoient disputer l'empire du Monde. C'est-là que les impétueux Corcyréens se hâtèrent de venir chercher leurs ennemis. Quarante vaisseaux furent employés au siège d'Epidamne; les autres s'avancèrent vers le golfe d'Ambracie. Les deux flottes se battirent avec le même acharnement; mais les Corcyréens l'emportoient en adresse & en bravoure. Cinquante vaisseaux Corinthiens furent détruits; le reste se sauva en désordre, & ce combat décisif fut bientôt suivi de la reddition d'Epidamne. Les vainqueurs montrèrent une clémence à laquelle on ne s'attendoit pas : ils accordèrent la vie & la liberté aux anciens habitans de la ville, mais les Corinthiens furent faits prisonniers de guerre, & leurs alliés condamnés à mort.

Epidamne se rend aux vainqueurs.

Leur insolence & leur cruauté. A. C. 434 — 435.

Les Corcyréens remercièrent leurs dieux, & élevèrent un trophée de leur victoire sur le promontoire de Leucimné, dont les pointes élevées dominoient le lieu du combat. Ils jouirent sans trouble, les deux années suivantes, de l'empire des mers voisines; & soit par crainte, ou par un reste de respect pour leur ancienne patrie, ils ne firent aucune invasion dans le territoire de Corinthe; mais ils se déterminèrent bientôt à faire sentir aux alliés de cette République tout le poids de leur vengeance. Dans ce dessein, ils ravagèrent la côte d'Apollonie, pillèrent la ville d'Ambracie, détruisirent presque de fond en comble la péninsule qui est aujourd'hui l'île de Leucas, & enhardis par leurs succès, ils hasardèrent une descente dans le Péloponnèse, & mirent le feu au port de Cyllène, parce que les Eliens, à qui cette place appartenoit, avoient, dans le dernier combat naval, renforcé les Corinthiens de quelques galères [a].

Ils provoquent les Péloponnésiens.

Les Etats méridionaux de la Grèce, irrités de l'insulte faite aux paisibles Eliens, dont le caractère religieux obtenoit depuis longtems un respect universel, furent encore plus

[a] Thucydide, liv. I., p. 22 & suiv.

enflammés par le ressentiment actif des Corinthiens qui, désolés d'avoir été vaincus par une de leurs Colonies, avoient, depuis leur défaite, tourné toute leur attention, & employé la plus grande partie de leurs fortunes particulières à rassembler des stipendiaires, à gagner des alliés, & sur-tout à équiper une nouvelle flotte pour châtier ce qu'ils appeloient l'audace impie de leurs enfans rebelles [a].

Les Corcyréens & les Corinthiens envoient des ambassadeurs à Athènes.

Les magistrats de Corcyre virent approcher avec effroi l'orage qui les menaçoit, & auquel il étoit impossible de résister avec leurs seules forces & sans secours étranger. Ils n'avoient pris aucune part dans les dernières guerres; ils n'avoient pas demandé à être compris dans le dernier traité de paix; ils ne pouvoient par conséquent appeler à leur aide un seul allié. Dans cette extrémité ils envoyèrent des ambassadeurs à Athènes, n'ignorant pas l'animosité qui règnoit secrètement entre cette République & les ennemis qui les jetoient dans de si grands dangers. Les Corinthiens s'étoient déterminés à la même démarche; & les ambassadeurs des deux répu-

[a] Idem, ibidem.

bliques furent admis en même tems dans l'assemblée des Athéniens.

Discours des Corcyréens.

Les Corcyréens prennent les premiers la parole, & reconnoissent dans un discours étudié, « qu'ils n'ont aucun droit à la grace qu'ils sollicitent, & qu'ils ne se flattent pas de réussir dans leur négociation, à moins qu'une alliance entre Athènes & Corcyre ne paroisse aussi favorable à ceux à qui elle est proposée, qu'à ceux qui la sollicitent. « Les Athéniens, ajoutent-ils, en seroient bientôt convaincus, s'ils réfléchissoient que les Péloponnésiens étant les ennemis déclarés de Corcyre, & les ennemis secrets & les plus dangereux d'Athènes, il seroit extrêmement avantageux à cette dernière ville d'admettre dans son alliance une île riche & guerrière, qui, seule & sans secours, avoit vaincu une nombreuse confédération; & dont les forces navales augmentant la flotte d'Athènes, la rendroient à jamais souveraine des mers. Les Corinthiens se plaindroient sans doute de cette union avec leur Colonie; mais on les feroit ressouvenir que la modération seule conserve les Colonies; que l'oppression ne peut que les aliéner; que les hommes ne vont chercher au loin de nouveaux établisse-

mens, que pour améliorer leur ſort, & non pour ſoumettre leur liberté ; pour continuer d'être les égaux & non les eſclaves de ceux de leurs concitoyens qui n'ont pas été aſſez entreprenans pour les ſuivre quand ils ſe ſont expatriés. S'ils s'aviſoient de prétendre que la demande de Corcyre eſt incompatible avec le dernier traité de paix, on les confondroit par les paroles même du traité, qui permet à toute ville grecque qui ne s'eſt pas encore rangée ſous les drapeaux de Sparte ou d'Athènes, de s'allier indifféremment avec l'une ou l'autre des deux Républiques[a] ; mais il convenoit à la dignité d'Athènes d'attendre ſa gloire & ſa ſûreté, non de l'obſervance minutieuſe d'une convention ambiguë, mais de la prompte & mâle vigueur de ſes conſeils. Il convenoit à la ſageſſe ſi renommée d'une ville qui avoit toujours prévenu ſes ennemis, d'empêcher la flotte de Corcyre de devenir la proie d'une confédération dont la jalouſie contre les Athéniens étoit ſi évidente & ſi invétérée, & qu'elle ſeroit bientôt for-

[a] Ειρηται γαρ αυταις, των ελληνιδων πολεων ητις μηδαμη ξυμμαχει, εξειναι παρ' οποτεροις αν αρεσκηται ελθειν. L'οποτεροις juſtifie la paraphraſe dans le texte.

cée de la combattre ; enfin il lui importoit de mériter la reconnoiſſance d'une île qui, outre plusieurs avantages précieux, poſſédoit celui d'être heureuſement ſituée pour intercepter les vaiſſeaux de Sicile & d'Italie, par leſquels, dans la guerre prochaine & inévitable, les habitans du Péloponnèſe pouvoient être ſi puiſſamment ſecourus. »

Diſcours des Corinthiens. Les Corinthiens répondirent indirectement à ce diſcours, en s'emportant avec la dernière aigreur contre l'inſolence ſans exemple & la cruauté dénaturée de Corcyre. « Cette île infâme avoit, dirent-ils, évité juſques-là toute liaiſon avec aucun des états de la Grèce, pour commettre ſes pirateries ſans être obſervée, & pour jouir ſeule de la dépouille des infortunés voyageurs qui approchoient de ſes côtes fermées à l'hoſpitalité. Devenus tout à-la-fois puiſſans & ſcélérats par cette barbare conduite, les Corcyréens s'étoient dépouillés de toute affection, de toute reconnoiſſance envers leur mère patrie, & ils avoient plongé leurs bras parricides dans le ſang de leurs parens. Leur témérité ayant enfin provoqué une vengeance tardive, à laquelle ils ne pouvoient réſiſter, ils cherchoient mal-à-propos la protection d'Athènes ;

c'étoit vouloir faire partager leurs dangers à un peuple qui n'avoit pas été complice de leurs forfaits, & l'entraîner par la vaine terreur d'un mal éloigné, dans une infortune certaine & immédiate ; car c'eſt ainſi qu'il faut regarder la guerre, puiſque ſes événemens ſont toujours deſtructifs & quelquefois funeſtes. Les Corcyréens chicanoient vainement ſur les mots : il étoit clair qu'Athènes violeroit le ſens & l'eſprit du dernier traité de paix, ſi elle ſecouroit les ennemis de l'un des états qui y avoit été compris. Ces fiers inſulaires ſe reconnoiſſoient eux-mêmes pour une Colonie de Corinthe ; mais ils prétendoient que les établiſſemens éloignés ne devoient rien à ceux qui les avoient fondés, à ceux dont les ſoins paternels avoient élevé leur enfance, à ceux dont le ſang couloit dans leurs veines ; enfin à ceux dont les armes les avoient défendus. Nous en appelons à vous, Athéniens ! qui avez formé tant de Colonies ; & nous affirmons que la mère patrie a des droits inconteſtables à cette autorité que les Corcyréens mépriſent depuis long-tems, & à ce reſpect que leur inſolence & leurs dédains nous refuſent aujourd'hui. C'eſt à la métropole qu'il appartient de leur donner des gé-

néraux dans la guerre, & des magiſtrats dans la paix. Pouvez-vous, ô Athéniens! vous oppoſer à nos juſtes prétentions, & protéger notre Colonie rebelle, ſans donner un exemple de la plus dangereuſe conſéquence pour vos propres intérêts » ?

Les Athéniens ſignent un traité défenſif avec les Corcyréens.

Ces obſervations judicieuſes & profondément ſenties firent une forte impreſſion ſur la partie la plus prudente de l'aſſemblée; mais le diſcours des Corcyréens s'accordoit mieux avec les vues ambitieuſes de la république & le génie entreprenant de Périclès. Ce général deſira pourtant éviter la honte de violer manifeſtement la paix; c'eſt pourquoi il perſuada à ſes compatriotes de conclure avec Corcyre, non pas une alliance générale ou complète, mais ſeulement un traité défenſif, par lequel les deux états s'engageroient réciproquement à ſe ſecourir en cas d'invaſion.

Second combat naval entre les Corinthiens & les Corcyréens. Olymp. LXXXVII. 1. A. C. 432.

Cet accord ne fut pas plutôt ratifié, que dix vaiſſeaux Athéniens renforcèrent la flotte de Corcyre ſtationnée ſur la côte orientale de l'île, parce que les Corinthiens & leurs nombreux alliés s'étoient déja rendus vers la côte oppoſée de l'Epire. Les deux flottes ennemies ſe rencontrèrent en ordre de bataille près des petites îles Sibota, qui ſemblent avoir été

été anciennement ſéparées du continent par l'impétuoſité du courant étroit & profond entre l'Epire & Corcyre. Les hardis inſulaires, avec cent dix vaiſſeaux, attaquèrent avec impétuoſité la flotte des Corinthiens : celle-ci bien ſupérieure étoit diviſée en trois corps ; les Mégariens & les Ambraciotes à droite, les Eliens & les autres alliés au centre, & eux-mêmes à gauche, où ſe trouvoit la plus grande force de la ligne. Jamais les Grecs dans leurs premiers combats n'avoient raſſemblé de ſi grands moyens. Le peu de largeur du détroit, & cette immenſité de vaiſſeaux empêchèrent de déployer de part & d'autre aucune ſupériorité dans l'art de faire agir les voiles, & aucune adreſſe dans la manœuvre des rames. L'action fut irrégulière & tumultueuſe ; elle ſe ſoutint avec plus de fermeté & de vigueur que d'habileté. Les nombreuſes troupes peſamment ou légèrement armées, qui étoient placées ſur les ponts, s'avancèrent, s'engagèrent, s'accrochèrent, & ſe battirent avec une valeur obſtinée : pendant que les vaiſſeaux fixés dans une parfaite immobilité donnoient à ce combat naval toute l'apparence d'une bataille en terre ferme, vingt galères de Corcyre, après avoir enfoncé l'aile gauche

de l'ennemi, & l'avoir pourſuivie juſqu'à la côte d'Epire, eurent l'imprudence d'y débarquer pour brûler ou piller le camp des Corinthiens.

Les Corcyréens ſont défaits.

Cette faute affoiblît la petite flotte, & rendit l'inégalité funeſte. Les Corcyréens furent défaits, & leurs ennemis en firent un carnage affreux : ceux-ci ne s'occupèrent ni à piller, ni à faire des priſonniers, mais à aſſouvir leur ſoif de ſang & de vengeance. Dans l'aveuglement de leur rage, ils maſſacrèrent pluſieurs de leurs concitoyens que l'ennemi avoit pris au commencement du combat. Leur perte néanmoins fut très-conſidérable; ils eurent trente vaiſſeaux coulés à fond, & le reſte fut ſi endommagé, que lorſqu'ils voulurent pourſuivre les foibles reſtes de la flotte de Corcyre, réduite à quarante galères, ils en furent empêchés par la petite eſcadre Athénienne, qui, ſelon les ordres de ſa république, n'ayant pas pris part au combat, crut pourtant devoir, en conſéquence du nouveau traité entre Athènes & Corcyre, s'oppoſer d'abord par des menaces, & enſuite par des hoſtilités rigoureuſes, à l'entière deſtruction de leurs alliés.

Arrivée d'une

Les Corinthiens, après avoir raſſemblé leurs

débris & recouvré leurs morts, allèrent se radouber sur la côte d'Epire, & delà firent voile vers Corcyre. A une certaine distance, ils virent l'ennemi renforcé & rangé en ligne de bataille pour défendre la côte. Ils s'avancèrent cependant avec intrépidité, jusqu'à ce qu'ils apperçurent, avec une surprise mêlée d'effroi, une flotte inconnue qui cingloit vers la leur. Les Corcyréens, que leur position avoit d'abord empêchés de voir l'escadre qui s'approchoit, furent étonnés de la retraite soudaine de leurs ennemis; mais après en avoir découvert la cause, leur incertitude & leur crainte, augmentées par leurs derniers malheurs, les portèrent à préférer le parti le plus sûr. Ils tournèrent leurs proues; & pendant que les Corinthiens se retiroient vers l'Epire, ils voguèrent vers Corcyre par une route opposée: là, ils reçurent bientôt, avec une joie inexprimable mêlée d'un peu de honte, la flotte inconnue composée de vingt galères Athéniennes; secours qui les mit en état dès le lendemain matin d'aller braver la flotte victorieuse vers la côte de Sibota, port abandonné de l'Epire, en face des petites îles du même nom. Escadre Athénienne.

Les Corinthiens résolus de ne point se me- Les Corin-

thiens font des remontrances aux Athéniens sur leurs procédés.

surer avec ces nouveaux adversaires, dont les forces étoient toutes fraîches, leur envoyèrent un petit vaisseau avec les remontrances suivantes. « Guerriers d'Athènes, vous agissez très-injustement en violant la paix & en commençant des hostilités auxquelles vous n'avez pas été provoqués. Sur quel prétexte empêchez-vous les Corinthiens de tirer vengeance d'un insolent ennemi ? Si vous êtes déterminés à persister dans l'injustice & dans la cruauté, saisissez les hommes qui vous parlent, & traitez-les en ennemis. » A peine ce discours étoit-il achevé, que les Corcyréens s'écrièrent d'une voix haute & unanime : « Qu'on les saisisse & qu'on les tue. »

Réponse des Athéniens.

Mais les Athéniens répondirent avec modération : « Guerriers de Corinthe, nous ne violons pas la paix, & nous n'agissons pas injustement. Nous sommes ici pour défendre nos alliés de Corcyre : voguez vers le port ami qui vous convient le plus, nous n'y mettons aucun obstacle ; mais si vous vous proposez de faire une descente dans l'île de Corcyre ou dans quelqu'une de ses dépendances, nous ferons tous nos efforts pour faire échouer vos tentatives [a]. »

[a] Thucydid. p. 37.

Cette menace qui prévint une attaque immédiate, n'empêcha pas les Corinthiens de surprendre dans le golfe d'Ambracie, en retournant à Corinthe, la ville d'Anactorium qui, dans le tems de l'union entre la Colonie & la mère patrie, avoit été bâtie aux dépens de Corinthe & de Corcyre. Ils emmenèrent de ce port deux cents cinquante citoyens de Corcyre, & huit cents esclaves. Ces prisonniers de guerre, joints à ceux qu'avoient fait quelques capitaines Corinthiens dans le combat, montèrent à douze cents cinquante; prise qui, comme nous aurons occasion de le rapporter, eut une influence importante & funeste sur la destinée de Corcyre.

Les Corinthiens surprennent Anactorium, & font prisonniers beaucoup de Corcyréens.

Les Corinthiens ayant châtié l'insolence de leur Colonie rebelle, sentirent combien ils avoient à redouter la vengeance d'Athènes. Frappés de cette crainte, ils travaillèrent avec une grande activité, avec une adresse & un secret extraordinaires à susciter à cette république des embarras plus grands que ceux de la guerre de Corcyre. Ils ne pouvoient l'attaquer sur son propre territoire qui étoit à l'abri de toute insulte; mais un peuple qui avoit élevé l'édifice d'un empire dans un pays

Leur plan pour braver la vengeance d'Athènes. Olymp. LXXXVII. 1. A. C. 432.

si peu étendu & avec une si petite population, pouvoit être facilement attaqué dans ses possessions éloignées, qui, pour des raisons faciles à comprendre, étoient toujours portées au changement & à la révolte. Les côtes septentrionales de la mer Egée, connues par la suite sous le nom de Macédoine, & faisant la meilleure partie de ce royaume, ne reconnoissoient qu'avec peine le joug sévère d'une république à qui elles n'obéissoient qu'en la détestant. Cette côte étendue, dont l'histoire méritera par la suite notre attention, composoit, après les îles Egées & les Colonies d'Asie, les principales possessions d'Athènes hors de la Grèce. Les golfes Thermaïque & Strymonique partageoient naturellement tout le pays dans les districts de Pierie, de Chalcis & de Pangée. Son étendue en ligne droite n'étoit que de cent cinquante milles; mais les détours, les sinuosités de la côte, dentelée par deux grandes & par deux petites baies, occupoient trois fois cette étendue; & il n'y avoit peut-être pas un endroit favorable où les Grecs n'eussent construit un port. Mais ni cette étendue de près de quatre cents milles, ni l'extrême population des parties voisines de la mer, n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus

Description de la côte de Macédoine.

précieux dans cet important territoire. La partie du milieu, appelée la contrée de Chalcis, parce qu'elle avoit été originairement peuplée par une ville de ce nom dans l'Eubée, étoit aussi fertile qu'agréable. L'intérieur du pays, varié sans cesse par des lacs, des rivières & des bras de mer, offroit un champ libre à la navigation. Amphipolis, Acanthe, Potidée & plusieurs autres villes fournissoient aux républiques de la Grèce & aux royaumes voisins de Thrace & de Macédoine une quantité considérable d'articles de commerce ; & les demandes constantes des marchands excitoient la patiente industrie des agriculteurs. Cette belle contrée avoit d'un côté les montagnes noirâtres du Pangée, & de l'autre les vallées verdoyantes de Pierie. Le premier district avoit quatre-vingt-dix milles d'étendue vers l'est & la rivière Nessus ; on n'y voyoit ni blés ni pâturages, mais une quantité immense de bois propres à la construction des vaisseaux ; & les parties méridionales de la montagne renfermoient de riches mines d'or & d'argent, qui furent exploitées successivement par les Thasiens & les Athéniens, mais dont toute la valeur ne fut connue pour la première fois que par Philippe de Macé-

doine, qui en tira annuellement cinq millions de livres [a]. La Pierie qui formoit le second district, avoit une étendue de cinquante milles le long du golfe Thermus jusqu'aux confins de la Thessalie & du Pinde. Les villes de Pydna & de Méthoné enrichissoient cette côte de tous les bienfaits des arts & du commerce. L'intérieur du pays brilloit de tous les dons de la nature. Ses montagnes ombragées, ses promenades solitaires, ses fontaines, sa verdure animée, la paix & la tranquillité en faisoient, selon l'ingénieuse antiquité, la demeure des Muses; & c'est de cette heureuse terre qu'elles tiroient leur nom chéri de *Pierides*. Selon le même symbole poétique, ces déesses pouvoient bien porter envie aux mortels qui y menoient une vie pastorale, & y jouissoient d'un bonheur dont l'histoire nous a conservé à peine le souvenir.

Telle étoit la topographie & la nature de cette contrée que Corinthe, par politique & par ressentiment, encouragea à se révolter contre Athènes. Quelques peuples maritimes de la Chalcidice [b] se retirèrent dans les murs

[a] Diodore, l. XVI, p. 514.

[b] En adoptant ce nom de Chalcidice, j'ai suivi

d'Olynthe, ville bâtie & fortifiée par eux, à cinq milles de distance de la mer, dans une situation fertile & à l'abri de toute insulte, entre les rivières Olynthus & Amnius, qui coulent dans le lac Bolyce, retraite intérieure du golfe Toron. La ville voisine de Potidée, Colonie de Corinthe, gouvernée par des magistrats annuels envoyés de la mère patrie, quoiqu'alliée [a] & tributaire d'Athènes, fortifia ses murs, & se prépara à la révolte. Mais les Athéniens prévinrent l'exécution de ce projet, en envoyant une flotte de trente vaisseaux qui, après être entrée dans le port de Potidée, ordonna aux citoyens de démolir leurs fortifications, de donner des ôtages pour sûreté de leur bonne conduite, & de renvoyer leurs magistrats Corinthiens. Les Potidéens demandèrent adroitement que

---

l'analogie du Grec plutôt que l'usage. Cependant cette partie de la côte de Macédoine, appelée vulgairement le pays de Chalcis, a donné son nom à la province de Chalcidie en Syrie, comme le témoigne Strabon dans son seizième livre, où il explique comment les principales provinces de la Syrie & de la Mésopotamie furent désignées, après les conquêtes d'Alexandre, par des noms Grecs.

[a] Συμμαχος υποτελης. Thucydide.

l'exécution de ces ordres févères fût fufpendue, jufqu'à ce qu'ils euffent le tems d'envoyer des ambaffadeurs à Athènes, & d'éloigner les foupçons conçus injuftement fur leur fidélité.

Les Athéniens affiègent Potidée. Olymp. LXXXVII. 2. A. C. 432.

L'amiral Athénien, nommé Anchestrate; écouta par foibleffe ou par avarice cette demande infidieufe; & abandonnant la côte de Potidée, il dirigea les opérations de fon efcadre contre des places d'une moindre importance, n'épargnant point les côtes de la Macédoine. Cependant les Potidéens envoyèrent une ambaffade publique & trompeufe à Athènes, pendant qu'ils en dépêchèrent fecrètement une plus fincère à Corinthe & à d'autres villes du Péloponnèfe, d'où ils reçurent un fecours de deux mille hommes commandés par le Corinthien Ariftée, général brave & entreprenant. Ces troupes furent jetées dans la place durant l'abfence de la flotte Athénienne; & les Potidéens, encouragés par ce renfort, défièrent leurs ennemis. Alarmés par cette nouvelle, les Athéniens mirent en mer une nouvelle flotte de quarante vaiffeaux avec un gros corps de troupes fous les ordres de Callias, qui, à fon arrivée fur la côte de Macédoine, trouva

l'escadre d'Anchestrate employée au siège de Pydna. Callias exhorta judicieusement cet amiral à abandonner une entreprise bien inférieure à celle que les deux escadres combinées pouvoient tenter en attaquant Potidée par mer, tandis qu'une armée Athénienne, composée de trois mille citoyens & d'un bon nombre d'alliés, l'attaqueroit par terre. Ce plan fut adopté ; mais la garnison de Potidée vint d'elle-même leur offrir le combat. Le courage fut égal de part & d'autre ; le succès ne le fut pas. Cependant Callias fut tué, & eut pour successeur Phormion, qui, arrivant avec de nouvelles troupes, désola le pays de Chalcis & de Pierie, prit d'assaut plusieurs villes ; & après avoir ravagé les terres des environs, vint mettre le siège devant Potidée.

Les Corinthiens cherchent à irriter les Lacédémoniens contre Athènes.

Pendant que ces troubles agitoient le nord de la Grèce, le centre étoit en mouvement par les menées & les plaintes des Corinthiens & de leurs alliés du Péloponnèse, qui s'impatientoient en voyant leurs concitoyens bloqués par une armée Athénienne. Accompagnés des députés de quelques républiques situées au-delà de l'Isthme, qui avoient tout nouvellement éprouvé l'arrogance de leur impérieux

voiſin, ils eurent recours à Sparte, qui méritoit alors par ſa puiſſance & par ſon ancienne renommée le premier rang dans la confédération, mais dont les meſures [a] lentes & circonſpectes étoient dictées par la prévoyance & les conſeils pacifiques du prudent Archidame. Les repréſentans de tous ces états s'emportèrent avec la même aigreur contre l'injuſtice & la cruauté d'Athènes, & chacun décrivit & exagéra le poids de ſes griefs particuliers. Les Mégaréens ſe plaignirent de ce qu'ils avoient été tout récemment exclus des ports & des marchés de l'Attique [b],

---

[a] Plutarque (Vie de Périclès) attribue l'éloignement que les Lacédémoniens montrèrent pour la guerre, aux conſeils de leurs principaux magiſtrats ſéduits par Périclès, qui cherchoit à gagner du tems pour ſes préparatifs militaires. Cela eſt auſſi probable qu'une autre calomnie; ſavoir, qu'ils furent gagnés à prix d'argent, par leurs alliés, pour prendre les armes contre Athènes (Ariſtophane). La cauſe de leur irréſolution aſſignée dans le texte, eſt prouvée par la manière dont ſe conduiſit depuis Archidamus.

[b] Les Mégaréens étoient accuſés d'avoir fait paſſer la charrue ſur des terres conſacrées aux dieux. On les accuſoit auſſi de retirer chez eux les eſclaves, les fuyards & les exilés d'Athènes. Les Athéniens devoient être fort irrités du mépris que ce petit état faiſoit de

par un décret de cette république hautaine & impitoyable. Ils firent voir que leur pays montueux étoit si pauvre & si étroit, que cette exclusion les privoit des choses les plus nécessaires à la vie. Les habitans d'Egine répandirent des larmes, en exposant le déplorable état d'asservissement auquel venoit d'être réduite leur île infortunée, en dépit des traités solemnels contractés depuis peu, & de l'esprit généreux de la politique Grecque.

Quand les autres états eurent décrit leurs maux particuliers, les Corinthiens se levèrent, & leur orateur s'adressa ainsi à l'assemblée: « Spartiates, si nous ne nous présentions devant vous que pour vous dénoncer nos griefs personnels, il suffiroit de rapporter les événemens de l'année actuelle & de la précé- Discours des Corinthiens.

leur autorité; mais les écrivains satyriques attribuèrent le décret sévère contre Mégare à un événement aussi déshonorant pour Athènes, qu'injurieux pour Périclès. Les vers suivans sont traduits d'Aristophane :

Juvenes profecti Megaram ebrii auferunt
Simætham ex scortatione nobilem :
Megarensis hinc populus dolore perictus
Furatur Aspasiæ duo scorta haud impiger :
Hinc initium belli prorupit
Universis Græcis ob tres meretriculas.

dente. La révolte de Corcyre, le siège de Potidée sont des faits qui parlent d'eux-mêmes; mais les intérêts de cette assemblée doivent se porter vers des objets plus importans que des injures privées, quelqu'étendues & quelqu'atroces qu'elles puissent être.

Le systême universellement oppressif de la politique Athénienne, voilà ce qui sollicite de votre part une plus sérieuse attention. Ce systême ne tend à rien moins qu'à la destruction de la liberté de la Grèce, qui est près de périr par vos lenteurs & votre négligence. Spartiates, cette modération & cette probité par lesquelles vos conseils domestiques sont si justement fameux, vous rendent dupes des artifices de vos voisins, & vous exposent à devenir les victimes de leur ambition. Au lieu de vous opposer promptement & avec énergie à cette ambition, vous l'avez nourrie par des délais déplacés; & il vous faut aujourd'hui, en conséquence de cette erreur funeste, vous mesurer avec des ennemis dont les forces ne sont plus dans l'enfance, mais dans leur maturité; avec des ennemis qui, toujours mécontens de leur prospérité présente, sont sans cesse occupés de quelque nouveau projet d'agrandissement.

Quelle différence entre votre patience, votre habitude de temporiser, & le caractère ardent des Athéniens ? Passionnés pour le changement, & fertiles en ressources, aussi actifs que vigilans, l'accomplissement d'un projet les mène à un autre plus audacieux. Le desir, l'espérance, l'entreprise, le succès se suivent d'un pas rapide. Déja ils ont subjugué la moitié de la Grèce ; leur ambition menace l'autre moitié. Sortez enfin de votre léthargie, défendez vos alliés, envahissez l'Attique, & soutenez la gloire du Péloponnèse, ce dépôt sacré qui vous a été confié par vos ancêtres, & que vous devez transmettre sans tache à votre postérité [a]. »

Réponse des Athéniens.

Quelques Athéniens demeurant alors à Sparte pour leurs affaires personnelles, demandèrent qu'on les admît à plaider la cause de leur patrie. L'équité ne permettoit pas de rejeter la demande de ces défenseurs désintéressés, qui s'exprimèrent d'un ton parfaitement assorti à l'ambition de leur république. Avec l'orgueil de la supériorité, plutôt qu'avec l'indignation de l'innocence, ils affectèrent de mépriser les fausses allégations de

[a] Thucydide, liv. XLIII & suiv.

leurs adverſaires ; & au lieu de répondre directement aux nombreuſes accuſations d'un abus préſomptueux de l'autorité, « ils décrivirent, avec des éloges emphatiques, les grands & mémorables exploits de leurs concitoyens ; exploits qui leur avoient juſtement acquis une prééminence que leurs alliés avoient reconnue, que Sparte n'avoit pas conteſtée, & dont la Perſe avoit ſenti tout le poids. Lorſqu'il convint, dirent-ils, à la dignité de la Grèce de repouſſer les inſultes réitérées des Perſes, les Spartiates ne voulurent pas entreprendre de conduire cette guerre, parce que le théâtre en étoit trop éloigné ; il fallut alors qu'Athènes ſaisît le gouvernail abandonné ; & c'eſt après avoir renverſé de fond en comble la cruelle domination des Barbares, qu'elle a acquis une ſouveraineté juſte & légale ſur les côtes de l'Europe & de l'Aſie. Ses nouveaux ſujets ont été traités pendant long-tems plutôt comme des concitoyens que comme des tributaires & des eſclaves. Mais il eſt de la nature de l'homme de ſe révolter contre l'injuſtice *ſuppoſée* de ſes égaux bien plus que contre la tyrannie *réelle* de ſes maîtres. Cette circonſtance ſi honorable pour la douceur de l'adminiſtration d'Athènes,

d'Athènes, a occaſionné quelques révoltes non provoquées, que la république a été forcée de punir avec une ſévérité exemplaire. La crainte de nouveaux troubles l'a forcée en dernier lieu de tenir d'une main plus ferme les rênes du gouvernement, & de défendre à main armée une autorité légitimement acquiſe & fondée ſur la nature, dont une loi inviolable veut que le fort gouverne le foible. Si les Spartiates croient devoir, au mépris des traités, s'oppoſer à des meſures ſi invariablement arrêtées, on ne peut pas douter qu'Athènes ne venge ſes injures & ne conſerve ſon empire avec la même valeur & la même activité par leſquelles elle a ſu l'établir. »

Après avoir entendu les deux parties, l'aſſemblée ſe ſépara ſans former aucune réſolution. Mais le lendemain, l'opinion dominante fût que la paix étoit déja violée par l'arrogance & les uſurpations d'Athènes, & qu'il ne convenoit plus ni à la prudence ni à la dignité de Sparte de différer plus longtems les hoſtilités. En vain ce mouvement populaire fut-il contrarié par la ſageſſe expérimentée du roi Archidame, qui perſiſta à conſeiller la paix & la modération, quoi- Avis pacifique du roi Archidame.

qu'il eût donné mille preuves brillantes d'intrépidité dans les occafions périlleufes. Il exhorta fes compatriotes « à ne pas courir aveuglément à la guerre, fans comparer leurs reffources avec celles de l'ennemi. Il leur repréfenta que les Athéniens étoient puiffans en vaiffeaux, en argent, en cavalerie & en armes; toutes chofes dont les Lacédémoniens étoient entièrement dénués, ou très-mal pourvus. Il établit que de quelque manière qu'ils fuffent provoqués, ils devoient par prudence diffimuler leur reffentiment, jufqu'à ce qu'ils puffent fe venger d'une manière efficace; enfin il foutint qu'en cette crife il falloit négocier; & que fi la négociation venoit à échouer, de fecrets préparatifs pendant un petit nombre d'années les rendroient capables d'entrer en campagne, avec des efpérances bien fondées de redreffer les torts faits à leurs alliés. »

Avis contraire de Sthenelaïde, l'un des éphores.

Si ce difcours modéré avoit fait quelqu'impreffion fur une telle affemblée, elle eût été bientôt anéantie par l'audace impétueufe de Sthenelaïde, l'un des éphores, qui termina le débat. « Spartiates, je n'entends rien aux longs difcours des Athéniens. Tandis qu'ils s'étendent avec une éloquence étudiée fur leur

propre éloge, ils ne nient pas d'avoir insulté nos alliés. S'ils se sont bien conduits dans la guerre de Perse, & qu'ils se conduisent d'une autre manière, on n'en voit que plus évidemment combien ils ont dégénéré. Mais nous, nous sommes aujourd'hui ce que nous étions alors ; & si nous voulons soutenir notre réputation, nous ne devons point nous dissimuler leur injustice. Ils ont des vaisseaux, de l'argent & de la cavalerie ; mais nous avons de bons alliés dont il ne faut pas abandonner les intérêts. Pourquoi donc délibérer pendant que nos ennemis sont en armes ? Que tardons-nous d'entrer en campagne & de combattre avec toutes nos forces ? » Le peuple l'applaudit avec acclamations, & la guerre fut décidée.

La guerre déterminée. Olymp. LXXXVII. 2. A. C. 431.

Cette résolution fut prise quatorze années après la conclusion de la paix générale ; mais il s'écoula près d'un an avant que les membres de cette nombreuse confédération eussent concerté leurs mesures pour envahir l'Attique.

Confédération générale contre Athènes.

La confédération étoit composée des sept républiques du Péloponnèse, excepté Argos & l'Achaïe ; la première desquelles par ambition, & la seconde peut-être par modéra-

tion [a], conservèrent au commencement de la guerre une neutralité suspecte. Des neuf républiques du nord, l'Acarnanie seule refusa de se joindre aux alliés, parce que sa côte étoit particulièrement exposée aux ravages des flottes de Corcyre. Les villes de Naupacte & de Platée étoient, par des raisons qu'on verra bientôt, entièrement dévouées aux Athéniens leurs protecteurs, dont le parti fut aussi embrassé par quelques petits princes de la Thessalie. Mais tous les autres états au-delà de l'Isthme brûloient de suivre l'étendard de Sparte, & d'humilier l'ambition immodérée de leurs trop puissans voisins.

La confédération envoie une ambassade menaçante à cette république.

Les représentans de ces différens états s'étant assemblés, selon l'usage ordinaire de la Grèce, dans la principale ville de la confédération, furent encouragés fortement par les Corinthiens, qui voyant Potidée leur colonie, toujours étroitement assiégée par les Athéniens, cherchoient à accélérer par représailles l'in-

[a] L'ambition d'Argos est prouvée par les mesures que prit par la suite cette république; la modération de l'Achaïe étoit douteuse par la nature des loix Achéennes qui seront décrites dans la suite.

vaſion de l'Attique, en donnant les plus belles eſpérances de ſuccès. Ils obſervoient « que l'armée des confédérés étant de plus de ſoixante mille hommes, ſurpaſſoit de beaucoup celle des ennemis, ſur qui elle avoit des avantages plus importans encore que celui du nombre. La première étoit compoſée de troupes nationales combattant pour l'indépendance de ces contrées, au gouvernement deſquelles elles participoient, & l'autre de vils mercenaires dont la ſolde étoit leur gouvernement & leur patrie. Si des ſubſides d'argent étoient néceſſaires, les alliés les donneroient ſans doute avec plus d'empreſſement & de libéralité, pour défendre leurs intérêts & leur honneur, que des tributaires mécontens ne les fourniroient à Athènes pour affermir leur ſervitude & river leurs chaînes. Si ces ſubſides ne ſuffiſoient pas, les temples de Delphes & d'Olympe renfermoient des tréſors inépuiſables qui ne pourroient jamais être mieux employés qu'à défendre la cauſe ſacrée de la juſtice & de la liberté. » Afin de gagner toutefois le tems néceſſaire pour régler toutes choſes entr'eux, les alliés envoyèrent à Athènes diverſes propoſitions d'accommodement qu'ils ſavoient très-bien devoir

être rejetées avec indignation. A chaque ambassade ils augmentèrent leurs prétentions, voulant successivement que les Athéniens levassent le siège de Potidée; qu'ils révocassent le décret contre Mégare; qu'ils retirassent leur garnison d'Egine; & enfin qu'ils déclarassent l'indépendance de leurs colonies [a].

Alarmes des Athéniens.

Ces dernières demandes furent écoutées à Athènes avec une rage mêlée de terreur. La multitude capricieuse qui jusques-là n'avoit qu'approuvé & admiré les grandes vues de

[a] Outre les demandes citées dans le texte, on exigeoit des Athéniens « qu'ils expulsassent les descendans de ces impies qui avoient profané le temple de Minerve. » Il s'agissoit d'un fait arrivé la première année de la 45[e] Olympiade, ou 598 ans avant J. C. Cylon, riche particulier d'Athènes, s'étoit emparé de la citadelle, & aspiroit à la royauté. Son projet fut renversé par Mégacles, ancêtre maternel de Périclès, qui, ayant attiré sous de belles promesses les partisans de Cylon hors du temple de Minerve, les égorgea sans pitié & avec trop peu de respect pour les priviléges de ce sanctuaire révéré. Plutarque en parle dans la vie de Solon. Cette plainte faite depuis tant de tems ne se renouvela alors que pour éloigner Périclès des affaires; ce qui prouve la haute opinion qu'avoient les Spartiates de son mérite.

Périclès, trembla sur le bord du précipice où elle avoit été conduite. Jusques-là le siège de Potidée avoit été conduit avec beaucoup de vigueur, mais sans aucun espoir prochain de succès. Dans ce moment il falloit combattre une nombreuse ligue, exposer aux hasards de la guerre cette grandeur tant vantée, & changer les amusemens & les plaisirs de la ville contre les fatigues & les dangers des camps. Les rivaux & les ennemis de Périclès profitèrent avec avidité du murmure des mécontens, pour montrer sous un faux jour le caractère & l'administration de cet homme d'état. On insinua qu'il avoit sacrifié l'intérêt de son pays à sa passion particulière, en rendant cet impérieux décret, dont les alliés se plaignoient si justement, pour venger l'injure personnelle de sa chère Aspasie, dont la famille avoit été insultée par quelques jeunes débauchés de Mégare. Diopeite, Dracontide & d'autres démédagogues tournèrent en ridicule le prétexte frivole de cette guerre; & en attendant qu'on pût l'attaquer lui-même, les cours de justice retentirent d'accusations contre ses meilleurs amis.

Clameurs excitées contre Périclès.

Le philosophe Anaxagore & le sculpteur Phidias faisoient plus d'honneur à Périclès

Poursuites contre ses amis.

que ſa protection ne leur étoit utile. Il n'en étoit pas de même du caractère équivoque d'Aſpaſie. Aux graces vives & naturelles des femmes de l'Ionie où elle avoit pris naiſſance, elle joignoit des perfections extraordinaires de corps & d'eſprit; & après avoir acquis à un degré éminent les vertus & les talens de l'autre ſexe, elle étoit accuſée d'être trop indifférente à l'honneur du ſien. Supérieure en modeſtie à Phryné, à Taïs, ou à Erigone, ſes connoiſſances, ſon eſprit & ſon éloquence excitoient univerſellement l'admiration ou l'envie [a], tandis que la beauté de ſon imagination & de ſa perſonne inſpiroient des ſentimens plus tendres à l'ame ſenſible de Périclès. On lui reprochoit, non d'entretenir dans ſa maiſon de jeunes filles de plaiſir, (ce qui étoit alors permis) mais de ſéduire la vertu des dames d'Athènes; crime ſévèrement puni par les loix de toutes les républiques de la Grèce. Nous pouvons la croire innocente, puiſque les argumens & les pleurs de ſon amant la ſauvèrent de la furie d'une populace effrénée, dans un moment critique.

[a] Plutarque, vie de Périclès, & Ariſtot. de mund.

où ses efforts les plus généreux ne purent prévenir l'exil d'Anaxagore & de Phidias.

On accusoit le premier d'avoir propagé une doctrine incompatible avec le culte établi, & le second de s'être permis un mouvement de vanité (qui semble cependant bien pardonnable), en se représentant, ainsi que son protecteur, sur le bouclier de son admirable statue de Minerve. C'est-là qu'avec un art inimitable, Phidias avoit gravé la victoire mémorable des Athéniens sur les filles guerrières du Thermodon : il s'étoit dessiné lui-même sous la figure d'un vieillard chauve, élevant une lourde pierre, emblême de son talent pour l'architecture, & l'on reconnoissoit dans l'attitude d'un chef Athénien combattant vaillamment la reine des Amazones, les traits de Périclès, quoique son bras élevé cachât une partie de sa figure & presque sa ressemblance. C'est pour ce crime imaginaire que Phidias fut banni d'une ville embellie par les travaux infatigables de sa longue vie, & privé de la vue de ces merveilles de l'art, créées par son sublime génie.

Bannissement d'Anaxagore & de Phidias.

Après l'accusation des principaux amis de Périclès, vint celle de Périclès lui-même.

Accusation contre Périclès.

On lui reprochoit d'avoir diſſipé le tréſor public ; mais des faits authentiques confondirent en cette occaſion cette calomnie de ſes ennemis. Il fut prouvé que ſes dépenſes particulières étoient juſtement proportionnées à l'étendue de ſon patrimoine : on découvrit pluſieurs preuves de ſon généreux mépris des richeſſes, depuis qu'il avoit conſacré ſa vie au ſervice de ſon pays ; & il parut, après un examen très-ſévère, que ſa fortune n'avoit pas augmenté, depuis qu'on lui avoit confié le maniement des deniers de la république. Ce développement honorable d'une probité ſans tache, ſur laquelle Périclès avoit jeté les fondemens de ſon autorité [a], lui réconcilia

[a] Cetémoignage, dû à l'impartialité de Thucydide, détruit entièrement les nombreuſes diffamations des poëtes ques de ce tems-là, qui ont été copiés par Plutarque, & d'après lui par les compilateurs modernes. comiclès,diſent ils, ſuſcita la guèrre du Péloponnèſe pour ſon propre intérêt & pour ſa ſûreté ſeulement ; & il y fut excité par ſon parent Alcibiade, jeune encore. Celui-ci n'ayant pu entrer dans la maiſon de Périclès, parce qu'on lui dit qu'il étoit occupé à rendre ſes comptes : qu'il s'occupe plutôt, dit Alcibiade, à n'en pas rendre. Périclès accueillit cette idée, & enveloppa ſa patrie dans une guerre qui ne permit pas

encore les affections changeantes de ses compatriotes, & donna une force irrésistible à ce fameux & fatal discours qui décida irrévocablement la guerre du Péloponnèse.

« Athéniens, j'ai souvent déclaré qu'il ne falloit point obéir aux ordres injustes de nos ennemis. C'est toujours mon sentiment, quoique je sois plus convaincu que jamais des vicissitudes dangereuses de la guerre & de la fortune; & quoique je sois bien persuadé qu'il n'y a rien de si vague & de si trompeur que les espérances & les projets des hommes, dans la crise actuelle, cependant la gloire & la nécessité nous fixent invariablement à cette résolution. Le décret contre Mégare que la première ambassade nous a sommé de révoquer, n'est pas la cause de cette inimitié jalouse qui a long-tems envié en silence notre grandeur, & qui conspire aujourd'hui plus ouvertement notre ruine. Ce décret dont quelques hommes ont parlé si légèrement, maintenoit l'honneur de nos conseils & la stabilité de notre empire. En le révoquant avec pusillanimité, nous n'eussions fait qu'en-

Il justifie sa conduite & soutient la nécessité de la guerre.

qu'on examinât ses comptes. De telles anecdotes peuvent amuser les gens qui veulent bien les croire.

hardir la haine implacable qui, malgré notre fermeté dans la première circonſtance, a ſucceſſivement formé des demandes de plus en plus exceſſives ; demandes auxquelles il faut répondre, non par des ambaſſadeurs, mais par les armes. »

Il développe la force & les reſſources de la république.

« Les abondantes reſſources & la force actuelle de la république nous donnent les plus flatteuſes eſpérances de ſuccès. Nos côtes ſont défendues par trois cents galères; nous ſommes inexpugnables par terre ; nous avons un corps de douze cents cavaliers & de deux mille archers ; nous pouvons tout-à-coup mettre en campagne treize mille hommes de pied, ſans en tirer un ſeul de nos garniſons chez l'étranger, & ſans diminuer le nombre complet de ſeize mille qui défendent les villes & les fortereſſes de l'Attique. Les ports opulens de la Thrace & de la Macédoine ; les colonies floriſſantes de l'Ionie, de l'Eolie & de la Doride ; en un mot, les côtes étendues de la péninſule d'Aſie reconnoiſſent, par des tributs annuels, la ſouveraineté de notre marine, dont la force eſt encore augmentée par les vaiſſeaux de Chio, de Lesbos & de Corcyre, tandis que les îles moins conſidérables nous fourniſſent, ſelon leur pouvoir, des

troupes & de l'argent. Ainsi Athènes règne sur mille [a] républiques tributaires, & possède six mille talens dans son trésor, malgré les dépenses qu'elle a faites pour l'ornement de la ville, & celles que lui a coûté tout nouvellement le siège de Potidée. »

Force d'Athènes contrastée avec la foiblesse de l'ennemi.

« La situation de nos ennemis est totalement différente. Animés par la rage & enhardis par le nombre, ils peuvent nous livrer une attaque momentanée ; mais dénués de ressources & divisés d'intérêts, ils sont absolument incapables de prendre des mesures fermes & d'y persévérer. Ils peuvent entrer dans l'Attique au nombre de soixante mille, & même gagner une bataille, si notre courage en cherche mal-à-propos l'occasion ; mais à moins que notre imprudence & notre témérité ne viennent à leur secours, ils ne peuvent continuer la guerre avec avantage. Oui, Athéniens, je crains moins les armes des ennemis que votre caractère indomptable. Au lieu de vous laisser aller à un vain desir de dé-

[a] Aristop. Vesp. Il dit que vingt mille Athéniens pourroient vivre aussi heureux que dans l'Elysée, si chacune des villes tributaires vouloit contribuer à l'entretien de vingt citoyens seulement. V. 705, &c.

fendre, contre des forces supérieures, vos jardins & vos maisons de plaisance, il vous faut détruire de vos propres mains ces possessions superflues. Le ravage de l'Attique est d'une foible conséquence pour des hommes qui reçoivent de tant de pays éloignés les choses nécessaires à la vie ; mais comment vos ennemis pourront-ils réparer la ruine du Péloponnèse ? Comment pourront-ils y survivre ? Comment préviendront-ils cette affreuse calamité ? Comment y remédieront-ils, tant que vos escadres domineront sur les mers voisines ? Si vous convenez de la solidité de ces réflexions ; si la raison & non la passion conduit cette guerre, à peine paroît-il au pouvoir de la fortune de vous enlever la victoire. Cependant répondons avec modération aux Péloponnésiens, « que nous ne prétendons pas interdire aux Mégariens nos ports & nos marchés, si les Spartiates & les autres Grecs abolissent leurs loix exclusives & contraires à l'hospitalité ; que nous consentons à rendre l'indépendance aux villes qui étoient libres au dernier traité de paix, pourvu que les Spartiates s'engagent à suivre notre exemple ; que nous sommes prêts à soumettre tous nos différends à la décision impartiale d'un

Il dicte la réponse qui se fit aux Péloponnésiens.

tribunal équitable ; & qu'enfin si ces ouvertures pacifiques sont rejetées, nous sommes résolus à ne pas commencer les hostilités, quoique tout prêts à les repousser avec notre vigueur ordinaire [a]. » Des murmures d'applaudissemens se firent entendre ; un décret fut proposé & ratifié ; & les ambassadeurs se retirèrent avec la réponse dictée par Périclès. Mais quelque modération que ce grand homme crût mettre à cette réponse, les Spartiates & leurs alliés ne balancèrent pas à la regarder comme une déclaration de guerre.

La réponse est prise pour une déclaration de guerre.

Six mois après la bataille de Potidée, les Thébains, qui étoient les plus puissans & les plus entreprenans des alliés, concertèrent une attaque militaire contre la petite, mais magnanime république de Platée. Quoique situés dans le cœur de la Béotie, au milieu d'ennemis nombreux & guerriers, les Pla-

---

[a] Le lecteur attentif verra, en examinant le discours attribué par Thucydide à Périclès, qu'il suppose la connoissance de plusieurs événemens omis dans les récits précédens de cet historien ; événemens rapportés dans le texte, & tirés de Plutarque, de Diodore, d'Aristophane & du second livre de Thucydide lui-même. Cependant le discours Anglois est plus court que le Grec.

téens avoient toujours conſervé une fidélité inviolable à Athènes, dont ils avoient partagé les fatigues & les triomphes dans la guerre de Perſe. Malheureuſement pour cette petite ville entourée de tous côtés par les Béotiens ſes ennemis, la diſcorde régnoit dans ſes murs. Nauclide, chef perfide & ſanguinaire de la faction ariſtocratique, s'engagea à livrer les portes de Platée à un corps de troupes étrangères, à condition qu'on le mettroit en état de détruire la démocratie, & d'exercer ſa vengeance contre ſes adverſaires patriotes, qu'il regardoit comme ſes ennemis perſonnels. Eurimaque, noble & puiſſant Thébain, avec lequel il avoit contracté, au nom de ſes aſſociés, cet engagement atroce, entra dans Platée, à la première heure de la nuit, avec trois cents Thébains. Mais ſans égard pour la promeſſe faite à Nauclide qui s'attendoit à les voir fondre en tumulte dans les maiſons, pour le venger de ſes ennemis, les Thébains ſe mirent régulièrement en bataille, & reſtèrent tranquillement dans la place publique, après avoir, par une proclamation, invité tous les citoyens indiſtinctement à s'allier aux Thébains. Les habitans de Platée acceptèrent avec empreſſement une propoſition

propofition qui les délivroit de la crainte d'une mort foudaine ; mais après avoir ratifié les uns après les autres cette convention, ils s'apperçurent, avec une joie mêlée de honte, que la furprife du moment & l'obfcurité avoient beaucoup augmenté dans leur imagination le nombre des ennemis. Ranimés par cette découverte, ils dépêchèrent fecrètement un courier à Athènes ; & en attendant ce fecours éloigné, ils fe déterminèrent à tout tenter pour leur délivrance.

Le refte de la nuit fe paffa dans une opération auffi hardie qu'extraordinaire. Ne pouvant s'affembler dans les rues fans faire foupçonner leurs projets, ils percèrent les murs intérieurs de leurs maifons pour communiquer enfemble, & ils fe fortifièrent avec des charrues, des voitures & d'autres inftrumens d'agriculture, auffi bien que le tems put le leur permettre. Tout étoit prêt avant le point du jour : ils s'élancent alors tous enfemble avec fureur contre l'ennemi ; les femmes & les enfans redoublent par des cris & des geftes horribles les efforts de leur rage. Il étoit encore nuit, & une groffe pluie mêlée de tonnerre, augmentoit l'horreur du combat. Les Thébains connoiffoient mal le terrain : plus de

Entreprife hardie des Platéens.

cent restèrent sur la place ; près de deux cents se retirèrent avec la plus grande précipitation vers une tour élevée & spacieuse, près des remparts, la prenant pour une des portes de la ville. Dans les premiers mouvemens de leur colère, les Platéens se préparoient à les brûler vifs ; mais un instant de réflexion les détourna de cette cruauté dangereuse. Pendant ce tems-là un corps considérable de Thébains s'avançoit vers Platée pour se joindre à leurs compatriotes. Leur marche auroit été accélérée par un fuyard qui les rencontra & leur rapporta les mauvais succès de l'entreprise ; mais une pluie considérable avoit tellement gonflé l'Asopus, qu'il fallut perdre beaucoup de tems au passage de cette rivière. A peine étoient-ils entrés sur le territoire de Platée, qu'un autre Thébain les avertit que leurs malheureux compagnons étoient tous tués ou faits prisonniers. Ils s'arrêtèrent alors pour délibérer si, au lieu de continuer leur marche vers les murs de Platée où ils ne pourroient rien faire d'utile, il ne vaudroit pas mieux se borner à se saisir de tous ceux des citoyens de cette ville qui étoient dispersés dans les villages & dans les campagnes.

Leur ſtratagême pour ſe défaire ſans danger de leurs priſonniers.

Pendant qu'ils héſitoient ſur le parti qu'il falloit prendre, il ſurvint un héraut de Platée, qui ſe plaignit de l'infraction injuſte & inattendue faite à la paix par une conſpiration atroce & téméraire : il leur ſignifia d'abandonner le territoire de Platée, s'ils vouloient délivrer de la captivité leurs compatriotes, & ne pas les expoſer à une mort cruelle qui ſuivroit inévitablement leur refus. Ce ſtratagême auſſi audacieux qu'adroit força les Thébains à repaſſer l'Aſopus. Cependant les Platéens ne perdent pas un moment pour raſſembler dans leurs murs les habitans épars dans les campagnes ; ils maſſacrent enſuite les malheureux priſonniers au nombre de cent quatre-vingt, parmi leſquels ſe trouvoit Eurimaque, premier auteur de l'expédition, & bravent ainſi le reſſentiment de Thèbes dont ils venoient de rendre l'effet impuiſſant. Après cet acte ſignalé de vengeance, ils fortifient les ouvrages qui défendent leur ville, ils tranſportent leurs femmes & leurs enfans dans les îles tributaires d'Athènes ; & pour pouvoir ſoutenir avec plus de confiance le ſiège auquel ils s'attendent, ils demandent du ſecours à cette république, qui leur envoie ſur-

le-champ une grande quantité de provisions & un renfort considérable de troupes.

Préparatifs de guerre des deux côtés. A. C. 431.

L'épée étoit tirée, & les deux partis se disposoient aux plus grands efforts. Les Lacédémoniens convoquèrent leurs confédérés dans l'Isthme; ils demandèrent de l'argent & des vaisseaux à leurs colonies d'Italie & de Sicile, & appelèrent à leur secours le roi de Perse Artaxercès & Perdiccas, roi de Macédoine; princes qui regardoient les Athéniens comme des voisins dangereux, dont l'ambition menaçoit leurs côtes. Athènes voulut aussi se fortifier de l'appui des Barbares, & contracter une alliance avec Sitalces, chef guerrier des Odrysiens, qui étoient la plus puissante nation de la Thrace supérieure. Elle demanda en même tems un renfort de cavalerie à ses alliés de Thessalie; & cependant sa flotte croisoit le long de la côte du Péloponnèse, pour s'assurer de la fidélité des îles voisines; objet regardé comme très-essentiel pour déterminer le succès d'une descente. Ces préparatifs de guerre réjouirent la jeunesse inexpérimentée dont regorgeoit alors la plus grande partie des républiques de la Grèce. Les vieillards ne virent qu'avec terreur cette crise générale, obscurément prédite, disoient-ils,

par d'anciens oracles, & tout nouvellement annoncée avec la plus grande évidence par le tremblement de terre qui venoit d'ébranler pour la première fois l'île sacrée de Délos. Telle fut l'ardeur des alliés de Sparte, que quelques semaines après la surprise de Platée, ils vinrent du nord & du midi s'assembler à l'Isthme de Corinthe au nombre de soixante mille. Chacun des différens peuples avoit ses chefs particuliers; mais la conduite générale de la guerre fut confiée à Archidame, roi de Sparte.

Dans un conseil de généraux, ce prince approuva avec chaleur leur empressement à entrer en campagne; il loua la force & la bravoure de cette armée, la plus nombreuse & la mieux pourvue de toutes celles qui eussent jamais été sous les ordres d'un général Grec. Cependant, leur dit-il, « vos préparatifs quoiqu'extraordinaires ne sont pas plus grands que ne l'exige votre entreprise. Vous avez à combattre un peuple non moins puissant qu'actif & entreprenant, un peuple qui a la sagacité d'appercevoir ses avantages, & l'adresse d'en profiter; un peuple dont cette invasion, ces hostilités vont blesser l'orgueil & enflammer le ressentiment. Il semble pro-

Archidame harangue les alliés.

bable que les Athéniens ne laisseront pas ravager leurs terres sans essayer de les défendre. Il faut donc que les alliés soient sans cesse sur leurs gardes ; il faut que leur discipline soit stricte, régulière & uniforme ; il faut enfin, pour s'opposer à la force d'Athènes ou pour éluder son habileté, des prodiges d'activité & de vigilance. »

Il les conduit dans l'Attique.

Archidame, après avoir conduit son armée dans l'Attique, paroît blâmable d'en avoir laissé dissiper l'ardeur martiale dans le siège infructueux d'Oenoé, la plus forte place des Athéniens vers la frontière méridionale de la Béotie. Le mauvais succès de cette longue expédition mit les Athéniens en état de poursuivre, sans être interrompus, le plan singulier de défense si habilement tracé par le génie hardi de Périclès. Ils ravagèrent leurs propres campagnes ; ils détruisirent leurs jardins délicieux & ces maisons de plaisance que leur orgueil s'étoit plu à orner avec magnificence ; enfin ils transportèrent à Athènes ou dans leurs îles leurs effets les plus précieux, leurs bestiaux, leurs meubles & jusqu'aux matériaux de leurs maisons. Les nombreux habitans des bourgs & des villages où les Athéniens les plus riches passoient ordinairement

une partie de l'année dans des habitations charmantes, affluèrent dans la capitale qui étoit bien pourvue des chofes néceffaires à la vie, mais non pas des commodités fuffifantes pour un nombre aufli confidérable de maîtres, de ferviteurs & d'efclaves. Les gens du peuple qui n'avoient point de maifons, furent obligés de s'établir dans les places publiques, dans les promenades, dans les temples, fur les murs & même fur les créneaux des murs. Des perfonnes de diftinction furent étroitement logées; défagrément très-fenfible pour des hommes accoutumés à vivre à la campagne dans l'aifance la plus voluptueufe; mais le reffentiment contre l'ennemi commun fit oublier les maux préfens, & réduifit même les plaintes au filence.

Les alliés ravagent l'Attique. Olymp. LXXXVII, 2. A. C. 431.

Cependant l'armée des alliés ayant levé le fiège d'Oenoé, s'avança le long de la frontière orientale de l'Attique; & quatre-vingt jours après la furprife de Platée, elle envahit la plaine de Thriafe, le plus bel ornement du territoire d'Athènes. Après l'avoir mis à feu & à fang, elle marcha vers Eleufis & de-là vers Acharné, bourg le plus confidérable du pays fitué à huit milles feulement de la capitale. Les ennemis, fixés quel-

que tems dans ce poste, détruisirent successivement les jardins & les maisons, & firent chaque jour des déprédations & des cruautés nouvelles, dans la vue d'attirer l'ennemi à une bataille, ou de découvrir s'il étoit fermement décidé à se tenir renfermé dans ses murs; résolution qui étant clairement expliquée, les mettroit en état de porter des coups plus hardis & plus sûrs, & d'aller, semant l'épouvante, jusqu'aux portes d'Athènes.

Les Athéniens vengent leurs injures.

Les Athéniens, uniquement occupés jusques-là de leurs dispositions navales, avoient montré une patience & une modération peu communes; mais ils ne purent se contenir plus long-tems, lorsqu'ils apprirent ce qui se passoit dans Acharné. Les propriétaires de cette contrée riche & étendue se vantoient de pouvoir seuls mettre en campagne trois mille braves soldats, & ils se plaignoient de ce qu'on les retenoit dans une honteuse prison, pendant que leurs possessions étoient la proie d'un ennemi odieux. Leurs plaintes enflammèrent l'ardeur de la jeunesse d'Athènes. Il parut indigne de ceux qui avoient ravagé si souvent avec impunité le territoire de leurs voisins, de voir tranquillement la désolation du leur. Des Prêtres intéressés annoncèrent

une calamité prochaine; des orateurs séditieux s'emportèrent contre les conseils timides de Périclès, & l'impétueuse jeunesse demanda à grands cris à son général de la mener au combat. Au milieu de cette émeute populaire, Périclès, homme d'état & général accompli, sut conserver tout son sang-froid & braver audacieusement la tempête, ou en éluder adroitement le danger. Quoique déterminé à ne pas risquer un combat avec les alliés, il employa à propos la cavalerie Athénienne, ainsi que la Thessalienne, pour leur enlever des quartiers, intercepter des convois, & enfin pour harasser, surprendre ou couper leurs troupes avancées. Pendant que ces entreprises détournoient le tumulte ou l'appaisoient, une flotte de cent cinquante vaisseaux ravageoit la côte du Péloponnèse, qui étoit sans défense. Une escadre moins nombreuse fit une descente à Locres. Les habitans d'Egine qui s'étoient révoltés furent chassés de leurs pays, & une colonie Athénienne fut placée dans leur île. Ces malheureux proscrits, dont la ville avoit été longtems rivale d'Athènes en richesses, en commerce & en puissance navale, reçurent, de

la bonté des Lacédémoniens leurs protecteurs, la côte de Thyria [a] pour retraite.

Les alliés évacuent l'Attique.

Les alliés se virent forcés par ces événemens, & encore plus par la disette de provisions, de retourner dans leurs états respectifs. Ils se retirèrent par la partie orientale de l'Attique, directement opposée à celle par où ils étoient entrés. Tout ce qui se trouva sur leur passage éprouva les funestes effets de leur ressentiment ou de leur rapacité. Bientôt après leur retraite, Périclès, vers le commencement de l'automne, mena les Athéniens ravager la contrée voisine & ennemie de Mégare. L'armée fut côtoyée par la flotte qui revenoit du Péloponnèse. Les matelots se hâtèrent de partager le danger & le pillage.

Périclès attaque Mégare.

Toutes les forces des Athéniens montèrent alors à près de vingt mille hommes; nombre bien plus que suffisant pour priver les industrieux Mégariens de l'espérance d'une petite récolte achetée par des peines infinies dans leur étroit & ingrat territoire.

---

[a] Ce district est sur la frontière d'Argos & de Lacédémone, & il avoit été long-tems un sujet de querelles entre ces deux républiques.

L'hiver ne fut remarquable de part & d'autre par aucune expédition importante. Les Corinthiens, accoutumés depuis long-tems à tenir la mer dans toutes les saisons, firent des entreprises contre les alliés d'Athènes dans l'Acarnanie, mais elles ne furent point décisives. Les Athéniens, ainsi que leurs ennemis, employèrent cette saison, où ils ne pouvoient continuer la guerre, à célébrer avec beaucoup de pompe & d'éloges funèbres la mémoire des morts [a], à distribuer des prix de

[a] Cette triste solemnité a été décrite par Thucydide, telle qu'elle a été célébrée par les Athéniens, l. II, p. 120 & suiv. On avoit mis les os des morts dans une tente élevée pour les recevoir. Le jour fixé pour les funérailles, ils en furent tous tirés dans des cercueils de cyprès, & portés, sur des voitures séparées pour chaque tribu, à la sépulture publique du Céramique, le plus beau fauxbourg de la ville. Les amis des morts ornèrent, comme ils voulurent, les restes de leurs amis. On porta un cercueil vide en l'honneur de ceux dont on n'avoit pas retrouvé les corps. (V. Lysias contre Agoratus.) Des personnes de tout âge & de tout sexe, des citoyens & des étrangers assistèrent à cette solemnité. Quand les os furent enterrés, des citoyens distingués par leur rang & leur mérite, & nommés par l'état, montèrent sur une tribune élevée, & prononcèrent le panégyrique des morts, celui de leurs an-

courage parmi les guerriers qui s'étoient le plus distingués, à confirmer leurs alliances respectives, & à fortifier les places de leurs frontières qui paroissoient les plus exposées à des excursions militaires ou à des descentes.

La peste s'introduit dans Athènes. A. C. 330.

Le retour de l'été ramena dans l'Attique l'armée du Péloponnèse; mais cette saison annonça un fléau bien plus terrible. Une peste affreuse engendrée dans l'Ethiopie, infecta l'Egypte, & de-là se répandit sur une grande partie des états du roi de Perse. L'histoire ne dit point par quel moyen ce mal si contagieux se communiqua à la Grèce. On peut

cêtres, & celui de la république. Périclès lui-même fut chargé de ce devoir solemnel ; il s'en acquitta avec une grande dignité. Son discours contenant presqu'autant d'idées que de mots, n'est pas susceptible d'être abrégé, & sa nature ne permet pas qu'on le mette tout entier dans cette histoire, où l'éloquence n'est regardée que comme un moyen d'administration, & où l'on ne place de tels discours, que lorsqu'ils influent sur des résolutions & des mesures publiques. Il est pourtant digne de remarque que le développement magnifique des avantages, de la sûreté & de la gloire d'Athènes forme un contraste frappant avec les calamités inattendues qui frappèrent bientôt cette malheureuse république.

conjecturer que lorsque cette maladie parut pour la première fois dans le Pirée, port principal d'Athènes, elle y fut apportée de l'Orient, soit par des marchands Athéniens, soit par les vaisseaux de guerre chargés d'aller recevoir tous les ans les contributions des villes tributaires. Quand ses malheureux symptômes parurent dans le Pirée, les habitans soupçonnèrent que l'ennemi avoit empoisonné leurs puits ; mais ces symptômes s'étendirent au loin, & exercèrent leurs ravages sur-tout dans les rues très-peuplées qui entouroient la citadelle.

La maladie parut sous diverses formes, selon les différens tempéramens. Mais ses premiers caractères furent toujours les mêmes. Cette maladie, qui étoit toujours accompagnée d'un extrême abattement d'esprit, attaquoit souvent le jugement, ainsi que la mémoire. Tous les remèdes humains & divins furent vainement employés pour arrêter le progrès de cette funeste contagion. Des malheureux périssoient en foule dans les Temples, offrant aux dieux d'inutiles prières. Point de spectacle plus affreux que celui des environs des fontaines sacrées, où l'on voyoit une multitude de morts & de mourans qui expiroient dans

les tourmens les plus cruels. A la fin, tous les fecours de la Médecine furent méprifés [a], & toutes les cérémonies religieufes négligées. A force de fouffrir ou de craindre les calamités les plus effroyables, les Athéniens dédaignèrent également les loix divines & humaines. Ils ne penfoient nullement à l'avenir, ils croyoient que les dieux ne s'intéreffoient pas à ce qui fe paffoit fur la terre, puifque les innocens périffoient comme les coupables. Affranchis de toutes les loix de la décence, ils ne voyoient, ils ne defiroient que le plaifir du

[a] Le décret fuppofé des Athéniens en faveur d'Hippocrate, dit que fes élèves montrèrent des moyens de prévenir & de guérir la pefte. Τις χρη θεραπειαις ασφαλως διαφυγειν ξασθαι τον λοιμον; & encore Ὅπως τε ιατρειχη δοθεισα ασφαλως σωζει τους χρωμενους. Hippocrate, p. 1290. Ce décret, ainfi que les lettres d'Hippocrate, concernant la pefte d'Athènes, font inconteftablement controuvés. La maladie eft décrite dans tous fes détails par Thucydide, l. II, c. XLVII, par Lucrece, l. VI, vers 1136 & fuiv. Diodore, l. XII, s'éloigne beaucoup de ces deux écrivains, probablement pour avoir copié Ephore & Theopompe. Hippocrate cite plufieurs exemples de pefte, à Thafos, à Abdère, mais non à Athènes. Voyez Hippocrate fur les maladies épidémiques.

moment. La crainte du châtiment ne les arrêtoit plus, & la conſcience n'alarmoit point, par des remords, ces triſtes victimes de la misère. Ainſi Athènes vit la rage de la peſte unie à la furie plus deſtructive des paſſions effrénées, & préſenta tout à-la-fois ce qu'il y a de plus affligeant dans l'infortune & de plus mépriſable dans le vice.

Dévaſtation de l'Attique. Olymp. LXXXVII. 3. A. C. 430.

Pendant que la ville étoit inondée de ce déluge de maux, la campagne étoit dévaſtée par des ennemis implacables. Ils profitèrent de cette occaſion pour ſe porter au-delà d'Athènes; ils détruiſirent ſur le mont Laurium les travaux entrepris pour l'exploitation des mines; & après avoir ravagé tout ce diſtrict méridional, ainſi que la côte oppoſée à l'Eubée & à Naxos, ils tracèrent une ligne de dévaſtation le long de la côte de Marathon, théâtre glorieux de la victoire immortelle obtenue par la valeur des Athéniens pour la défenſe de ces mêmes peuples qui venoient les attaquer ſi cruellement ſur leurs propres foyers.

Magnanimité de Périclès.

Si le ſentiment intime de la ſageſſe & de l'honneur n'étoit ſupérieur à tous les aſſauts de la fortune, la grande ame de Périclès eût ſuccombé ſous le poids de tant de maux. Mais

ſon courage le ſoutint encore dans ce débordement de malheurs publics & domeſtiques. Il vit, avec fermeté & avec réſignation, le ſort malheureux de ſa nombreuſe & floriſſante famille ſucceſſivement détruite par la peſte. Aux funérailles du dernier de ſes enfans, il laiſſa couler à la vérité quelques larmes échappées à la tendreſſe paternelle; mais honteux de cette foibleſſe momentanée, il dirigea toutes ſes penſées vers la défenſe de la république. Après avoir raſſemblé cent vaiſſeaux Athéniens & cinquante de Chio & de Lesbos, il vogua vers le golfe de Saron, & ravagea les côtes abandonnées d'Elis, d'Argos & de la Laconie. Cette flotte étoit à l'ancre dans le Pirée, lorſqu'il arriva une éclipſe de ſoleil [a] qui épouvanta les matelots ſuperſtitieux, dont l'ame étoit déja affoiblie par les malheurs préſens. Le pilote de la galère amirale montroit le plus lâche abattement, lorſque Périclès, jetant un manteau devant ſes yeux, lui demanda « Si l'obſcurité le ſurprenoit. »

[a] Plutarque, vie de Périclès. Comme Thucydide qui eſt très-attentif à rapporter ces phénomènes, n'en cite aucun arrivé pendant cet été, il ne faut pas garantir la chronologie de Plutarque.

noit. »

noit. » Non, répondit le Pilote. « Il doit en être de même d'une éclipse de soleil, répliqua Périclès, puisqu'elle n'est occasionnée que par l'intervention d'une planète qui intercepte sa lumière. »

Etant arrivés sur la côte d'Argos, les Athéniens assiégèrent la ville sacrée d'Epidaure, dont les habitans se flattoient d'être particulièrement protégés par Esculape. La peste se glissa encore dans la flotte, & fut naturellement attribuée à la vengeance de ce dieu qu'ils croyoient avoir offensé. Il fallut donc lever le siège d'Epidaure. Leurs opérations ne furent pas plus heureuses contre Trézène, Hermionée & d'autres places du Péloponnèse. Ils prirent seulement la petite forteresse de Prasie, port de mer de la Laconie, après quoi ils retournèrent au Pirée, affligés de la peste, & sans avoir rien fait qui répondît à la grandeur de l'armement ni aux espérances publiques.

Sa malheureuse expédition vers le Péloponnèse. Olymp. LXXXVII. 3. A. C. 430.

L'expédition des Athéniens en Thrace fut encore plus malheureuse. Agnon y avoit conduit un corps de quatre mille hommes pour coopérer avec Phormion au siège de Potidée. Mais dans l'espace de quarante jours il perdit mille cinquante hommes par la peste,

Les Athéniens aussi malheureux dans la Thrace.

& il eut le malheur d'infecter l'armée du nord de cette horrible contagion.

Ces calamités multipliées réduisirent les Athéniens au désespoir. Leurs maux étoient incroyables & sans exemple, & ils n'avoient pas la seule consolation qui pouvoit les adoucir, le plaisir de la vengeance. La multitude vouloit la paix, à quelque prix que ce fût. On envoya des ambassadeurs à Sparte, mais ils ne furent pas entendus. Les Orateurs renouvellèrent leurs déclamations, & Périclès fut traduit en justice. Le peuple attribuoit, sans discernement, ses infortunes aux suites fâcheuses de ses conseils ; mais sa grandeur d'ame ne l'abandonna point, & il harangua ses concitoyens pour la dernière fois. « Athéniens, votre courroux ne m'étonne point, parce que je m'y attendois. Vos plaintes n'excitent pas mon ressentiment ; se plaindre est le droit des malheureux. Cependant, comme vous vous méprenez sur la cause & sur l'étendue de vos malheurs présens, je dois vous dévoiler ces erreurs dangereuses qui vous deviendroient fatales, si vous ne les réformiez promptement. J'ai eu souvent occasion de vous expliquer la justice & la nécessité de cette guerre : il est juste que vous gouver-

Périclès accusé.

Fermeté magnanime des derniers conseils aux Athéniens.

niez la Grèce, vous qui l'avez protégée & sauvée. Il eſt néceſſaire, ſi vous voulez défendre votre prépondérance, que vous réſiſtiez aujourd'hui au Péloponnèſe : ce n'eſt pas ſeulement votre honneur, c'eſt votre sûreté qui dépend de cette réſolution. La ſouveraineté de la Grèce ne peut être regardée comme une vaine ombre de grandeur, ni abandonnée ſans danger. Il faut ſoutenir, il faut défendre cette domination légitimement acquiſe que vous avez exercée quelquefois avec tyrannie ; autrement, il faut vous ſoumettre ſans reſſources au reſſentiment de vos alliés mécontens, & à la fureur de vos implacables ennemis. J'ai prévu & prédit les dangers que vous couriez de la part des derniers ; mais il n'eſt point donné à la prudence humaine de prévoir & de ſe garantir du fléau affreux qui vous détruit. Cependant quelque grands & inattendus qu'aient été vos malheurs, & qu'ils le ſoient encore, ils ne ſont qu'accidentels & paſſagers, tandis que les avantages d'une guerre ſi néceſſaire ſont permanens, & que ſa gloire doit être immortelle. La grandeur de cet empire que nous nous efforçons de conſerver, s'étend au-delà des poſſeſſions de nos alliés les plus éloignés. De deux élé-

mens destinés à l'usage de l'homme, la terre & la mer, il en est un où nous commandons en maîtres, & il n'est ni royaume, ni république, ni confédération qui puissent nous disputer notre souveraineté. Que cette considération élève nos espérances; & nos afflictions personnelles disparoîtront à la vue de la prospérité publique. Supportons avec résignation les coups de la Providence, & nous repousserons avec vigueur les assauts de nos ennemis. Nous avons bravé le danger, prodigué notre sang & nos trésors; nous avons, au milieu de guerres redoutables & opiniâtres, accru le pouvoir & étendu la réputation d'une ville à qui nulle autre n'est comparable en puissance, en population & en splendeur; d'une ville gouvernée par des loix & des institutions dignes de sa magnificence & de sa réputation. S'il faut qu'Athènes périsse, puisque toute grandeur humaine doit périr, qu'au moins elle ne tombe point par notre pusillanimité; cette chûte rendroit douteux le mérite de notre première vertu, & détruiroit tout-à-coup cet édifice de gloire qui a été l'ouvrage de plusieurs siècles. Quand nos murs & nos ports ne seront plus; quand notre marine n'excitera plus de terreur; quand notre in-

ﬂuence au dehors ſera totalement déchue, la gloire d'Athènes doit briller encore de l'éclat le plus pur. Voilà le tréſor que je vous ai exhorté juſqu'ici & que je vous exhorte encore à défendre, ſans aucun égard pour les clameurs de la pareſſe, les ſoupçons de la lâcheté & les perſécutions de l'envie. »

Tels furent les ſentimens de Périclès, & il ne balança point en cette occaſion à déclarer à ſes concitoyens aſſemblés, avec la liberté d'une conſcience tranquille & éclairée, qu'il ſe ſentoit autant de pénétration qu'à perſonne pour découvrir les meſures les plus honorables & les plus utiles, & qu'il ne doutoit point d'avoir toute l'habileté néceſſaire pour en profiter. Il déclara qu'il aimoit la république avec ardeur, & qu'il étoit inſenſible aux conſeils de l'égoïſme, aux tentations de l'eſprit de parti & aux ſéductions de l'avarice. Le courroux des Athéniens s'évapora en le condamnant à une légère amende, & bientôt après ils le choiſirent de nouveau pour leur général. Le déſintéreſſement & la mâle fermeté de ſon ame rétablirent le courage abattu de la république. Ces grandes qualités défendirent la dignité de Périclès contre la rage frénétique du peuple, mais elles

Mort & caractère de Périclès.
Olymp. LXXXVII. 4.
A. C. 429.

ne purent défendre sa vie contre la malignité contagieuse de la peste. Il mourut deux ans & demi après le commencement de la guerre. Son caractère, tel qu'il l'a tracé lui-même, est confirmé par la voix impartiale de l'histoire, qui ajoute quelques circonstances propres à fortifier sa haute réputation de vertu & de probité. Pendant la première invasion des Péloponnésiens, il déclara qu'il sacrifieroit aux besoins publics son patrimoine qui étoit très-étendu & d'un grand prix, si Archidame, son hôte héréditaire & son ami [a], l'exceptoit de la dévastation générale, par politique ou par reconnoissance. Ce généreux patriote passa toute sa vie dans l'économie la plus exemplaire. Son lit de mort fut entouré de ses nombreux admirateurs entièrement occupés à repasser avec complaisance les exploits mémorables de sa vie glorieuse. Pendant qu'ils exaltoient la sagesse de son administration, & qu'ils faisoient la longue énumération de ses victoires par terre & par mer : « Vous oubliez, dit le vertueux homme d'état, la seule bonne qualité de mon caractère ; c'est qu'aucun de mes compatriotes n'a

[a] Thucydid. p. 108.

jamais été forcé par aucune de mes actions de prendre un habit de deuil [a]. » Il expira, donnant au genre humain cette leçon importante, qu'au dernier moment, lorsque les autres objets disparoissent ou perdent leur valeur, le souvenir d'une vie sans tache est toujours présent à l'ame. Il trouva plus de consolation dans ce doux souvenir, que dans les neuf trophées élevés sur les ennemis de son pays ; que dans sa longue & heureuse administration de quarante années ; que dans la profondeur de sa prudente politique, dans la perfection de sa science militaire & navale, & dans la renommée immortelle de ses talens oratoires.

---

[a] Plutarque. Vie de Périclès.



CHAPITRE XVI.

Evènemens ſubſéquens de la guerre. — Priſe de Platée. — Révolte de Lesbos. — Deſcription & hiſtoire de cette île. — Nature de ſes liaiſons politiques avec Athènes. — Adreſſe des Lesbiens. — Leur capitale eſt aſſiégée par les Athéniens. — Meſures des Péloponnéſiens pour la ſecourir. — Mithylène ſe rend. — Délibération dans Athènes concernant le traitement des priſonniers. — Rétabliſſement des affaires de Lesbos. — Les Corinthiens ſèment la diſcorde dans Corcyre. — Sédition dans cette île. Les factions contraires ſont ſoutenues reſpectivement par les Athéniens & les Péloponnéſiens. — Progrès, fin & ſuite de cette ſédition.

LA dignité & la vigueur de la république ſembloient s'être éteintes avec Périclès. Pluſieurs années s'écoulèrent ſans qu'aucun événement décifif dans la guerre changeât la ſituation des Athéniens. Tandis que les Pé-

loponnésiens envahissoient l'Attique, la flotte Athénienne ravageoit la côte du Péloponnèse. En vain les habitans de cette contrée, peu accoutumés à la mer, rassembloient des vaisseaux & faisoient leurs efforts pour disputer contre l'expérience & l'habileté des matelots Athéniens. Ils étoient toujours défaits, & souvent par des forces inférieures ; ce qui paroît prouver que la supériorité navale ne s'acquiert que lentement, & ne se perd que très-tard. Les Athéniens ni les Péloponnésiens ne tirèrent aucun secours effectif de leurs alliances respectives avec Sitalces & Perdiccas. Le premier, renforcé de plusieurs tribus indépendantes de la Thrace, qui s'étoient rangées sous ses drapeaux, dans l'espérance du pillage, fondit avec cent cinquante mille hommes sur la côte de Macédoine ; mais un prompt accommodement entre les deux rois dissipa cette horde nombreuse & passagère avec la même rapidité qu'elle avoit été rassemblée.

Les Athéniens reçurent cependant un service de Sitalces, si toutefois on peut regarder comme un service l'occasion de commettre une action d'une cruauté atroce : il livra entre leurs mains Aristée le Corinthien,

ennemi déclaré de leur république; & qui passoit alors par la Thrace pour aller en Perse solliciter auprès d'Artaxercès une somme d'argent, afin de soutenir la guerre contr'eux. Aristée & ses collègues d'ambassade souffrirent une mort cruelle & ignominieuse.

Les succès des nations ennemies étoient également balancés dans les sièges de Potidée & de Platée. La première s'étant rendue par capitulation, fut occupée par de nouveaux habitans. Les citoyens expulsés se retirèrent à Olynthe & dans d'autres places de la Chalcidicée, où ils renforcèrent & aigrirent les ennemis d'Athènes. Platée capitula aussi après cinq années d'une longue & vigoureuse résistance. Ses concitoyens, qui avoient joué un si beau rôle dans la guerre de Perse, lorsque les Thébains se conduisoient si lâchement, firent les plus vives instances pour que les conditions de la capitulation fussent observées; mais les Spartiates les violèrent honteusement, & sacrifièrent au ressentiment de Thèbes, l'éternelle ennemie de Platée, deux cents braves gens, dont le courage & la fidélité méritoient un meilleur sort. La jeunesse de Platée, retirée dans le sein d'Athènes, y fleurit bientôt, & fut destinée par la suite à réta-

blir cette aſſociation nombreuſe qui n'ambitionna jamais que d'être indépendante.

Ce fut dans cette période, d'ailleurs peu importante, qu'arrivèrent la révolte de Lesbos & la ſédition de Corcyre. Ces deux événemens intéreſsèrent particulièrement les Athéniens : le premier fut remarquable par des circonſtances qui ſervent à expliquer la condition politique de ces tems-là, tandis que le dernier préſente une peinture frappante, mais peu avantageuſe des mœurs Grecques.

Lesbos, dont la circonférence s'étend au-delà de cent cinquante milles, eſt la plus grande des îles de la mer Egée, ſi on en excepte Eubée. Peuplée originairement par des Eoliens, Lesbos fut la mère patrie de pluſieurs colonies Eoliques. Ces colonies s'étoient établies ſur le continent oppoſé, & n'étoient ſéparées de la métropole que par un détroit de ſept milles, qui communique au golfe de Thèbes, & qui eſt agréablement diverſifié par les îles Hécatonneſiènes & Arginuſſiènes, anciennement conſacrées à Apollon. L'heureuſe température du climat de Lesbos concouroit avec la fertilité du ſol à produire ces fruits délicieux & ces vins exquis que les

voyageurs modernes trouvent encore dignes des éloges que les anciens écrivains leur donnoient [a]. La commodité de ses ports étoit pour elle une autre source de richesses & d'avantages : du tems d'Homère, elle étoit regardée comme très-peuplée & très-puissante. Elle étoit alors gouvernée, ainsi que tout le reste de la Grèce, par l'autorité de princes héréditaires. L'abus du pouvoir royal causa la dissolution de la monarchie dans Lesbos & dans toutes les îles voisines. Les cités rivales de Mithylène & de Méthymne disputèrent pour la prééminence républicaine. La première prévalut ; & ayant réduit Methymne & six autres cités inférieures, elle commença à étendre sa domination au-delà des bornes étroites de l'île, & conquit une portion considérable de la Troade. Dans cet intervalle, le gouvernement intérieur de Mithylène fut souvent troublé par des séditions, & quelquefois usurpé par les tyrans. Le sage Pittacus, contemporain & rival de Solon, s'efforça

[a] M. de Guys, Tournefort, &c. s'accordent avec Horace (passim), & Strabon, l. XIII, p. 584-657, desquels les particularités suivantes dans le texte, concernant Lesbos, sont extraites.

de remédier à ces maux, en donnant à ses compatriotes un code de loix contenues dans six cents vers, qui régloient leurs droits politiques, leur conduite & leurs mœurs. Les Lesbiens subirent ensuite ces révolutions générales, auxquelles les îles & le continent de l'Asie mineure furent exposées par les invasions des Lydiens & des Persans. Délivrés du joug de la Perse par les succès d'Athènes & de Sparte, les Lesbiens, ainsi que les autres établissemens Grecs qui les environnoient, rejetèrent l'autorité tyrannique des Spartiates & de Pausanias, & se rangèrent sous le gouvernement des Athéniens qu'ils continuèrent dès-lors à respecter pendant la paix, & à seconder pendant la guerre.

Les Athéniens déployoient dans l'exercice de leur pouvoir des principes totalement différens de ceux par lesquels ils y étoient parvenus. La confédération entre Athènes & Lesbos subsistoit encore, mais plutôt par une crainte mutuelle que par une affection réciproque. Pendant la paix, les Lesbiens redoutoient la marine d'Athènes; les Athéniens craignoient de perdre l'assistance de Lesbos dans la guerre. Outre cela, les Athéniens étoient de race Ionique, les Lesbiens de race

Eolique ; & les derniers regrettoient avec raison que les alliés d'Athènes fussent successivement réduits à la condition de sujets. Ils appercevoient la politique artificieuse de cette république, en permettant aux Chiotes & aux Lesbiens seuls de conserver une ombre de liberté. Tandis que les Chiotes & les Lesbiens, encore libres en apparence, aidoient à subjuguer les autres confédérés d'Athènes, cette république ambitieuse se ménageoit ainsi un moyen d'excuser & de légitimer son oppression & sa tyrannie, puisqu'il étoit naturel d'imaginer que des hommes à qui on laissoit sans contrainte la liberté du choix, pouvoient, dans des matières qui leur étoient indifférentes, préférer la cause de la justice à celle de l'usurpation. Mais d'ailleurs, la liberté apparente, dont les Lesbiens jouissoient, étoit devenue extrêmement précaire. Ils se voyoient réduits à la nécessité pénible de flatter les démagogues Athéniens, & de montrer, dans toutes leurs négociations avec ce peuple impérieux, la déférence & la soumission les plus humiliantes. Malgré leur attention continuelle à ne jamais l'offenser, ils étoient forcés de se soumettre aux volontés d'une multitude capricieuse, & ils pouvoient

craindre qu'un mouvement populaire ne les contraignît à démolir leurs murailles & à livrer leur marine ; punitions déja infligées à quelques îles voisines qui avoient encouru la disgrace d'Athènes.

Mesures des Lesbiens tendantes à la révolte.

Cette situation pénible disposa naturellement les Lesbiens, au milieu des calamités de la seconde guerre Péloponnésienne, augmentées par la peste qui règnoit à Athènes, à secouer un joug aussi dur. L'année suivante fut employée à réunir les habitans de l'île dans les murs de Mithylène, à mettre ces murs en état de défense, à fortifier leurs ports, à augmenter leur flotte & à tirer des troupes & des provisions des bords fertiles de l'Euxin. Mais dans la quatrième année de la guerre, leur dessein, quoiqu'éloigné encore de l'exécution, fut révélé aux Athéniens par les habitans de Ténédos, voisins & ennemis de Lesbos, ainsi que par les citoyens de Methymne, l'ancienne rivale de Mithylène, & même par plusieurs Lesbiens mécontens. Les magistrats Athéniens affectèrent de ne pas croire à un avis que leur triste situation rendoit plus alarmant encore. Les Lesbiens, disoit-on, ne pouvoient songer à déserter l'alliance d'un peuple qui les avoit toujours

Olymp. LXXXVIII. 1. A. C. 428.

traités avec tant de distinction, quand même ils y seroient sollicités par les Thébains, leurs frères Eoliques, & par les Spartiates, leurs anciens confédérés. Des ambassadeurs cependant furent envoyés à Lesbos, pour demander l'explication de ses bruits qui attaquoient la fidélité de ses habitans.

Activité d'Athènes.

Les ambassadeurs s'étant assurés des dispositions des Lesbiens, Athènes équipa une flotte de quarante voiles, dans l'intention de les surprendre tandis qu'ils célébroient, par un concours universel, la fête anniversaire d'Apollon, sur le promontoire de Malée. Mais ce dessein avorta, par la diligence d'un voyageur Mithylénien, qui, passant d'Athènes à Eubée, s'avança par le nord jusqu'à Geraistos; & s'embarquant sur un vaisseau marchand, arriva à Lesbos en moins de trois jours. L'avis qu'il donna à propos aux Mithyléniens, les empêcha non-seulement de quitter leur ville, mais encore leur permit de se préparer à la défense. Par cette précaution, ils obtinrent de Clippidas, amiral Athénien, une suspension d'hostilités jusqu'à ce qu'ils eussent envoyé une ambassade à Athènes, pour dissiper, ainsi qu'ils le prétendoient, le ressentiment mal fondé du

peuple,

peuple, & donner une pleine ſatisfaction aux magiſtrats.

Cette démarche, de la part des Lesbiens, n'étoit qu'une ruſe pour gagner du tems. Ils n'eſpéroient ni faveur ni pardon de l'aſſemblée Athénienne; & tandis que cette négociation illuſoire ſe traitoit à Athènes, d'autres ambaſſadeurs étoient partis ſecrètement pour Sparte, afin de demander que les Lesbiens fuſſent admis à la confédération Péloponnéſienne, & participaſſent ainſi à la protection de cette ligue puiſſante. Les Spartiates les renvoyèrent à l'aſſemblée générale qui devoit ſe tenir bientôt à Olympie, pour ſolemniſer la plus célèbre de toutes les fêtes Grecques. Après que les jeux furent finis, & que les Athéniens, qui s'attendoient peu à une pareille négociation, furent de retour chez eux, on admit les ambaſſadeurs Lesbiens dans l'aſſemblée générale des repréſentans ou députés du Péloponnèſe, & on leur promit un ſecours immédiat & effectif.

Adreſſe des Lesbiens. Olymp. LXXXVIII. A. C. 428.

Cette promeſſe cependant ne fut pas ponctuellement remplie. Les Athéniens avoient ouvert les yeux; & tandis que les Péloponnéſiens ſe préparoient & délibéroient, leurs ennemis plus actifs qu'eux étoient déja entrés

Mithylene aſſiégée.

en campagne. Différentes attaques, dans lesquelles les insulaires montroient peu de vigueur pour leur propre défense, engagèrent les états voisins de Lemnos & d'Imbros à envoyer, à la première sommation, des secours considérables de troupes aux Athéniens, leurs confédérés ; mais comme les forces combinées n'étoient pas encore suffisantes pour investir Mithylène, un puissant renfort fut envoyé d'Athènes ; & avant le commencement de l'hiver, la place se trouva bloquée par terre, tandis qu'une flotte Athénienne occupoit le port.

Mesures des Péloponnésiens pour la secourir.

L'intempérie de la saison, & plus encore cette lenteur qui retardoit si souvent les mesures des confédérés, empêchèrent les secours d'arriver à tems à Mithylène ; mais pour faire une diversion en faveur de leurs nouveaux alliés, les Péloponnésiens assemblèrent un armement considérable à l'Isthme, dans l'intention de transporter leurs vaisseaux par terre, de Corinthe dans la mer d'Athènes, afin de pouvoir infester les rivages Athéniens avec leur flotte, tandis que leur armée de terre ravageroit, suivant l'usage, les parties intérieures de l'Attique. L'activité des Athéniens déconcerta ce dessein. Outre leurs nombreuses

escadres sur les côtes du Péloponnèse, de la Thrace & de Lesbos, ils préparèrent sur-le-champ, & firent sortir cent voiles pour défendre leurs propres rivages. Les vaisseaux Péloponnésiens, qui avoient été rassemblés à la hâte des différentes villes maritimes, se dégoûtèrent bientôt d'une expédition que des difficultés non prévues rendoient tous les jours plus douteuse ; & comme l'automne avançoit, la milice de l'intérieur du pays devint impatiente de retourner dans ses champs & dans ses vignobles. Pendant l'hiver, les Mithyléniens se trouvèrent encore trompés dans l'espoir qu'on leur avoit donné de leur envoyer du secours. Leur courage fut relevé cependant par l'arrivée de Salæthus, général Spartiate, qui ayant abordé dans un port peu fréquenté de l'île, s'avança par terre vers Mithylène, & passa, durant l'obscurité de la nuit, le mur de circonvallation des Athéniens, à la faveur d'une brèche faite par un torrent. Salæthus donna aux assiégés de nouvelles assurances, qu'une flotte puissante se préparoit à venir à leur secours au commencement du printems ; & que dans le même tems, les Athéniens seroient harcelés par une invasion plus terrible & plus destructive qu'au-

cune de celles qu'ils eussent encore éprouvées.

Conduite imprudente d'Alcidas.

La dernière partie de cette promesse fut en effet exécutée. Les Péloponnésiens envahirent l'Attique. Tout ce qui avoit été épargné dans les incursions précédentes, devint alors la proie de leur furie ; mais quoique le printems fût déja très-avancé, on ne vit point paroître la flotte si long-tems attendue. La même lenteur & les mêmes difficultés retardèrent encore les préparatifs des confédérés ; & lorsqu'à la longue on eut rassemblé quarante voiles, on en confia le commandement à Alcidas, Spartiate, homme totalement dénué des talens qui conviennent à un chef d'armée navale. Au lieu d'aller directement au secours de Mithylène, il perdit son tems à poursuivre les vaisseaux marchands d'Athènes, à inquiéter les îles qui étoient sans défense, & à donner l'alarme aux habitans peu belliqueux de l'Ionie, qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, en voyant une flotte Péloponnésienne dans ces mers. Plusieurs bâtimens de commerce, qui naviguoient entre les îles & les ports nombreux de cette côte étendue, tombèrent entre les mains d'Alcidas, parce qu'ils ne cherchoient pas à éviter

Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

ses vaisseaux ; plusieurs même s'en approchèrent sans crainte, la prenant pour une flotte Athénienne. Alcidas, par ce moyen, fit un grand nombre de prisonniers, qu'il égorgea ensuite de sang-froid à Myonèse.

Cette barbarie ne produisit d'autre effet que de le déshonorer, & de rendre la cause des Spartiates odieuse à plusieurs villes de l'Asie, qui se disposoient à la révolte. Avant qu'il eût tenté de remplir le principal but de son expédition, l'occasion en étoit perdue pour jamais, & Mithylène s'étoit rendue. Le défaut de troupes & de provisions avoit obligé Salæthus, qui commençoit alors à soupçonner que les Péloponnésiens songeoient peu à secourir la place, à faire donner des armes [a] à la populace, pour attaquer les retranchemens des Athéniens ; mais les dernières classes d'hommes, qui, dans Lesbos, ainsi que dans toutes les îles Grecques, favorisoient naturellement la cause d'Athènes, protectrice de la démocratie, n'eurent pas plutôt reçu leur armure, qu'elles refusèrent d'obéir à leurs

Mithylène se rend.
Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

[a] Il donna à la populace, qui auparavant étoit armée à la légère, des armures pesantes. Thucydide, p. 188.

supérieurs, & menacèrent de se rendre sur-le-champ aux assiégeans, si on ne transportoit pas promptement, sur la place du marché, le blé emmagasiné, pour le distribuer également à tous les citoyens. Les partisans de l'aristocratie cédèrent prudemment; & craignant avec raison que l'obstination d'une plus longue défense ne les exclût entièrement des avantages d'une capitulation, ils se rendirent au commandant Athénien, à condition qu'aucun des prisonniers ne seroit fait esclave ou mis à mort, jusqu'à ce que les députés, qu'ils venoient d'envoyer pour implorer la clémence d'Athènes, fussent de retour, avec la décision de la république.

Terreur des captifs Lesbiens.

Les conditions furent acceptées & ratifiées; mais tels étoient la fureur des haines & le mépris des loix de la justice & de l'humanité, qu'aussi-tôt que l'armée Athénienne eut pris possession de la place, les principaux auteurs de la révolte, jugeant qu'il étoit imprudent de confier leur sûreté à la foi des traités & à la sainteté des sermens, s'enfuirent dans leurs temples. Cette méfiance déplacée découvrit les vrais coupables, & mit les Athéniens à portée de distinguer leurs amis de leurs ennemis. Ces derniers cependant furent

protégés par Paches (car il paroît que ce général réunissoit une humanité peu commune à un esprit hardi & à de grands talens militaires), qui ne voulut point permettre qu'on les arrachât de leurs asyles. Il les envoya ensuite dans l'île de Ténédos, jusqu'à ce que leur sort, ainsi que celui de leurs concitoyens, eût été déterminé par la république Athénienne.

Ils sont condamnés à la mort par un décret d'Athènes.

Le peuple d'Athènes s'étoit assemblé, immédiatement après l'arrivée des ambassadeurs Mithyléniens, pour délibérer sur cet important sujet. Animés par les succès qu'ils venoient d'obtenir sur ces rebelles insulaires, les Athéniens jugèrent à mort tous les citoyens de Mithylène, & condamnèrent les femmes & les enfans à une servitude perpétuelle. Le décret passa le jour même que la question fut proposée, & le soir on fit partir une galère pour annoncer à Paches cette cruelle résolution. Mais la nuit amena la réflexion; le remords fit place aux sentimens de l'humanité. S'étant assemblés le matin, comme à l'ordinaire, dans la place publique, chacun fut surpris & charmé de trouver dans son voisin la même façon de penser. Leur contenance réciproque annonçoit leur repen-

tir ; ils rougirent de leur férocité, & déplorèrent le sort infortuné de Mithylène. Les ambassadeurs Mithyléniens profitèrent de ce changement subit ; une nouvelle assemblée fut convoquée, & la question fut soumise à une seconde délibération.

Caractère de Cléon.

Une éloquence turbulente & impétueuse avoit élevé l'audacieux, le scélérat Cléon, du dernier rang des citoyens, à une grande autorité dans l'assemblée Athénienne. La multitude, trompée par ses artifices, étoit charmée de son impudence effrontée, qu'elle appeloit hardiesse de caractère : elle applaudissoit à son audace ; & le plus bas de ses vices trouvoit des défenseurs parmi les dupes de son prétendu patriotisme. Ce violent démagogue, dont l'arrogante [a] présomption contrastoit avec la magnanimité éclairée de Périclès, avoit, dans l'assemblée précédente, proposé & porté le décret sanguinaire contre

[a] Le caractère de Cléon, tracé en petit par Thucydide, p. 193 & 266, est peint en grand par Aristophanes dans sa comédie des Ἱππεῖς « les cavaliers » ; mais nous ne pourrions pas nous en rapporter à la description de ce satyrique mordant, qui portoit une haine personnelle à Cléon, si les principaux traits n'étoient justifiés par le récit impartial de Thucydide.

Mithylène. Il persista encore à soutenir ce jugement atroce, se plaignit hautement de la foiblesse & de l'inconstance de ses concitoyens, & leur reprocha leur incapacité dans la conduite des grandes affaires, & particulièrement dans le gouvernement de leurs dépendances éloignées.

Cléon appuie le décret.

« Un caractère si mobile le rendoit, disoit-il, (& c'étoit avec regret qu'il se trouvoit obligé de le déclarer & de le répéter) également indigne & incapable de commanmander. Il étoit convaincu, par l'expérience du passé & par les circonstances présentes, que la démocratie n'étoit nullement propre à donner des loix. L'empire d'Athènes ne pouvoit se maintenir sans un attachement inviolable à l'honneur & à l'intérêt de la république. Mais les maîtres de la Grèce étoient les esclaves de leurs passions capricieuses : excités par la voix perfide de quelques orateurs payés pour les trahir, ils oublioient la dignité de l'état & leur ressentiment personnel contre des insultes non méritées. Ce qui étoit plus dangereux encore, ils invitoient, par cette clémence mal entendue, à multiplier des crimes qui ne pouvoient finir que par une disgrace publique & une ruine inévitable : que

devoit-on attendre en pardonnant à Mithylène? Encouragées par cette foibleſſe, les cités & les îles voiſines, dont les reſſources formoient la principale force de la république, ne ſaiſiroient-elles pas avidement la première occaſion de ſecouer le joug qu'elles portoient dès long-tems à regret, & ne ſuivroient-elles pas l'exemple d'une révolte, qui, ſans leur préſenter la crainte du danger, leur promettoit l'eſpoir de l'impunité? »

Deodatus s'y oppoſe.

Deodatus, homme doué d'une grande modération d'eſprit, jointe à une profonde connoiſſance du cœur humain & du gouvernement, répondit à cette harangue ſanguinaire. Ce perſonnage reſpectable avoit plaidé ſeul, dans l'aſſemblée précédente, la cauſe des Mithyléniens & celle de l'humanité. Il obſerva « que toute aſſemblée étoit ſujette à ſe laiſſer égarer, ſoit par la fureur du reſſentiment, ſoit par la foibleſſe de la comparaiſon. Nul homme, ajouta-t-il, n'eſt en sûreté contre les propos vagues de la médiſance & de la calomnie; mais un vrai patriote doit apprendre à les mépriſer; & ferme dans ſon opinion, il doit craindre ſeulement que la colère & la précipitation l'empêchent de donner des conſeils utiles à la république.

Quant à moi, je ne passe point pour défendre ou pour accuser les Mithyléniens. Ils nous ont outragés au dernier point; cependant je ne vous conseillerois pas de les égorger, à moins que le salut de l'état en fît une nécessité; & c'est le seul point sur lequel nous ayions à délibérer en ce moment. Guidé par des préjugés vulgaires, Cléon a hautement assuré que la destruction des Mithyléniens étoit nécessaire pour détourner les cités voisines de la rébellion. Mais des sujets éloignés doivent être maintenus dans l'obéissance par les voies de la douceur & de la circonspection, non par la rigueur des exemples. Quel peuple seroit jamais tenté de se révolter, sans espérer de faire valoir ses prétentions, ou par ses propres forces; ou par le secours des puissances étrangères [a]? Des hommes qui ont connu combien la liberté est douce, ne doivent point être punis trop sévèrement pour avoir aspiré à cette jouissance inestimable; mais il faut, en surveillant avec soin leur soumission, faire

[a] C'est la manière de parler d'un orateur. On verra par la suite de ce discours, que Deodatus ne regardoit point l'innocence ou le crime des Mithyléniens comme une chose indifférente.

en ſorte de les prévenir ſur le premier pas qu'ils voudroient faire hors du joug, & leur en faire ſentir l'impoſſibilité. »

« Telle eſt cependant la nature de l'homme, conſidéré individuellement ou collectivement, que jamais on ne pourra détruire ſes préventions par aucune loi. Ses préjugés innés ſont trop puiſſans pour s'éteindre par des craintes extérieures ; & la ſévérité des loix, augmentée dans ces derniers tems, n'a pas rendu les crimes moins fréquens que dans les ſiècles héroïques où les grands châtimens étoient rares. Tant que la nature humaine ſera la même, la foibleſſe ſera ſoupçonneuſe & méfiante, la néceſſité ſera audacieuſe, la pauvreté excitera l'injuſtice, le pouvoir conduira à la rapine, la misère à la baſſeſſe, & la proſpérité à la préſomption. Il y a d'autres cauſes encore qui enflamment tellement les paſſions, qu'elles les rendent indomptables, comme la haine, la colère & la vengeance. L'autorité du gouvernement ne peut ni changer la combinaiſon des événemens, ni interrompre le cours des circonſtances. Pouſſé par de tels agens, l'égoïſme entraînera les hommes dans le vice & dans la ſcélérateſſe, quelles que ſoient les punitions qui les at-

tendent. L'imagination se familiarise avec les châtimens, quels qu'ils soient ; & l'espoir de l'impunité les rend presque toujours inefficaces & impuissans. Lorsque les individus commettent des crimes, ils espèrent toujours éluder la vengeance de la loi. Lorsque les communautés se révoltent, elles ne s'attendent pas que leur rébellion deviendra une occasion de triomphe pour leurs ennemis ; mais ils croient y trouver un moyen de se délivrer d'eux, & de travailler à leur propre sécurité. »

« C'est pourquoi le châtiment sévère de Mithylène ne peut produire les suites avantageuses dont Cléon vous a flattés. Cette cruelle démarche au contraire fera un tort irréparable à vos intérêts ; elle aliénera l'affection de vos alliés, provoquera le ressentiment de la Grèce, excitera l'indignation du genre humain ; & au lieu d'empêcher la rébellion, la rendra plus fréquente & plus dangereuse. Lorsque toutes les espérances de succès seront évanouies, vos sujets rebelles ne se laisseront jamais persuader de retourner à leur devoir. Ils chercheront plutôt la mort dans le combat, que de l'attendre de la main d'un bourreau. Quoique réduits à la dernière extrémité,

ils refuſeront de ſe ſoumettre ; & le déſeſpoir ramaſſant leur force, ou ils repouſſeront vos aſſauts, ou ils tomberont comme une proie inutile, foibles & épuiſés, incapables de vous indemniſer des frais de la guerre, ou de fournir ces ſubſides & ces contributions qui rendoient leur aſſerviſſement un objet important d'intérêt ou d'ambition. »

« La révolte de Mithylène a été l'ouvrage d'une faction ariſtocratique, fomentée par les Lacédémoniens & les Thébains. Le grand corps du peuple n'a pas été plutôt pourvu d'armes, qu'il a montré ſon affection pour Athènes. Ce ſeroit être monſtrueuſement ingrat & cruel que de confondre l'innocent avec le coupable, d'envelopper dans la même ruine les amis & les ennemis. Cette conduite odieuſe montreroit d'ailleurs plus de foibleſſe que de cruauté, plus de folie que d'injuſtice. Quel plus grand avantage les ennemis d'Athènes pourroient-ils deſirer ſur elle ? Quelle faveur plus grande les factions ariſtocratiques, ſi nombreuſes & ſi puiſſantes en Grèce, pourroient-elles demander au ciel ? Munies de votre décret ſanguinaire contre Mithylène, elles aliéneroient pour jamais de la république l'affection de ſes ſujets & de ſes confédérés ;

car les ayant une fois engagés à la révolte, elles pourroient les convaincre ſans réplique que leur sûreté ne peut dépendre déſormais que de la perſévérance dans la rébellion ; & que rentrer dans le devoir, ce ſeroit ſe ſoumettre à la mort. »

La modération & le bon ſens de Deodatus, (telle étoit l'influence de Cléon) ne furent approuvés que par un petit nombre de voix. Il étoit incertain d'ailleurs ſi ce repentir tardif ſeroit de quelqu'utilité aux Mithyléniens, qui pouvoient être exécutés en conſéquence du premier décret, avant que l'avis du ſecond fût arrivé. On équipa ſur-le-champ une galère chargée de porter l'ordre de ſuſpendre l'exécution du premier décret. Les députés Mithyléniens promirent les plus grandes récompenſes aux rameurs ; mais le deſtin d'une communauté nombreuſe & floriſſante dépendoit encore de l'incertitude des vents & des courans. Son opinion prévaut.

On venoit de lire la ſentence de mort, & les ordres même étoient déja donnés pour ſon exécution, lorſque l'arrivée critique de la galère Athénienne convertit les cris lamentables & le ſombre déſeſpoir de toute une répu- Les Mithyléniens échappent à la mort.

blique en expressions de gratitude & de reconnoissance.

Rétablissement des affaires dans Lesbos. Olymp. LXXXVIII. 1. A. C. 427.

Le châtiment de Mithylène fut cependant encore assez sévère, même suivant les maximes rigoureuses de la politique Grecque. Les prisonniers, qui avoient été envoyés à Ténédos, furent transportés à Athènes. Ils étoient au nombre de mille; ils furent indistinctement condamnés à mort. Salæthus, général Spartiate, partagea le même sort, après être descendu aux plus basses supplications pour sauver sa vie. Les murs de Mithylène furent démolis, sa marine fut envoyée à Athènes, & son territoire divisé en trois mille portions, dont trois cents furent consacrées aux dieux, & le reste distribué, par la voie du sort, au peuple d'Athènes. On permit encore aux Lesbiens de cultiver, comme tenanciers, leurs propres champs, en payant, pour chaque portion, une rente annuelle d'environ cent quarante livres [a].

Mérite & persécution de Paches.

Ainsi l'activité & la conduite de Paches effectuèrent une conquête importante pour sa patrie. Quoique les affaires de Lesbos eussent

[a] Thucydide, p. 173-206.

demandé

demandé toute son attention, il n'eut pas plutôt appris que la flotte Péloponnesienne paroissoit, qu'il mit tout de suite en mer, protégea les alliés d'Athènes, & chassa l'ennemi de ces rivages. Il se conduisit, pendant toute la durée de son commandement, avec fermeté & avec humanité; mais à son retour à Athènes, il trouva la récompense que devoient en attendre les hommes d'un mérite supérieur. Il fut accusé d'inconduite; & voyant qu'on étoit prêt à prononcer contre lui, il fut tellement saisi d'indignation, qu'il se tua lui-même en présence des juges [a].

Opérations de la flotte Spartiate.

L'amiral Spartiate, Alcidas, reçut d'un autre côté (tel est l'aveuglement des préjugés populaires) un accueil beaucoup meilleur que sa conduite ne méritoit. La flotte Péloponnésienne de quarante voiles, confiée imprudemment à ses ordres, s'étoit réfugiée dans des ports amis, après une expédition très-coûteuse dont on n'avoit retiré ni gloire ni profit. Un vent de nord l'avoit chassée sur les rivages de Crète, d'où elle arriva successivement dans le port de Cyllène, devenu depuis son rétablissement le rendez-vous or-

[a] Plutarq. in Nicia & in Aristid.

dinaire de la flotte Péloponnésienne. Alcidas y trouva treize galères, commandées par Brasidas, Spartiate, d'une valeur & d'une habileté distinguées, choisi & envoyé exprès pour aider l'Amiral de ses conseils. Cette petite escadre avoit ordre de joindre le principal armement, avec lequel les confédérés, après avoir manqué leur dessein pour secourir Lesbos, se proposèrent d'entreprendre une expédition sur Corcyre, agitée alors par une sédition générale.

Intrigues des Corinthiens avec les prisonniers Corcyréens.

Parmi les hostilités déja rapportées entre les républiques de Corinthe & de Corcyre, nous avons décrit les entreprises dans lesquelles les Corinthiens firent au-delà de douze cents Corcyréens prisonniers. Plusieurs de ces captifs étoient descendus des premières familles de l'île; circonstance sur laquelle la politique de Corinthe fondoit un grand projet de ruse & d'ambition. Les Corcyréens, au lieu de sentir les rigueurs de la captivité, ou d'éprouver la dure sévérité du ressentiment républicain, étoient traités avec toute l'aménité & la politesse de l'hospitalité Grecque. Les Corinthiens ayant acquis leur confiance par de bons offices, leur insinuèrent, au milieu de la joie des festins, le danger de leur

liaison avec Athènes, le tyran universel de ses alliés, & leur représentèrent l'ingratitude honteuse dont ils s'étoient rendus coupables, en abandonnant Corinthe à qui là colonie de Corcyre devoit non-seulement sa première prospérité, mais son existence & son établissement originaire. Les Corcyréens recouvrèrent leur liberté, & retournèrent dans leur patrie; & tandis qu'ils avoient l'air de s'occuper à ramasser la somme de huit cents talents (environ quatre millions de livres) pour payer leur rançon, ils ne négligeoient rien pour détacher Corcyre du parti Athénien.

Excitent des factions dangereuses dans Corcyre.

Le premier moyen dont ils se servirent pour accomplir ce projet, fut de traduire en justice les chefs du peuple, qui étoient les plus fermes partisans de la république d'Athènes. Accusations, délations, tous les artifices enfin & les chicanes d'une persécution légale furent employés & dirigés contr'eux. Les démagogues, qui n'étoient pas d'humeur à souffrir de pareilles injures, rétorquèrent les argumens de leurs antagonistes avec autant d'adresse qu'eux & avec plus de succès. Peithias, le plus distingué des défenseurs du parti Athénien ou démocratique, accusa cinq

chefs de la faction opposée d'avoir détruit la palissade qui entouroit le bois sacré de Jupiter ; délit qui, suivant la loi Corcyréenne, étoit puni par une forte amende pécuniaire [a]. En vain les accusés nièrent le fait ; en vain, après avoir été convaincus devant le sénat, ils allèrent en supplians aux pieds des autels, ils ne purent obtenir aucune diminution de l'amende. Le démagogue fut inflexible ; & son influence sur ses collègues dans le sénat, le décida à exécuter la loi dans toute sa rigueur.

Assassinat des démagogues.

Aigri par cette sévérité, & ne doutant pas que pendant l'administration du sénat actuel on n'élevât de semblables persécutions contre lui, le parti aristocratique forma une conspiration pour se défendre de l'injustice oppressive d'Athènes. Les membres de la conjuration se conduisirent dans cette occasion comme des hommes qui connoissoient le dan-

---

[a] L'amende étoit, pour chaque pieu, d'un statère (34 liv. t.). Ces cas étoient fréquens dans les autres parties de la Grèce, comme nous l'apprenons de l'oraison de Lysias, dans la défense d'un citoyen accusé d'avoir coupé un olivier consacré. Voyez la traduction de Lysias & d'Isocrates, p. 377.

ger des lenteurs. Ayant renforcé leur parti d'un nombre ſuffiſant de ſéditieux, ils s'armèrent de poignards cachés ſous leurs habits, fondirent ſubitement dans la ſalle du ſénat, & aſſaſſinèrent Peithias avec ſoixante de ſes amis. Cette hardieſſe frappa de terreur leurs antagoniſtes; ceux qui ſe ſentoient les plus oppoſés aux conſpirateurs, s'embarquèrent & firent voile pour Athènes.

Le peuple de Corcyre, ainſi privé de ſes chefs par un événement auſſi atroce qu'inattendu, fut ſaiſi d'un tel étonnement, qu'il n'eut pas la faculté d'agir. Avant même qu'il pût s'occuper des moyens de ſe venger ou de ſe défendre, des envoyés Lacédémoniens & un vaiſſeau Corinthien arrivèrent & excitèrent les rebelles à la deſtruction de leur patrie. L'attaque eut lieu au moment de l'aſſemblée générale : le forum ou place publique préſentoit une ſcène d'horreur; les rues de Corcyre ruiſſeloient de ſang: les citoyens, qui n'étoient point ſur leurs gardes, ne purent réſiſter à cette irruption imprévue; cependant pluſieurs s'emparèrent de la citadelle, d'autres du port Hillæen, & tous en général occupoient avant le ſoir les parties les plus élevées de la ville. Les ariſtocrates prirent

Sédition dans Corcyre. Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

poſſeſſion de la place du marché & du port principal qui regardoit l'Epire, d'où ils attendoient du ſecours. Le jour ſuivant ſe paſſa en petits combats qui ne décidèrent rien, & à ſolliciter, de part & d'autre dans la campagne, le ſecours des payſans ou plutôt des eſclaves, par qui les champs de l'île étoient principalement cultivés. Ceux-ci ſe rangèrent naturellement du côté du peuple; les femmes Corcyréennes embraſsèrent avec zèle le même parti, & montrèrent un courage au-deſſus de leur ſexe. Un jour entier ſe paſſa dans l'inaction. Les partiſans de l'ariſtocratie furent renforcés par un corps de huit cents auxiliaires du continent de l'Epire. Mais le jour ſuivant, le nombre & la furie des eſclaves, qui ſaiſirent l'occaſion de ſe venger de la cruauté barbare de leurs maîtres, & l'ardeur généreuſe des femmes, rendirent les amis de la liberté complètement victorieux. Les vaincus s'enfuirent vers le forum & le grand port. Ils déſeſpérèrent même bientôt de pouvoir ſe maintenir dans ces poſtes; & afin d'échapper à la mort, ils mirent le feu aux maiſons qui environnoient la place, pour oppoſer un obſtacle impénétrable à la rage des aſſaillans. La plus belle

partie de Corcyre fut ainsi détruite en une nuit ; les maisons, les boutiques, les magasins & une quantité considérable de marchandises de prix furent entièrement consumés ; & si le vent d'est eût soufflé dans ce moment, toute la ville auroit été réduite en cendres en peu de tems. Au milieu de cette scène d'horreur & de confusion, la galère Corinthienne & les troupes auxiliaires d'Épire se retirèrent d'une place qui sembloit dévouée à une destruction inévitable.

Une escadre Athénienne arrive à Corcyre.

Le lendemain, douze galères Athéniennes arrivèrent de Naupacte, contenant, outre leur équipage ordinaire, cinq cents Messéniens pesamment armés. Nicostrate, qui commandoit cet armement, avoit, au premier avis de la sédition, hâté sa marche pour soutenir la cause d'Athènes & de la démocratie. Il eut le bonheur non-seulement de dépasser l'escadre Péloponnésienne qui étoit attendue avec tant d'impatience par l'ennemi, mais de trouver des amis triomphans. Ils avoient obtenu néanmoins une victoire bien triste, puisque leur patrie étoit menacée d'une ruine totale, si les factions opposées ne s'empressoient de se réconcilier. Nicostrate n'oublia rien de ce qui lui parut propre à

adoucir les maux de cette malheureuse république. Il employa l'autorité, les supplications & les menaces, pour persuader aux différens partis de se réunir & de renouveler leur alliance avec Athènes. Sa mission heureusement terminée, il se préparoit à partir; mais les défenseurs de la démocratie lui proposèrent de laisser cinq de ses vaisseaux pour prévenir une nouvelle émeute, & d'en prendre en échange cinq des leurs qu'on alloit équiper sur-le-champ pour le suivre dans sa station. Il y consentit, & les Corcyréens choisirent les matelots qui devoient faire voile avec Nicostrate. Ceux qui furent nommés pour ce service étoient tous des partisans de l'oligarchie & de Lacédémone; circonstance qui leur inspira la juste crainte d'être transportés à Athènes & condamnés à la mort, malgré la foi des traités. Ils se réfugièrent dans le temple de Castor & Pollux. Les assurances de Nicostrate ne purent les engager à sortir de ce sanctuaire; & toutes ses protestations & ses sermens furent incapables de les déterminer à s'embarquer. Le parti opposé se persuada que ce défaut de confiance trahissoit non-seulement la conscience du passé, mais déceloit le projet d'un crime futur; & il les

auroit poignardés sur-le-champ, si Nicostrate n'eût interposé son autorité. Epouvantées de ces menaces, les malheureuses victimes des soupçons & de la fureur de la populace s'assemblèrent au nombre de quatre cents, & se retirèrent comme supplians dans le temple de Junon. On leur persuada ensuite de sortir de ce sanctuaire & de se transporter dans une île voisine, ou plutôt sur un petit rocher aride & inhabité. Ils y restèrent quatre jours, munis de quelques provisions, en attendant quel seroit leur sort.

La flotte Péloponnésienne paroît sur les côtes.

On vit dans le même tems une nombreuse flotte s'avancer du côté du midi. C'étoit l'escadre commandée par Alcidas & Brasidas. Cet armement arrivoit trop tard pour soutenir la cause des partisans de la confédération; cependant les commandans Péloponnésiens espéroient encore tirer vengeance de leurs ennemis. Pour accomplir ce dessein, ils se préparèrent à attaquer le port de Corcyre, pendant que tout étoit en désordre & en confusion. Les insulaires avoient soixante vaisseaux propres à tenir la mer, dans lesquels ils s'embarquèrent à la hâte, & s'éloignèrent sans ordre. Ils dédaignèrent,

dans leur impatience, le conseil judicieux de Nicostrate, qui, seul, calme & imperturbable au milieu d'un danger inattendu, les exhortoit à rester au port jusqu'à ce qu'ils fussent tous préparés à avancer en ligne de bataille, offrant généreusement de soutenir les premiers assauts de l'ennemi avec ses douze galères Athéniennes.

Combat naval dans lequel les Péloponnésiens ont l'avantage.

Les Péloponnésiens, observant que l'armement de Corcyre étoit épars & à découvert, divisèrent leur flotte en deux escadres : la première, composée de vingt galères, attaqua les Corcyréens ; la seconde division s'efforça d'entourer les Athéniens ; mais l'adresse des matelots d'Athènes fut éluder cette manœuvre, & assaillir à-la-fois, en développant leur front de bataille avec célérité, les ailes opposées de la flotte Péloponnésienne. Les navires qui poursuivoient les Corcyréens, appercevant ces manœuvres, les abandonnèrent pour réunir toutes leurs forces, & fondre sur les Athéniens. Ceux-ci évitèrent prudemment l'attaque ; mais la gloire de leur retraite fut égale à la victoire. Ils changèrent la direction de leurs gouvernails, se retirèrent en bon ordre, & couvrirent ainsi la retraite de leurs alliés de Corcyre,

qui, ayant déja perdu treize vaisseaux, étoient entièrement hors d'état de recommencer l'action.

Arrivés au port, les Corcyréens craignoient encore que l'ennemi, en poursuivant sa victoire, ne fît une descente sur la côte, & ne vînt assaillir la ville. Mais les conseils de Brasidas, qui recommandoient fortement le dernier parti, furent désapprouvés par la timidité & l'ineptie d'Alcidas; c'est pourquoi les Corcyréens eurent le tems de ramener les supplians de l'île inhabitée dans le temple de Junon, pour qu'ils fussent moins exposés à être découverts & à être pris par la flotte Péloponnésienne. Le jour suivant, ils entrèrent en accommodement avec ces malheureux, & en admirent même plusieurs dans les équipages des vaisseaux qu'ils préparoient à la hâte, au nombre de trente, pour la défense de l'île. Pendant ce tems-là, les Péloponnésiens, toujours détournés par Alcidas du projet d'attaquer la ville, se contentoient de ravager le territoire; mais le lendemain, avant le point du jour, ils furent alarmés par des feux qu'ils apperçurent le long du rivage septentrional de Leucadie, & qui,

La timidité d'Alcidas sauve Corcyre.

par leur nombre & leur diſpoſition, annonçoient l'approche d'une flotte Athénienne.

Les Athéniens viennent au ſecours.

La ſituation des Péloponnéſiens étoit alors extrêmement critique: s'ils prenoient le large, ils ſe trouvoient obligés de faire face aux Athéniens, dont la ſupériorité en nombre & l'habileté ne leur promettoient qu'une défaite; s'ils croiſoient vers la côte, ils étoient forcés de combattre, non-ſeulement contre la puiſſance d'Athènes, mais contre le reſſentiment des Corcyréens. Il n'y avoit pour eux qu'un ſeul moyen d'échapper, & il fut adopté ſur-le-champ. Ayant prolongé la côte jusqu'à Leucadie, ils tranſportèrent leurs vaiſſeaux à travers l'Iſthme, (qui fut enſuite englouti dans la mer, & qui joignoit alors la péninſule, aujourd'hui l'île de Leucas) dans l'Acarnanie. De-là naviguant dans les mers étroites qui ſéparent les îles voiſines du continent, ils s'échappèrent ſans être découverts, & arrivèrent en sûreté dans le port de Cyllène.

Les Péloponéſiens ſe retirent de Corcyre.

Maſſacre des partiſans Lacédémoniens.

Le parti démocratique s'apperçut bientôt de la fuite de l'ennemi, & découvrit l'approche de la flotte Athénienne commandée par Eurymedon. Ces heureux événemens, qui

auroient effacé dans des cœurs généreux les sombres impressions de la haine & de la vengeance, ne servirent aux Corcyréens qu'à déployer la profonde méchanceté de leur caractère. Cinquante des principaux citoyens, qui tenoient encore les autels embrassés dans le temple de Junon, en furent arrachés & massacrés à l'instant même.

Méchanceté des Corcyréens.

La politique & l'esprit de parti étoient les prétextes de cette violence, tandis que les vengeances particulières en étoient le vrai motif. La sédition devenoit à chaque instant plus tumultueuse & plus féroce. La confusion augmentoit; toute la cité étoit plongée dans la consternation & l'horreur. Les autels & les images des dieux étoient environnés de supplians, que les terreurs même de la superstition ne pouvoient garantir de la mort. Les malheureuses victimes étoient traînées dans les temples, dont les murs & le pavé furent teints pour la première fois du sang des citoyens. Plusieurs se délivrèrent, par une mort volontaire, de la rage de leurs ennemis. Dans chaque maison, dans chaque famille, il se passoit des scènes trop horribles pour être décrites. L'insensible Eurymedon (dont le caractère fut une calamité

pour la nature humaine) ne montra ni ſenſibilité, ni volonté pour arrêter le carnage. Durant l'eſpace de ſix jours que ſa flotte reſta dans le port de Corcyre, les acteurs de cette tragédie lamentable ne ceſsèrent d'aggraver l'énormité de leurs crimes, & de rafiner de cruautés en cruautés. Un calme affreux ſuccéda à cette violente agitation. Cinq cents partiſans de l'ariſtocratie s'enfuirent ſur la côte d'Epire, & la flotte Athénienne ſe retira.

Le parti ariſtocratique reçoit des ſecours d'Epire.

Les fugitifs, au lieu de ſe réjouir d'être en sûreté, ne ſongèrent qu'à la vengeance. Ils envoyèrent des agens à Lacédémone & à Corinthe. En peignant l'horreur de leurs ſouffrances aux Epirotes étonnés, ils excitèrent leur compaſſion & obtinrent leur ſecours. La ſévérité du parti dominant dans Corcyre augmenta le nombre des proſcrits: ceux-ci ſe trouvant à la longue aſſez puiſſans pour attaquer & conquérir l'île qu'ils avoient infeſtée, dès le moment de leur banniſſement, par des deſcentes répétées, s'embarquèrent à cet effet avec toutes leurs forces dans des bateaux fournis par les Barbares. En abordant à Corcyre, les rameurs pouſsèrent avec tant de violence contre le rivage,

qu'ils mirent plusieurs de leurs navires en pièces ; ils brûlèrent le reste sur-le-champ, dédaignant toute autre sûreté que celle de la victoire. Ce parti désespéré intimida leurs adversaires. Ils s'avancèrent, saisirent & fortifièrent le mont Istoné, poste très-important dans le voisinage de la ville, d'où ils ravageoient le territoire, & tenoient leurs ennemis dans la double crainte d'être égorgés ou de périr par la famine.

Une maladie épidémique mit le comble à leurs calamités. Les flammes de la discorde civile, qui n'avoient jamais été entièrement éteintes, se rallumèrent au sein de la cité. La misère des Corcyréens ne leur laissoit plus aucun espoir, lorsqu'une flotte Athénienne de quarante voiles parut près des côtes. Cet armement étoit commandé par Eurymedon & Sophocles. Il étoit principalement destiné contre la Sicile ; mais il avoit ordre de toucher à Corcyre & d'y régler les affaires de cette île. Ce secours inattendu mit les assiégés dans le cas de devenir assiégeans à leur tour. Les ouvrages avancés & les redoutes du mont Istoné furent emportés successivement ; les partis qui les défendoient se repliant par degrés sur les parties les plus élevées de la

Les Athéniens reviennent dans l'île.
Olymp. LXXXVIII. 4.
A. C. 425.

montagne, & à la fin sur le sommet, ils étoient sur le point d'en être chassés & de tomber dans les mains de ceux qu'ils avoient si outrageusement irrités. Alarmés de cette réflexion, ils demandèrent quartier aux Athéniens, & se rendirent à Eurymedon & à Sophocles, à condition que leur destin seroit décidé par le peuple d'Athènes. On les envoya prisonniers dans la petite île de Ptychia, jusqu'à ce qu'ils fussent transportés à Athènes, & on leur défendit de faire aucune tentative pour s'en échapper, sous peine d'annuller la capitulation qu'on leur avoit accordée.

Perfide cruauté des Corcyréens.

Si la méchanceté de la populace Corcyréenne n'eût pas été aveugle, son ressentiment se seroit adouci par la révolution subite qui s'étoit faite en sa faveur. Mais son premier soin fut de rendre inutile la clémence d'Athènes, & d'assurer la destruction de ses adversaires. Ce dessein atroce fut exécuté par une ruse détestable, qui réunissoit tout ce qu'il y a de sauvage dans la férocité, & d'infame dans la perfidie. Par le moyen de leurs propres agens, envoyés secrètement à Ptychia, les chefs de la faction populaire donnoient avis à ceux des prisonniers, avec lesquels

lesquels ils avoient eu, dans les tems de paix, quelque liaison, que les Athéniens étoient déterminés à les livrer indistinctement à la fureur du peuple. Affectant de regretter que des personnes pour lesquelles ils avoient eu autrefois un si tendre attachement, partageassent la calamité commune, ils les exhortoient à tenter, par tous les moyens possibles, de s'échapper, & leur offroient une barque à cet effet. La cruauté reconnue d'Eurymedon fit réussir l'artifice : la barque alloit quitter le rivage de Ptychia, & les termes de la capitulation se trouvoient ainsi violés. Les victimes trompées furent arrêtées au moment de leur départ, saisies, liées & livrées à leurs inflexibles ennemis.

Et des commandans Athéniens, Eurymedon & Sophocles.

Les commandans Athéniens, Eurymedon & Sophocles, favorisèrent la fourberie, parce qu'étant obligés de continuer leur route vers la Sicile, ils ne vouloient pas laisser à leurs successeurs l'honneur de conduire les captifs à Athènes. C'est pour satisfaire à cette bassesse d'ame sans exemple, qu'ils permirent des cruautés au-delà de toute croyance.

Barbaries sans exemple commises dans Corcyre.

Les malheureux prisonniers furent renfermés dans un donjon : traînés ensuite les uns

après les autres, on les força de passer deux à deux, les mains liées sur le dos, entre deux files de leurs ennemis, armés de fouets, de fourches & de toutes sortes d'instrumens de torture. Ceux qui devoient souffrir les derniers ce genre de tourment, ignorèrent long-tems les cruautés ignominieuses qu'on exerçoit sur leurs compagnons ; mais aussitôt qu'ils apprirent les scènes abominables qui se passoient au dehors, ils refusèrent de sortir de leur cachot, en gardèrent l'entrée, & supplièrent, tous ensemble, les Athéniens de les tuer de leurs propres mains. Mais les Athéniens manquèrent ou d'humanité ou de fermeté pour leur rendre ce cruel service. La populace de Corcyre ne hasarda point de forcer un passage gardé par le désespoir. Elle monta sur les murs de la prison, découvrit le toit, & accabla les malheureux, de pierres, de flèches & de dards. Ces armes en tuèrent plusieurs, & fournirent aux autres les moyens de se détruire eux-mêmes, ou l'un par l'autre. Ils baissoient la tête, ouvroient leurs poitrines, présentoient leurs cols, se demandoient réciproquement, par des accens plaintifs ou des cris de rage, le coup fatal. Toute la nuit (car

la nuit étoit survenue) se passa dans cette horrible scène; & la lumière du jour vint éclairer un spectacle trop triste & trop révoltant pour être décrit. Les cœurs endurcis des Corcyréens étoient incapables de pitié ou de remords; ils ne purent cependant supporter la vue de tant d'horreurs: on ordonna que les corps morts ou expirans fussent transportés hors des murs.

Ainsi finit la sédition de Corcyre[a]; mais ses suites influèrent sur la constitution de la Grèce entière. Le gouvernement aristocratique de cette contrée, & plus encore le démocratique, avoient toujours été sujets à des factions; mais ce mal, inhérent à la constitution des républiques, prit dès-lors une apparence plus dangereuse, & se déclara par des symptômes plus alarmans. Dans chaque république, & presque dans chaque ville, les ambitieux & les intrigans trouvoient toujours, sous la protection d'Athènes ou de Sparte, un moyen de faire valoir leur intérêt personnel & leurs desseins coupables, en prétendant maintenir les prérogatives des

Les conséquences de la sédition.

[a] Thucydid. p. 220-285.

nobles, ou assurer les priviléges du peuple. Une aristocratie modérée & vertueuse, une liberté égale pour tous, telles étoient les couleurs dont ils se servoient pour justifier la violence & cacher le crime. Sous ces prétextes spécieux, & sous ces beaux noms de gloire & de patrie, le prodigue se défaisoit, par l'assassinat, d'un créancier importun; le père punissoit, avec une cruauté dénaturée, la licence extravagante de son fils; le fils se vengeoit, par un parricide, de la sombre sévérité de son père; les débats de l'assemblée publique se décidoient par l'épée. Ce désordre général étouffoit toutes les voix humaines & divines. Les sentimens perdoient leur force naturelle, & les mots leur signification d'usage [a]. La férocité prenoit le nom de courage, l'esprit de faction & l'ambition passoient pour patriotisme & grandeur d'ame. Le stratagême étoit appelé prudence, la fourberie sagesse; chaque vice étoit revêtu de la couleur d'une vertu; tandis que la justice, la modération & la candeur étoient montrées au doigt comme foiblesse, lâcheté, bassesse d'ame;

[a] Thucydid. p. 227 & suiv.

& indifférence du bien public. Telles furent les effets funestes que produisirent les factions turbulentes de la Grèce ; effets qui se sont reproduits plusieurs fois dans l'histoire des peuples modernes.



CHAPITRE XVII.

Les calamités physiques se joignent aux maux de la guerre. — Expédition des Athéniens dans l'Etolie. — Victoires de Démosthènes. — Il fortifie Pylos. — Bloque les Spartiates dans Sphactérie. — Les Spartiates demandent la paix. — Artifices & impudence de Cléon. — Ses succès non mérités. — Il est tourné en ridicule par Aristophanes. — Conquêtes des Athéniens. — Bataille de Dalaun. — Emeutes en Thrace. — Expédition de Brasidas. — Trêve pour un an. — La guerre renouvellée. — Bataille d'Amphipolis. — Paix de Nicias. — Mécontentement des alliés de Sparte.

Les calamités physiques se joignent aux maux de la guerre. Olymp. LXXXVIII, 3. A. C. 427.

POUR diversifier les scènes lugubres & mélancoliques de la guerre du Péloponnèse, il seroit consolant sans doute de présenter au lecteur des événemens & des actions d'un genre différent. Mais telle est malheureusement la couleur sombre du sujet que nous traitons, que les épisodes même réfléchissent presque toujours les teintes rembrunies de

l'action principale. La malheureuse période que nous parcourons, déja marquée par des séditions & des révoltes, devint bien plus affreuse encore par le retour de la peste & par de continuels tremblemens de terre. Les ravages du premier de ces fléaux durèrent pendant une année, & firent périr un grand nombre de citoyens & de soldats. Sa force diminua insensiblement, & on le vit disparoître par une dégradation lente & successive, semblable à ce qu'on observe dans le Levant & dans les autres parties du monde, chez lesquelles cette calamité affreuse se renouvelle trop souvent [a]. Les tremblemens de terre répandirent la terreur dans l'Attique & dans la Béotie; mais ils furent bien plus destructifs dans les îles voisines. Les secousses effrayantes de la terre étoient accompagnées d'une violente agitation de la mer. Le reflux des vagues engloutit la cité florissante d'Orobia, sur la côte occidentale de l'Eubée. Les petites îles d'Atlante & de Pépérathe éprouvèrent le même désastre. Ces événemens funestes ne furent pas les seuls qui désolèrent les Grecs; Olymp. LXXXVIII. 3. A. C. 426.

[a] Voyage de Tournefort, vol. II. Discours sur la peste, dans les Transact. philosoph. vol. LXIV.

car la nature, comme si elle eût pris plaisir à déployer dans le même tems tout ce qu'elle a de plus terrible, fit jaillir de l'Ethna des torrens de feu qui ravagèrent & détruisirent les champs & les plantations des industrieux Catanéens. Cinquante ans avant cette époque il y avoit eu une pareille éruption; celle-ci fut la troisième & la plus mémorable qui eût jamais agité & embrasé la Sicile, depuis que les côtes de cette île se trouvoient habitées & embellies par des colonies Grecques [a].

Expédition de Démosthènes en Etolie. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 425.

Si la guerre du Péloponnèse n'eût pas été poussée avec un acharnement dont on a peine à se faire une idée aujourd'hui, les longues souffrances des nations rivales les auroient portées à desirer ardemment le retour heureux de la paix. Mais le poison de la haine & des rivalités funestes qui agitoient Athènes & Sparte étoit si violent, que tandis que la somme de leurs calamités étoit à peu près égale, nul événement, quelque malheureux qu'il fût, n'étoit capable de déterminer l'un ou l'autre parti à acheter le repos par la plus légère cession de ses prétentions. Cependant Sparte se vit réduite à cette nécessité par une

a Thucydid. p. 250.

ſuite d'événemens auſſi imprévus que ſinguliers. Démoſthènes, général habile & entreprenant, commandoit les forces Athéniennes à Naupacte. Cette ville avoit été donnée, comme on l'a dit ci-devant, aux malheureux Meſſéniens. Avec le ſecours de ces derniers & des alliés que les Athéniens avoient dans l'Acarnanie, à Céphalonie & à Zacynthe, Démoſthènes entreprit de réduire les provinces d'Etolie, d'Ambracie & de Leucadie. Mais les opérations néceſſaires pour la réuſſite de ce projet, furent contrariées par les diſſentions qui s'élevèrent entre les confédérés, chaque état voulant que toute la force de la guerre fût dirigée d'abord contre ſes ennemis particuliers.

Méſintelligence entre les confédérés Athéniens.

L'armée alliée ainſi diviſée par des intérêts contraires, & affoiblie par la défection, n'opéra rien de déciſif contre Leucadie & Ambracie; elle éprouva les plus grands malheurs en Etolie. Les Meſſéniens, qui étoient ſans ceſſe harcelés par les naturels de cette province barbare, perſuadèrent à Démoſthènes qu'il ſeroit aiſé d'envahir cette contrée, avant que les habitans qui vivoient épars dans des villages fort éloignés les uns des autres, puſſent réunir leurs forces, ou

tenter ſeulement de lui réſiſter. Démoſthènes entra dans l'Etolie, prit & pilla les villes, & chaſſa devant lui les habitans. Il marcha pluſieurs jours ſans trouver la moindre réſiſtance ; mais s'étant avancé juſqu'à Egitium, la principale, ou plutôt la ſeule ville de la province, il vit que ſon projet avoit été découvert par l'ennemi. Egitium eſt ſituée au milieu de hautes montagnes, à environ dix milles du golfe de Corinthe. La fleur de la nation Etolienne s'étoit poſtée ſur ces hauteurs pleines de défilés & preſqu'inacceſſibles. Les tribus même les plus éloignées s'y étoient réunies, avant que l'armée confédérée eût atteint les frontières.

Singulière manière de combattre.

Egitium fut forcée ; mais ſes habitans s'empreſſèrent d'aller rejoindre leurs compatriotes cachés dans les montagnes. Tandis que les Athéniens & leurs alliés les pourſuivoient, les Etoliens, ſéparés en pluſieurs corps, fondirent impétueuſement du ſommet des montagnes, & arrêterent les vainqueurs dans leur pourſuite par une grêle de dards & de javelots. Dès qu'ils eurent lancé leurs armes de trait, ils ſe retirèrent, n'étant armés qu'à la légère, & hors d'état de ſoutenir le choc des ennemis armés de piques. De

nouveaux détachemens se succédoient sans cesse du sein des montagnes, & de tous côtés harrassoient les confédérés. Ceux-ci ne perdirent point de terrain, tant que leurs archers eurent des dards & purent s'en servir. Mais quand la plus grande partie de leurs troupes légères eut été tuée ou blessée, les troupes pesamment armées commencèrent à plier. Elles se maintinrent cependant en ordre, & le combat continua long-tems en poursuites & en retraites alternatives, les Etoliens fuyant toujours devant l'ennemi aussi-tôt qu'ils avoient lancé leurs traits; mais à la fin les alliés, épuisés par des attaques si souvent réitérées, furent totalement défaits par un ennemi qui n'osoit pas seulement attendre leur approche.

Leurs guides avoient tous péri dans cette contrée impraticable : les restes de l'armée ne purent retrouver la route de la mer. Ils furent poursuivis par un ennemi qui étoit sur son propre territoire. Plusieurs tombèrent dans des cavernes ou le long des précipices. Un corps considérable s'égara dans un bois où il n'y avoit point de chemin. Les Etoliens y mirent le feu & les firent périr dans les flammes. Quelques misérables restes de l'armée

Malheureuse issue de l'expédition.

gagnèrent Naupacte, désespérés de la perte de leurs compagnons, & cruellement humiliés d'avoir été vaincus par des barbares aussi ignorans dans l'art de la guerre que dans les loix de la société, qui parloient une langue inconnue, & qui se nourrissoient de chair crue [a].

Demosthènes défend Naupacte, &c.

Ce désastre empêcha Démosthènes de retourner à Athènes, jusqu'à ce que la fortune lui eût fourni l'occasion de rétablir l'honneur de ses armes. Les Etoliens & les Ambraciotes, les plus formidables ennemis qu'eut la république sur cette côte occidentale de la Grèce, sollicitèrent & obtinrent des secours de Lacédémone & de Corinthe : ils attaquèrent vigoureusement les villes de Naupacte & d'Argos Amphilociène, & menacèrent de réduire toute la province d'Acarnanie où étoit située la dernière de ces deux villes. La vigilance & l'activité de Démosthènes, non-seulement sauvèrent ces importantes cités, mais obtinrent encore sur les assaillans les avantages les plus signalés. Il fut, en général habile, diviser les forces de l'ennemi ; & par un stratagême bien combiné, il défit tota-

[a] Thucydid., p. 237 & suiv.

lement les Ambraciotes au milieu des montagnes d'Idomenée. Un détachement considérable de cette nation vaillante s'étoit avancé le jour précédent vers Olpa, place fortifiée par les Acarnaniens & le siège de leur cour de justice. Démosthènes les força de se retirer avec une perte considérable, & intercepta leur retour chez eux. Cependant les forces réunies des Ambraciotes s'avançoient pour soutenir leur détachement, dont ils ignoroient absolument la défaite. Démosthènes, instruit de leur dessein, environna les passages, s'empara des postes les plus avantageux; & avec le reste de son armée, il s'avança pour les attaquer de front. Les Ambraciotes étoient déja parvenus à Idomenée, & s'étoient campés sur la crête la moins élevée de cette montagne [a].

Il défait les Etoliens & les Ambraciotes.

Démosthènes plaça ses Messéniens à l'avant-garde, & leur ordonna de discourir, en marchant, dans le dialecte dorique. Comme l'aurore n'avoit pas encore fait place au jour, cette circonstance empêcha les gardes avancées de les prendre pour ennemis. Alors Démosthènes s'avança précipitamment avec les

Il surprend leur camp.

[a] Thucydid., p. 244 & suiv.

Messéniens & les Acarnaniens. Les Ambraciotes furent surpris, tués, ou mis en fuite; la déroute fut complète; & pour comble de malheur, ils trouvèrent les postes occupés. Quelques-uns coururent vers la mer, & éprouvèrent de nouvelles craintes en voyant croiser des vaisseaux Athéniens sur la côte. Dans cette perplexité, ils prirent le parti de se précipiter dans les eaux, & nagèrent vers ces vaisseaux, aimant mieux périr de la main des Athéniens que de celle des ennemis devant lesquels ils fuyoient[a].

Démosthènes fait voile vers le Péloponnèse. Olymp. LXXXVIII. 4. A.C. 425.

Ces succès mirent Démosthènes en état de reparoître avec honneur à Athènes. Le terme de son commandement militaire étoit expiré, mais son esprit ne pouvoit rester dans l'inaction : c'est pourquoi il sollicita la permission d'accompagner comme volontaire l'escadre qui cingloit vers Corcyre, & d'employer les Messéniens qu'il menoit avec lui sur la côte du Péloponnèse, si quelqu'occasion s'y offroit de rendre service à la république. Tandis que la flotte avançoit lentement le long des côtes méridionales de cette péninsule, les Messéniens contemploient, avec

[a] Thucydid., p. 244 & suiv.

une joie mêlée de douleur, ces rivages toujours chéris, habités autrefois par leurs ancêtres, & perdus depuis si long-tems pour eux. Ils regrettoient sur-tout la décadence de l'ancienne Pylos, où vécut & régna leur célèbre Nestor, dont la jeunesse avoit été ornée des dons de la valeur, & le grand âge si renommé pour ceux de la sagesse. Leur ressentiment contre Sparte s'enflammoit encore à la vue de Messéné. Mille pensées diverses & une foule de sentimens confus que le tems avoit affoiblis, reprirent une force nouvelle à l'aspect du berceau de leur nation.

Emotion des Messéniens à la vue de leur pays natal.

Quand le premier trouble de leur ame fut appaisé, ils se communiquèrent l'un à l'autre leurs sentimens, & en firent part à Démosthènes qui les encouragea à prendre terre & à rebâtir Pylos que les Spartiates avoient abandonnée, quoiqu'elle eût un bon port, & que la nature l'eût singulièrement fortifiée. Démosthènes proposa ce plan à Eurymedon & à Sophocles, qui lui répondirent avec l'insolence naturelle à leur caractère, « que les côtes du Péloponnèse ne manquoient pas de promontoires stériles pour occasionner des dépenses inutiles à la patrie en les fortifiant. » Démosthènes s'adressa en-

Les Athéniens & les Messéniens fortifient Pylos.

suite à différens capitaines de l'escadre, & même aux officiers inférieurs, mais sans succès. Il avoit renoncé à ce projet, lorsqu'une tempête poussa la flotte vers le havre de Pylos. Cet événement lui donna occasion de renouveler ses instances avec plus de force. Les matelots & les soldats, fatigués de l'inaction à laquelle le mauvais tems les forçoit, travaillèrent d'eux-mêmes & d'un commun accord à rétablir cette ville, & ils y mirent tant de vigueur & d'activité, qu'en six jours la place fut fortifiée de tous côtés [a]. La flotte Athénienne cingla alors vers Corcyre, ne laissant à Démosthènes que cinq vaisseaux pour garder sa nouvelle acquisition.

Les Spartiates font des tentatives pour les déloger.

A peine les Spartiates furent-ils instruits de cette entreprise hardie, qu'ils retirèrent leur armée de l'Attique, où elle étoit occupée à ses incursions accoutumées, & rappelèrent leurs forces de Corcyre. Les citoyens qui restoient à Sparte, coururent aux armes, & marchèrent à Pylos qui n'étoit éloigné de leur capitale que de cinquante milles. Ils trouvèrent la nouvelle forteresse si bien préparée à la défense, qu'il leur fut impossible

[a] Thucydid., p. 256 & suiv.

de

de rien entreprendre, avec quelqu'apparence de succès, avant d'avoir réuni toutes leurs forces. Le délai fut court, & bientôt Pylos fut vigoureusement attaquée par terre & par mer. Le côté le plus foible des murs étoit vers le port, dont l'entrée cependant se trouvoit si étroite, qu'à peine deux vaisseaux pouvoient y passer de front. Ce fut-là que l'attaque devint la plus furieuse & la résistance la plus obstinée.

Vaillance de Brasidas.

Démosthènes encourageoit les siens de sa voix & de son exemple. Le vaillant Brasidas, destiné à jouer un si beau rôle dans les suites de la guerre, crioit aux pilotes Lacédémoniens de se jeter à la côte, & de sauver, par la perte de leurs vaisseaux, l'honneur de leur patrie. Il soutint bientôt de sa propre bravoure cette entreprise hardie; mais en combattant, il reçut une blessure qui lui fit perdre connoissance. Son corps, qui sembloit privé de vie, tomba dans la mer; il en fut retiré aussi-tôt par le zèle de ceux qui l'accompagnoient. Quand il fut revenu à lui, il s'apperçut de la perte de son bouclier; perte que les loix de Sparte auroit punie sévèrement, si Brasidas ne l'eût pas perdu

avec plus de gloire qu'aucun autre n'en a jamais acquise en défendant le sien [a].

Quatre cents Spartiates environ bloqués dans Sphacterie.

Démosthènes résistoit depuis trois jours, malgré l'inégalité de ses forces, quand la flotte Athénienne, qu'il avoit instruite de son danger, parut sur la côte, & termina ses travaux & ses inquiétudes. Il s'ensuivit un combat naval, dans lequel les Lacédémoniens furent vaincus. Mais, ni cette défaite, ni la perte de cinq vaisseaux, ni l'entière dispersion de leur flotte, ni la délivrance inattendue de Pylos ne furent aussi sensibles aux Spartiates qu'un événement occasionné par leur propre imprudence. L'île de Sphacterie, dont la circonférence est à peine de deux milles, stérile, inhabitée & couverte de bois, se trouve située devant le havre de Pylos. Les Spartiates y avoient posté quatre cents vingt hommes pesamment armés, avec un nombre beaucoup plus considérable d'Ilotes, sans réfléchir qu'aussitôt que les Athéniens auroient repris la supériorité sur la mer d'alentour, ils seroient également maîtres de l'île & du corps qui y étoit placé. Cette considération

[a] Thucydid., p. 258.

ne se présenta à l'esprit des Lacédémoniens qu'après leur défaite ; & elle les affecta d'autant plus profondément alors, que la jeunesse guerrière, renfermée dans Sphacterie, appartenoit aux premières familles de la république.

Consternation dans Sparte.

On envoya aussi-tôt porter cette nouvelle à Sparte. Les magistrats en place, accompagnés d'une députation du sénat, se hâtèrent d'examiner cette circonstance. Le mal parut sans remede ; & ce corps de Spartiates étoit si important à la république, que tous ceux qui se trouvoient présens reconnurent d'une voix unanime la nécessité de solliciter une trève, jusqu'à ce qu'on eût envoyé des ambassadeurs à Athènes pour traiter d'une paix générale. Les Athéniens accordèrent une suspension d'armes, à condition que les Spartiates remettroient, pour gage de leur sincérité, toute leur flotte, composée de soixante vaisseaux, dans le havre de Pylos. On accepta cette condition, toute humiliante qu'elle étoit. L'ambassade employa vingt jours, pendant lesquels les troupes bloquées dans Sphacterie reçurent une quantité convenue de pain, de viande & de vin [a] ; la portion des hommes

[a] Thucydides ne détermine pas la quantité de

libres étant le double de celle accordée aux esclaves.

Les Spartiates sollicitent la paix.

Dans toutes leurs négociations avec les Grecs, les Spartiates avoient toujours affecté un laconisme de dignité [a] que leur inspiroit la confiance de leur prééminence; mais dans la circonstance présente, leurs ambassadeurs, admis à l'audience des Athéniens, détaillèrent les avantages qui résulteroient pour toute la Grèce d'une alliance sincère entre Athènes & Sparte. Ils ne prétendoient ni cacher, ni chercher même à atténuer la grandeur de leur infortune; mais les Athéniens devoient se souvenir aussi des vicissitudes de la guerre. Il étoit tems enfin de songer à une réconciliation cordiale, & de terminer les calamités de leur commune patrie. La rivalité de gloire, plutôt que la haine, avoit prolongé la guerre; aucun des deux partis n'é-

viande. Il dit seulement deux chemices de farine & deux cotyles de vin; c'est-à-dire, deux pintes de farine & une pinte de vin; mais les Athéniens craignoient que les assiégés n'économisassent leurs provisions, afin de tenir plus long-tems dans la place, en cas que la négociation vînt à manquer.

[a] Imperatoria veritas. Tacite.

toit réduit à l'extrémité ; nul n'avoit porté ni reçu de blessure incurable. Un accommodement rendroit plus brillante encore la gloire d'Athènes, s'il étoit accordé dans le moment même de sa victoire ; s'il étoit rejeté, il n'y auroit plus de doute sur les auteurs de la guerre, sur ceux à qui on devroit imputer la suite des malheurs publics, puisqu'il étoit bien avéré que si Athènes & Sparte étoient unies, nulle puissance dans la Grèce ne hasarderoit jamais de leur contester la supériorité [a].

Ce discours ne fit que découvrir aux Athéniens toute l'étendue de leurs avantages, & ils résolurent d'en profiter. Poussés par le caractère emporté de Cléon, ils proposèrent aux ambassadeurs des conditions inadmissibles; ils exigeoient, pour préliminaires du traité, que les Spartiates bloqués dans Sphacterie fussent envoyés à Athènes, & que plusieurs places très-importantes, qui appartenoient à Lacédémone ou à ses alliés, fussent remises dans leurs mains. Ces prétentions altières, & qui ne se trouvoient nullement justifiées par de grands succès militaires, parurent

Demandes arrogantes des Athéniens.

[a] Thucydid., p. 262 & suiv.

injurieuſes aux ambaſſadeurs qui retournèrent très-irrités au camp des Lacédémoniens.

La négociation inutile.

Il étoit évident qu'on n'avoit rien à eſpérer de la modération d'Athènes ; mais on attendoit de ſa juſtice qu'elle rendroit aux Spartiates la flotte qui ne leur avoit été remiſe que comme un ôtage du traité. Ils la refusèrent ſous divers prétextes [a]. Chaque parti ſe prépara donc à la guerre, les Athéniens pour ſoutenir leur arrogance, les Spartiates pour s'en venger.

Défenſe opiniâtre de Sphacterie.

Les premiers employèrent la famine comme le moyen le plus court & le moins dangereux pour réduire les ſoldats de Sphacterie. La flotte Athénienne, conſidérablement augmentée alors, gardoit ſoigneuſement cette île nuit & jour ; mais, malgré leur extrême vigilance, de petits bâtimens profitoient des brumes ou des momens de tempête pour jeter des proviſions dans la place. Les eſclaves s'expoſoient pour obtenir la liberté qu'on leur avoit promiſe, & les hommes libres, dans

[a] Les Athéniens objectoient, « une incurſion qu'on avoit faite contre leur forteresse pendant la trêve ; και αλλα ουκ αξιολογα », & d'autres tentatives paſſagères, dit Thucydides avec ſon impartialité accoutumée, p. 266.

l'espoir de grandes récompenses pécuniaires. Les Athéniens redoublèrent de vigilance, & souvent interceptèrent les secours; mais il leur fut plus difficile d'empêcher les plongeurs, qui, s'enfonçant sous les eaux, traînoient après eux des bouteilles de cuir remplies de miel & de farine. Le blocus fut ainsi vainement prolongé durant plusieurs semaines. Démosthènes ne vouloit point attaquer une île de difficile accès, couverte de bois, sans aucun chemin praticable, & défendue du côté de Pylos par une fortification naturelle que l'art avoit augmentée. Dans cet intervalle les Athéniens commençoient à leur tour à éprouver quelques désavantages. Leur garnison de Pylos étoit vivement pressée par l'ennemi; il n'y avoit dans la place qu'une seule source d'eau vive, & cette source n'étoit pas abondante. Les provisions diminuoient; la stérilité des environs ne pouvoit fournir aucun secours; & tandis qu'ils assiégeoient les Spartiates, ils se trouvoient eux-mêmes exposés aux incommodités d'un siège.

Quand leur situation fut annoncée à Athènes, l'assemblée devint très-tumultueuse : plusieurs se plaignoient de Démosthènes, d'autres accusoient Cléon. L'artificieux déma- Artifices & impudence de Cléon.

gogne, dont l'opposition avoit été le principal obstacle à une paix avantageuse, affecta de ne pas croire le rapport. Son avis fut qu'on envoyât à Pylos des personnes d'une confiance éprouvée pour découvrir l'imposture. La populace lui cria « de se charger lui-même de cette commission. » Mais le fourbe craignit de devenir la dupe de son propre artifice. Il sentit que s'il alloit à Pylos, il faudroit à son retour, ou qu'il avouât la vérité du rapport, ce qui le couvriroit de honte, ou qu'il fabriquât un faux avis, ce qui l'exposeroit à être puni. En conséquence il éluda sa propre proposition, en déclarant « qu'il ne convenoit pas à la dignité d'Athènes de s'abaisser aux formalités & aux lenteurs d'un tel examen; & que, quelque fût l'état de l'armée, si les chefs se conduisoient en braves gens, ils devoient emporter Sphacterie en peu de jours; que, s'il avoit l'honneur d'être général, il s'y rendroit avec un foible corps d'infanterie légère, & l'enleveroit au premier assaut. »

Caractère de Nicias.

Ces observations malignes étoient principalement dirigées contre Nicias, un des généraux alors présent à l'assemblée; homme vertueux, mais d'un caractère timide; très-

prudent, mais peu entreprenant, n'ayant que de foibles talens & d'immenses richesses; partisan zélé de l'aristocratie, & l'ennemi déclaré de Cléon qu'il regardoit comme le plus dangereux ennemi de sa patrie.

Il cède le commandement à Cléon.

Un homme de ce caractère étoit peu disposé à s'engager dans l'entreprise hasardeuse de Sphacterie. Quand les Athéniens, avec la licence qui régnoit ordinairement dans leurs assemblées, crièrent à Cléon « que si l'entreprise étoit si aisée, elle étoit plus à portée de ses propres talens. » Nicias se leva & offrit à l'instant de lui céder le commandement. Cléon l'accepta d'abord, imaginant que la proposition de Nicias n'étoit qu'une feinte; mais dès qu'il reconnut qu'elle étoit sincère, il voulut s'en défendre, en répétant « qu'il n'étoit pas général. » Plus il s'en défendoit, plus le peuple le pressoit, animé par cet esprit de plaisanterie maligne qui caractérisoit les Athéniens. Cléon fut enfin obligé de céder à l'obstination du peuple; mais son impudence ne l'abandonna pas [a].

Fanfaronade de ce dernier.

« Eh bien, dit-il, en s'avançant au milieu de l'assemblée, je ne redoute point les Spar-

---

[a] Thucydid., p. 271.

tiates, & je réponds d'amener prisonniers à Athènes, dans l'espace de vingt jours, tous ceux de Sphacterie, ou de mourir dans l'entreprise [a]. » Ce langage avantageux excita le rire de la multitude, & les gens sages s'en réjouirent intérieurement, en songeant qu'un des deux événemens étoit toujours un grand avantage, ou la perte d'un démagogue turbulent, ce qu'ils souhaitoient le plus, ou la prise des Lacédémoniens de Sphacterie, ce qu'ils n'espéroient pas.

Qui réussit par un accident. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 425.

Un accident néanmoins hâta ce dernier événement. Des soldats, en préparant leur repas, mirent le feu à la forêt qui brûla long-tems sans qu'on s'en apperçût, jusqu'à ce qu'une brise s'étant élevée, l'incendie devint si violent qu'il menaçoit d'embraser l'île entière. Ce désastre imprévu découvrit la force & la position des Spartiates; & Démosthènes se préparoit à les attaquer, quand Cléon, avec sa troupe armée à la légère, arriva au

---

[a] Η αυτους αποκτενειν, ou « les tuer sur la place. » Une petite altération dans le texre donnera le sens que j'ai préféré, comme plus conforme à ce qui suit; mais l'aurre rraduction convienr mieux au caractère fanfaron de Cléon.

camp. On attaqua l'île pendant la nuit; les gardes avancées furent prises ou tuées. A la pointe du jour, les Athéniens, portés par soixante-dix vaisseaux, firent une descente. Le gros des ennemis se retira dans le poste fortifié vis-à-vis Pylos; mais harcelé dans sa marche par une pluie de flèches, de pierres & de javelots, couvert par les cendres de la forêt en feu, qui montant & se développant dans l'air, leur interceptoient la vue de tous côtés, & redoubloient encore l'horreur de l'attaque. Les Spartiates serrés en un seul corps, présentant un front redoutable aux assaillans, vinrent à bout de faire leur retraite. Parvenus au poste où ils vouloient se rendre, ils le défendirent avec intrépidité, & firent face par-tout où l'ennemi se montra; car la nature du terrain les empêchoit d'être environnés. Les Athéniens firent les derniers efforts pour les déloger & les vaincre; & durant la plus grande partie du jour, les deux armées persévérèrent dans leurs desseins, & supportèrent également les fatigues du combat, l'ardeur de la soif & les rayons d'un soleil brûlant. Enfin, les Messéniens, dont la bravoure s'étoit signalée à chaque occasion dans cette entreprise, décou-

vrirent un sentier inconnu, conduisant à la hauteur qui défendoit l'arrière-garde Lacédémonienne. Les Spartiates se virent alors entourés de toutes parts, & dans une situation semblable à celle où périrent leurs illustres compatriotes au Pas des Thermopyles.

Les Spartiates de Sphacterie emmenés prisonniers à Athènes.

Leurs chefs ne démentirent point la patrie de Léonidas. Epitades, leur premier général, fut tué; Hippagretes, le second, étoit blessé très-dangereusement; Styphon, qui commandoit après les deux premiers, exhortoit ses compagnons à ne pas perdre courage. Mais Démosthènes & Cléon, qui aimoient mieux les conduire prisonniers à Athènes que de les tuer, leur firent crier par un héraut de mettre bas les armes. La plupart jetèrent leurs boucliers, & tendirent les mains en signe de consentement. Il s'ensuivit une conférence entre les généraux Athéniens & Styphon. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'envoyer sur le continent pour co nulter ses compatriotes. Leur réponse fut: « Les Lacédémoniens vous permettent de consulter votre propre avantage, pourvu que vous ne vous soumettiez à rien de honteux. » D'après cette détermination, ils livrèrent leurs armes & leurs personnes. Ils furent conduits à

Athènes dans le tems assigné par Cléon ; ayant tenu l'espace de cinquante-deux jours après l'expiration de la trève ; pendant lequel tems ils avoient si bien su économiser les provisions qui leur étoient fournies par les moyens extraordinaires que nous avons rapportés, que quand la place fut prise, ils en avoient encore en réserve [a].

Humiliation de Sparte.

Les Athéniens retirèrent leur flotte, laissant à Pylos une forte garnison qui se vit bientôt renforcée par un vaillant corps de Messéniens arrivés de Naupacte. Quoique les Messéniens ne possédassent dans leur contrée natale, heureuse & florissante autrefois, qu'un stérile promontoire, ils reprirent toute leur haine contre les Spartiates dont ils infestoient le territoire par des incursions continuelles, & qu'ils tenoient sans cesse en alarmes. Cette espèce de guerre, destructive par elle-même, devint plus dangereuse encore par la rébellion des Ilotes, en qui mille motifs d'affection rappeloient leur consanguinité avec les Messéniens, & que le ressentiment le plus vif animoit contre des maîtres tyrans. Dans le même tems, la flotte Athénienne renou-

[a] Thucydid., p. 271-279.

veloit & multiplioit ses ravages sur la côte du Péloponnèse. Réduits à l'extrémité, les Spartiates envoyèrent à Athènes diverses propositions d'accommodement. Mais les succès des Athéniens n'avoient fait qu'enflammer leur ambition. A l'instigation de Cléon, ils renvoyèrent les ambassadeurs de Sparte avec plus d'insolence que jamais [a]. Telle étoit leur déférence pour l'opinion de cet arrogant démagogue; dans le tems même qu'avec la légèreté la plus inconséquente ils écoutoient gaiement les comédies d'Aristophanes, dont la satyre hardie & sévère leur présentoit le caractère & l'administration de Cléon sous les traits burlesques du plus sanglant ridicule.

Autorité & insolence de Cléon.

Exposées par Aristophanes.

La prise de Sphacterie & le retour triomphant de Cléon, homme d'une lâcheté notoire, & qu'un caprice & le hasard avoient transformé en général brave & heureux, fournissoient un sujet bien propre à la verve comique d'Aristophanes. L'impérieux démagogue avoit d'ailleurs mérité le ressentiment personnel du poëte, en refusant de recon-

[a] Aristoph. equit. v. 794.

noître la légitimité de sa naissance [a], & en lui contestant ainsi le droit de voter dans l'assemblée. Aristophanes, dans d'autres occasions, avoit déja désigné l'incapacité & l'insolence de Cléon, sans oublier que le perfide égoïsme du démagogue l'avoit porté à embrouiller les affaires de la république. Dans la comédie [b] représentée pour la première fois, la septième année de la guerre, il l'attaqua au moment de la victoire, quand la fortune l'avoit rendu l'idole d'une multitude effrénée, quand nul acteur n'étoit assez hardi pour en jouer le personnage, ni aucun peintre assez osé pour en dessiner le masque [c].

C'est pourquoi la première fois qu'Aristophanes parut sur la scène, il ne fit que déguiser son visage, pour représenter le mieux possible le rôle de Cléon. Dans cette pièce burlesque, qui paroît avoir été plus célébrée qu'elle ne le mérite en effet, le peuple d'Athènes est figuré sous l'allégorie d'un vieux radoteur plein de caprices, dont la crédulité,

Sa comédie intitulée : Les Ecuyers.

---

[a] Vit. anonym. Aristoph.

[b] Les ιππεις.

[c] Υπο τους γαρ αυτου ουδεις ηθελε
Των σκευοποιων εικασαι. Equites, v. 231.

abufée par un méchant efclave nouvellement à fon fervice [a], perfécute & tourmente fes anciens & fidèles ferviteurs. Démofthènes fe plaint amèrement de ce qu'ayant apporté de Pylos un morceau friand pour ragoûter le palais du vieillard, il lui a été dérobé par Cléon. Après avoir déploré avec fon camarade Nicias les malheurs de leur condition, ils confultent enfemble & imaginent divers moyens pour mettre fin à leurs difgraces. Nicias défolé propofe d'avaler, à l'exemple de Thémiftocles, le fang d'un taureau. Démofthènes, plus courageux, propofe d'y fubftituer un bon verre de vin. Rencontrant Cléon endormi, ils faififfent cette occafion, non-feulement de voler le vin, mais encore de vider fes poches dans lefquelles ils trouvent quelques anciens oracles, préfentant, par des étymologies emblématiques, la fucceffion des magiftrats Athéniens. Vers la fin de la prophétie, il étoit annoncé que le dragon l'emporteroit fur le vautour dévorant. L'avarice & la rapacité de Cléon étoient défignées fous l'emblême du vautour, & le dragon

[a] Νεώνητον κακὸν, « la mauvaife acquifition nouvellement faite. »

repréfentoit

représentoit Agoracrite, fameux faiseur de boudins & de saucisses, dont la taille & le costume répondoient à la figure de ce terrible serpent. Nicias & Démosthènes saluent ce favori de la fortune comme le maître que les destins promettent à la république. Agoracrite allegue en vain qu'il n'entend absolument rien aux affaires politiques, qu'il n'a reçu nulle éducation, qu'à peine a-t-il appris à lire. Ils lui répliquent, en lui annonçant l'oracle, & en lui démontrant que c'étoit justement par ses prétendues imperfections qu'il est plus digne de gouverner Athènes. Cette charge ne demandoit aucun des talens qu'il se plaignoit de ne pas avoir. Il égaloit Cléon en impudence, & le surpassoit pour la force des poumons : sa profession lui avoit enseigné à pressurer, entasser, hacher, mélanger, & une longue expérience le rendoit accompli dans toutes les fraudes & les chicanes de la place au marché [a]. Il pouvoit donc hardiment entrer en concurrence avec Cléon, d'autant mieux qu'il devoit compter sur les suffrages

[a] Le même mot en Grec signifie le marché & le forum ; en effet, la même place servoit ordinairement aux deux objets.

de tout le corps des chevaliers Athéniens [a]. Agoracrite, ainſi encouragé, ſe diſpoſe à combattre ſon adverſaire. Le débat, long-tems douteux, ſe ſoutient dans un ſtyle de la plus plate bouffonnerie, toujours burleſque & toujours indécent. Le vieux radoteur, ou plutôt les Athéniens qu'il repréſente, reconnoiſſent enfin leurs erreurs paſſées ; ils regrettent d'avoir été ſi long-tems les jouets d'un eſclave parvenu, dont l'entêtement, à continuer la guerre, les avoit emprisonnés dans les murs d'une ville mal-ſaine, & les avoit empêchés de jouir de leurs délicieuſes campagnes & du bonheur de la vie champêtre. Agoracrite ſaiſit ce moment favorable pour produire deux anciens traités avec les Lacédémoniens, perſonnifiés par deux belles femmes, qu'il a trouvées renfermées dans la maiſon de Cléon. Le vieil Athénien devient ſubitement amoureux de ces deux femmes, & ils ſe retirent enſemble à la campagne.

Les Athéniens prennent Cythère. Olymp. LXXXIX. 1. A. C. 424.

Le peuple d'Athènes permit & même approuva la hardieſſe licencieuſe d'Ariſtophanes ;

[a] Les ἱππεῖς, ou écuyers, la ſeconde claſſe de citoyens à Athènes, qui déteſtoient Cléon, & deſquels la comédie prend le nom.

mais, ni la force de la raiſon, ni la dureté de la ſatyre ne purent réſiſter à la violence de leur ambition. Le ſuccès avoit rendu la guerre agréable au peuple; on ſe prépara à la continuer avec plus de vigueur que jamais. Les premières opérations de l'été ſuivant répondirent entièrement à leurs eſpérances. La principale diviſion de la flotte, dirigée par la prudence de Nicias, s'empara de Cythère, île fertile & peuplée, qui s'étendoit du promontoire ſud de la Laconie vers la mer de Crète, & qui s'enrichiſſoit depuis longtems par le commerce de l'Egypte & de la Lybie. La garniſon Lacédémonienne & les magiſtrats Spartiates de cette île ſe rendirent priſonniers de guerre. Ceux des habitans qui étoient le plus à craindre furent diſperſés dans les îles Athéniennes; le reſte fut aſſujetti à un tribut annuel d'environ dix-huit mille livres tournois; & une garniſon Athénienne prit poſſeſſion de la fortereſſe.

Auſſi-tôt après cette importante conquête, les armes de Démoſthènes & d'Hippocrates réduiſirent la ville de Niſée, le principal port de mer des Mégaréens; & l'eſcadre Athénienne ravagea impunément différentes villes maritimes ſur la côte orientale du Pélopon- Réduiſent Niſée & ravagent le Péloponnèſe.

nèse. Thyrea devoit subir une destinée plus cruelle encore. Cette cité & son district avoient été accordés, par la compassion des Spartiates, aux malheureux citoyens d'Egine, qui, comme on l'a rapporté plus haut, avoient été expulsés de leur île, autrefois puissante, par la cruauté des Athéniens. Cette même cruauté continuoit de les poursuivre. Leurs murs, nouvellement élevés, furent emportés d'assaut, leurs maisons réduites en cendres, & tous les habitans, sans distinction, passés au fil de l'épée.

Ils tâchent d'opérer une révolution dans la Béotie.

Jusqu'ici le succès avoit couronné toutes les entreprises des Athéniens. La fortune les abandonna pour la première fois en Béotie. Durant plusieurs mois leurs généraux, Démosthènes & Hippocrates, profitant des factions politiques de cette province, avoient entretenu des intrigues secrètes avec Chéronée, Sipha & Orchomène, cités remplies de partisans déclarés de la démocratie, & de tout tems les ennemis de Thèbes. Les séditieux étoient convenus de prendre les armes, afin de livrer les parties occidentales de la Béotie à Démosthènes, qui étoit parti de Naupacte avec quarante galères; tandis qu'Hippocrates, à la tête de sept mille Athéniens, pesamment

armés, & d'un plus grand nombre de troupes légères auxiliaires, attaquoit les frontières de cette province du côté de l'est. On espéroit qu'avant que les Thébains eussent mis en campagne une armée suffisante, les Athéniens & leurs partisans s'avançant des extrémités opposées de la Béotie, pourroient se réunir dans le centre, & peut-être soumettre Thèbes elle-même, l'alliée la plus puissante & la plus zélée de Sparte.

Leur plan trop compliqué pour l'exécution.

Ce plan, quoique très-habilement concerté, se trouva trop compliqué pour l'exécution. Démosthènes marcha vers Sipha avant que son adjoint fût prêt à entrer en campagne. Il y eut aussi, dit-on, quelqu'erreur sur le tems marqué pour l'action; & tout ce complot fut découvert aux Spartiates par un Phocéen appelé Nicomachus, & ceux-ci le communiquèrent aux Béotiens. On s'assura des villes qui méditoient une révolte, avant que Démosthènes eût paru devant Sipha, & qu'Hippocrates eût quitté l'Attique.

Ils sont défaits à la bataille de Delium.

Olymp. LXXXIX. 1. A. C. 424.

Ce dernier entra enfin sur les frontières de la Béotie; & comme le principal projet étoit avorté, il se contenta de prendre & de fortifier Delium, place consacrée à Apollon. Ayant mis une garnison dans ce

poste, il se prépara à retourner en Attique. Mais tandis que son armée étoit encore dans le voisinage de Delium, les Thébains, animés par le vaillant Pagondas, leur chef, marchèrent de Tanagra avec la plus grande diligence pour lui couper la retraite. Leurs forces montoient à dix-huit mille hommes; l'armée Athénienne étoit un peu moins nombreuse. Le combat s'engagea; la jalousie nationale rendit l'action opiniâtre & sanglante. Avant la bataille, Pagondas avoit détaché un petit escadron de cavalerie, avec ordre d'arriver au galop au moment de l'action. Ce stratagême fut décisif. Les Athéniens, effrayés à la vue de ce renfort, que la crainte qui le grossissoit à leurs yeux leur faisoit prendre pour une nouvelle armée, combattirent en désordre, & prirent bientôt la fuite. La nuit qui approchoit les sauva d'une entière destruction. Ils se retirèrent honteusement dans l'Attique, laissant sur le champ de bataille mille soldats & Hippocrates leur général.

Les Thébains prennent Delium par le moyen d'une machine inventée pour cet objet.

L'armée victorieuse forma aussi-tôt le siège de Delium, & emporta cette ville par le moyen d'une machine qui fut alors inventée pour cet effet. Plusieurs parties de la fortification qu'on avoit élevée à la hâte, étoient

principalement composées de bois. Les assiégeans joignant donc ensemble plusieurs fortes poutres, en composèrent un mât énorme qu'ils perforèrent d'un bout à l'autre. Ils attachèrent ensuite une masse considérable de poix & de soufre à une des extrémités. Dès que ce nouvel instrument de destruction eut été élevé au-dessus des remparts de bois, ils enflammèrent les matières combustibles ; tout fut bientôt en proie aux flammes. La garnison Athénienne, réduite à deux cents hommes par la mort ou par la désertion, mit bas les armes, & fut faite prisonnière de guerre [a].

Les Athéniens avoient à peine eu le tems de déplorer leurs pertes en Béotie, qu'ils reçurent d'un autre côté la nouvelle d'un malheur inattendu & plus alarmant encore. Cet événement est d'autant plus remarquable, qu'il dut son origine à la prospérité précédente d'Athènes, & aux dernières infortunes de Sparte. La suite non-interrompue de succès qui accompagna les armes de Nicias & de Démosthènes, dans la huitième année de la guerre, alarma les citoyens d'Olynthe & des autres places de la Chalcidicée, qui,

Emeutes en Thrace.

[a] Thucydide, p. 304-320.

ayant saisi la première occasion de secouer le joug d'Athènes, redoutoient avec raison la vengeance d'un peuple victorieux & irrité. Chaque coup de vent du nord les menaçoit de l'approche d'une flotte Athénienne. Leurs inquiétudes n'étoient pas moins cruelles du côté de la Thessalie. Le moindre mouvement dans cette province leur faisoit craindre de voir une armée d'Athéniens, qui, vainqueurs au midi, pouvoient s'avancer pour châtier leurs ennemis au nord. Mais comme aucun de ces dangers ne se réalisoit, les habitans de la Chalcidicée reprirent peu à peu courage, mirent leur ville en état de défense, & demandèrent du secours à leurs alliés du Péloponnèse. Dans le même tems, Perdiccas, Roi de Macédoine, qui regardoit depuis long-tems les Athéniens comme ses ennemis naturels, répandit de l'argent dans le sud de la Grèce pour soudoyer des soldats, afin de s'opposer aux usurpations de ce peuple ambitieux, & de subjuguer en même tems les Elimééens, les Lyncestes, & quelques autres tribus barbares qui n'étoient pas encore incorporées au royaume de Macédoine.

Fomentées par les Spartiates.

Tels étoient les ennemis que la prospérité d'Athènes lui suscitoit ; tandis que d'un autre

côté les malheurs de Sparte déterminoient cette république à accorder promptement le renfort de troupes que demandoient Perdiccas & les Chalcidicéens. Pendant la septième & la huitième année de la guerre, ils éprouvèrent la vérité de cette maxime de Périclès : « que l'empire de la mer pouvoit aussi donner celui de la terre. » Les flottes Athéniennes regnoient sur toute la côte du Péloponnèse : il étoit impossible de prévoir quelles places seroient les premiers objets de leurs descentes. Les villes maritimes étoient successivement ravagées & enfin abandonnées par leurs habitans, dont la résistance étoit toujours inutile & infructueuse. Ces malheurs s'accroissoient encore par les fréquentes désertions des Ilotes qui fuyoient dans les garnisons voisines de Pylos & de Cythère, & par la crainte d'une révolte générale de ces nombreuses & infortunées victimes de la tyrannie Spartiate. Pour prévenir cette rébellion, les Lacédémoniens eurent recours à un expédient qui excite autant de surprise que d'horreur. Ils ordonnèrent aux Ilotes de choisir deux mille de leurs plus braves jennes gens, & qui, de l'aveu unanime de leurs compa-

gnons, fussent dignes d'obtenir la couronne de la liberté; & quand ces nouveaux affranchis, revêtus de cet ornement perfide, se furent montrés en cérémonie dans les rues, & eurent sacrifié dans les temples, en reconnoissance de ce bienfait, ils disparurent peu à peu; & l'on n'a jamais su quels moyens furent employés pour les détruire. Mais le voile du mystère qui couvroit ce noir & sanglant stratagême, n'empêcha ni le ressentiment des esclaves, ni les soupçons de leurs maîtres. Ceux-ci saisissoient avidement tous les moyens qui pouvoient délivrer leur pays de ces dangereux ennemis domestiques. C'est pourquoi ils envoyèrent avec empressement sept cents Ilotes, sous les étendards de Brasidas, que son mérite avoit fait distinguer par Perdiccas & les Chalcidicéens, comme le général le plus propre à conduire la guerre de Macédoine. On leva environ mille soldats dans les villes voisines du Péloponnèse: plusieurs Spartiates accompagnèrent avec joie un chef qu'ils admiroient. Vers le commencement de l'automne, Brasidas, à la tête de ce peu de troupes, entreprit une expédition qui fut de la plus haute importance par ses

fuites, & la conduifit avec un courage & une prudence confommés [a].

Ayant traverfé les provinces amies de Béotie & de Phocide, il arriva au pied du mont Oeta, & pénétra à travers les étroits défilés, refferrés entre cette chaîne de montagnes efcarpées & couvertes de bois, & les vagues toujours agitées du golfe de Malée. La vue des Thermopyles anima l'enthoufiafme des Spartiates, & les encouragea à preffer la marche vers les plaines de la Theffalie. Cette contrée étoit alors en proie aux diffentions domeftiques, mais toujours affectionnée aux Athéniens. La célérité de Brafidas prévint la foible réfiftance d'un ennemi divifé. Ayant atteint la ville Macédonienne de Dium, il joignit fa troupe à celle de Perdiccas, qui propofa de diriger les premières opérations de l'armée combinée contre Arribée, roi ou chef des barbares Lynceftes.. Mais ce barbare même connoiffoit la valeur des Spartiates & l'équité de Brafidas. Il offrit de foumettre au jugement du général Grec l'objet qui l'armoit contre Perdiccas, & s'engagea d'en paffer par fa décifion, quand même elle lui

Expédition de Brafidas en Thrace.
Olymp. LXXXIX. 1.
A. C. 424.

---

[a] Thucydid., p. 304.

feroit défavorable. Le Spartiate écouta une proposition très-raisonnable en elle-même, quoique tout-à-fait contraire aux vues ambitieuses du roi de Macédoine, qui dédaigna d'accepter pour juge l'homme qu'il stipendioit comme auxiliaire. D'un autre côté, Brasidas refusa en termes décens, mais fermes, d'employer son bras contre un peuple qui imploroit sa justice. Le roi de Macédoine & le général Spartiate se séparèrent ainsi mécontens l'un de l'autre. Dès ce moment, Perdiccas réduisit le subside qu'il lui payoit à la moitié, puis au tiers; & ce fut même la crainte plus que la générosité qui lui arracha cette contribution.

Son traité avec les Acanthiens.

Brasidas se hâta de joindre les Chalcidicéens, qui le reçurent avec une joie proportionnée à l'impatience avec laquelle ils l'avoient attendu. Dans la défection générale de leurs voisins, les villes d'Acanthe & de Stagire étoient demeurées fidèles aux Athéniens. Brasidas parut devant les portes d'Acanthe, dans le tems où ses paisibles habitans se préparoient à leurs vendanges. Il envoya un messager demander qu'on lui permît d'entrer dans la ville & de parler à l'assemblée. Les Acanthiens se divisèrent

d'opinions ; mais le plus grand nombre craignant d'expofer leurs campagnes aux ravages d'une armée irritée, confentit à l'admettre dans la ville, feul & fans fuite, & d'entendre ce qu'il avoit à propofer. Brafidas, quoique Spartiate, étoit orateur. Il obferva aux Acanthiens, dont l'affemblée générale avoit été convoquée, « que pour obéir à la généreufe réfolution de Sparte, il avoit entrepris & enfin terminé un long & dangereux voyage, dans l'intention de les délivrer de la tyrannie des magiftrats Athéniens. Il venoit leur rendre cette liberté précieufe, dont les oppreffeurs de toute la Grèce les avoient fi long-tems privés, & la jouiffance de leurs propres loix ; que c'étoit-là l'objet que les Spartiates, au milieu des calamités de la guerre, avoient toujours eu en vue, & le deffein qu'avant de quitter fa patrie, les principaux magiftrats avoient juré unanimement d'accomplir ; que fes compatriotes n'avoient d'autre ambition que de procurer à leurs alliés cette indépendance qui faifoit le bonheur domeftique de Sparte. Mais que fi les Acanthiens refufoient de partager ce bienfait général, ils ne devoient pas fe plaindre d'éprouver les triftes effets de leur obftination ; que

les armes de Sparte contraindroient ceux que ses motifs ne sauroient persuader ; qu'on ne pourroit les taxer d'injustice, premièrement parce que les secours que les Acanthiens fournissoient à Athènes, sous le nom ignominieux de tribut, contribuoient à resserrer les chaînes de la Grèce ; & en second lieu, parce que l'exemple d'un peuple riche & renommé depuis long tems par ses lumières & sa prudence, pouvoit influer sur les résolutions des états voisins, & les empêcher de concourir aux mesures nécessaires pour établir la sûreté publique. »

Son mérite & ses succès.

Ce discours judicieux, dont la terreur qu'inspiroit la présence de l'armée Spartiate augmentoit encore la force, engagea les Acanthiens à accepter l'amitié de Brasidas. Stagire, autre ville sur le golfe Strimonien, suivit bientôt cet exemple, & ouvrit ses portes à son libérateur. L'hiver suivant, le général Spartiate dirigea ses mesures avec autant d'habileté que de courage. Le succès de ses opérations contre les villes de l'intérieur facilita la reddition des places qui, étant situées dans des îles ou sur les bords de la mer, étoient le plus exposées à la vengeance d'Athènes, & par conséquent moins

difpofées à en fecouer le joug. L'ufage modéré de la victoire affuroit à Brafidas l'amitié des vaincus. Les différentes parties d'un plan fi fagement combiné fe foutenoient mutuellement l'une par l'autre, & le fuccès d'une entreprife contribuoit à celui de l'opération qui la fuivoit. Enfin, fans aucune perte remarquable, il fe rendit maître de la plupart des places dans les péninfules d'Aeta, de Sythonie & de Pallené.

Amphipolis fe révolte en faveur de Brafidas.

La perte d'Amphipolis fut ce qui affecta le plus profondément Athènes. Cette ville riche & peuplée étoit bâtie dans une île petite, mais bien cultivée, environnée par le fleuve Strymon, dont les rives fourniffoient d'excellens bois de conftruction & les autres matériaux néceffaires à une puiffance navale. La poffeffion de cette ville rendoit les Spartiates maîtres des deux branches du fleuve, & leur donnoit la facilité de paffer, fans fe détourner, dans les colonies Athéniennes de la côte de Thrace. Ils pouvoient s'emparer des mines d'or placées en face de l'île de Thafos, ou les piller & ravager les fertiles campagnes de la Cherfonèfe Thracienne. La conquête d'une place auffi effentielle à l'ennemi avoit exercé le courage, l'éloquence &

l'adreſſe de Braſidas. Dans la ville, il ſe forma un parti parmi les mécontens, diſpoſa habilement ſon armée devant les murs, & harangua l'aſſemblée du peuple. Une célérité toujours employée à propos diſtinguoit toutes ſes meſures ; cependant l'Athénien Euclée, qui commandoit la garniſon, trouva le tems d'envoyer un vaiſſeau à Thaſos pour demander un ſecours prompt & effectif.

Malgré l'activité de Thucydides l'hiſtorien.

Les Athéniens avoient confié le gouvernement de cette île, ainſi que la direction des mines d'or ſur le continent oppoſé, au célèbre hiſtorien d'une guerre où il ſe comporta avec ſageſſe, mais dans laquelle il ne fut pas heureux. Sans perdre un ſeul inſtant, Thucydide mit ſept galères en mer, & arriva, à l'embouchure du Strymon, le même jour qu'on avoit demandé ſon aſſiſtance ; mais il étoit déja trop tard pour ſauver Amphipolis [a]. Le général Spartiate, qui étoit exactement informé de toutes les meſures des aſſiegés, connoiſſoit parfaitement de quelle importance il étoit pour lui de prévenir l'arrivée de Thucydide, dont le nom étoit particulièrement reſpecté des colonies Grecques

[a] Thucydid., p. 322.

de

de Thrace, & dont l'influence étoit considérable parmi les barbares habitans de ce pays. C'est pourquoi Brasidas proposa aux Amphipolitains une capitulation telle qu'il eût paru imprudent de ne pas l'accepter. Ils devoient être affranchis du tribut qu'ils avoient payé jusqu'alors aux Athéniens, & jouir dans toute son extension de l'indépendance politique, autant qu'elle ne seroit pas incompatible avec l'alliance de Sparte. La garnison Athénienne même, si elle vouloit continuer de rester dans Amphipolis, jouiroit de tous les droits de citoyens; & quant à ceux qui voudroient se retirer, on leur accordoit un tems convenable pour en faire sortir leurs familles & leurs effets. Les Athéniens & leurs partisans les plus déterminés acceptèrent cette dernière condition. Ils se retirèrent dans Eion, ville voisine, située près de la mer sur la branche septentrionale du Strymon, & que les talens & l'activité de Thucydide avoient mis à l'abri de toute attaque.

Qui sauve Eion.

Vers la fin de l'hiver on fut instruit à Athènes de tous les succès de Brasidas: l'assemblée fut tumultueuse; & le peuple étoit d'autant plus furieux de ses pertes, qu'il paroissoit alors qu'on auroit pu très-facile-

Les succès de Brasidas occasionnent du tumulte dans Athènes.

ment les prévenir, soit en gardant les défilés étroits qui conduisoient aux possessions Athéniennes dans la Macédoine, soit en envoyant la flotte pour renforcer les garnisons qui se trouvoient de ce côté là. Leur propre négligence avoit causé le malheur public ; mais les Athéniens agissant presque toujours avec l'injustice & l'absurdité qui accompagnent ordinairement les mécontentemens populaires, ils se disculpèrent eux-mêmes & bannirent leurs généraux. Thucydide fut enveloppé dans cette cruelle sentence. On envoya une armée en Macédoine, & on nomma d'autres généraux pour s'opposer à Brasidas.

Les Spartiates en profitent pour obtenir une trève d'un an.

Mais les projets de ce commandant, qui avoit déja commencé à construire des vaisseaux sur le Strymon, & qui n'aspiroit à rien moins qu'à succéder à l'autorité d'Athènes sur ces contrées étendues, sans en exercer l'oppression, trouvèrent une opposition plus dangereuse dans la jalousie des magistrats de Sparte. L'orgueil de la noblesse étoit offensé de la gloire d'une expédition à laquelle elle n'avoit point de part ; & leur amour-propre, en s'obstinant à empêcher qu'on envoyât des renforts à Brasidas,

n'en étoit pas moins ardent à recueillir le fruit de ses succès passés. La délivrance de leurs parens, faits prisonniers à Sphacterie, étoit l'objet qui les intéressoit davantage; & ils se flattèrent que les Athéniens écouteroient les propositions qu'on leur feroit à cet égard pour recouvrer les places qu'ils avoient perdues, & arrêter tout d'un coup les succès de Brasidas. Les Athéniens y consentirent volontiers, & on convint d'une trève d'un an, pour discuter à loisir & avec impartialité les conditions respectives du traité.

Ce traité fut conclu le neuvième été de la guerre. Brasidas, qui ne s'y attendoit nullement, venoit de recevoir la soumission volontaire de Scioné & de Menda, deux places très-importantes dans la péninsule de Pallené. La première se rendit avant qu'il fût informé de la suspension d'armes; mais il en étoit instruit lorsqu'il accepta la soumission de la dernière.

Olymp. LXXXIX 1. A. C. 423.

Tandis que la valeur active de Brasidas empêchoit la confirmation de la paix, l'esprit turbulent de Cléon, qui sentoit sa nullité, provoquoit le renouvellement, ou plutôt la continuation de la guerre. La gloire d'Athènes etoit le sujet continuel de ses discours.

La guerre renouvellée. Olymp. LXXXIX. 3. 2. A. C. 422.

Il exhortoit ses compatriotes à punir la perfidie de Sparte, en réprimant la révolte insolente de Menda & de Scioné, & d'employer sa bravoure & son habileté, qui s'étoient montrées avec tant de succès sur la côte du Péloponnèse, à réparer leur mauvaise fortune en Macédoine. Les Athéniens se laissèrent persuader par ce déclamateur turbulent, qui, au printems suivant, fit voile pour la côte Macédonienne avec une flotte de trente galères, douze cents citoyens pesamment armés, un escadron de trois cents chevaux, & un corps puissant d'auxiliaires armés à la légère. La reddition de Menda & de Torone, dont les habitans furent traités avec tous les excès de la cruauté, l'encouragea à attaquer Amphipolis. Dans ce dessein, ayant rassemblé ses forces à Eion, il attendit l'arrivée de quelques troupes Macédoniennes, promises par Perdiccas, qui, s'étant brouillé avec le général Spartiate, flattoit par fourberie les espérances de son antagoniste.

Bataille d'Amphipolis.

L'armée de Cléon étoit composée de la plus belle jeunesse Athénienne, dont la bouillante ardeur dédaignoit le secours précaire d'un barbare. Elle accusa la lâcheté de

ſon chef, qui ne pouvoit être égalée que par ſon incapacité, & ſe plaignit hautement d'être ſoumiſe à l'autorité d'un homme ſi peu digne de commander. Le caractère impatient de l'arrogant démagogue étoit peu propre à endurer ces plaintes ſéditieuſes. Il conduiſit ſur-le-champ ſes troupes devant la place, ſans examiner auparavant la force des murailles, la poſition du terrain, le nombre ou la diſpoſition des ennemis. Braſidas, pendant ce tems, avoit pris ſes meſures pour profiter de l'imprudence bien connue de ſon adverſaire. La plus grande partie de ſon armée étoit ſous les armes, & diſtribuée aux différentes portes de la ville. Cléaridas, qui y commandoit, avoit ordre de faire au premier ſignal une bruſque ſortie, tandis que Braſidas en perſonne, conduiſant une troupe choiſie & intrépide, ſaiſiroit la première occaſion d'attaquer l'ennemi en flanc. Ce plan ſi bien concerté fut exécuté avec autant d'habileté que de préciſion. Confondus de la rapidité de tant d'attaques inattendues, les Athéniens s'enfuirent, abandonnant leurs boucliers, & s'expoſant aux épées & aux piques de ceux qui les pourſuivoient. Les forces montoient des deux côtés à environ trois mille

hommes. Six cents Athéniens furent les victimes de la folie de Cl'on, qui, quoique le plus avancé dans la fuite, fut arrêté par le trait mortel d'un archer Myrcini_n.

Mort de Cléon.

Mort de Brasidas & honneurs rendus à sa mémoire.

Sa mort pouvoit appaiser les mânes de ses infortunés compatriotes ; mais rien ne pouvoit consoler les vainqueurs de la perte de leur vaillant Brasidas, qui reçut une blessure mortelle en s'avançant pour attaquer. Il fut porté encore vivant à Amphipolis, & jouit un moment de la consolation qu'il pouvoit trouver dans sa dernière victoire, qui ne coûta que sept hommes aux Spartiates. Ses funérailles furent accompagnées de toute la magnificence & de toute la pompe militaires ; mais ce qui fut plus honorable pour lui, ce furent les larmes & les gémissemens d'une foule de communautés qui regardoient ses vertus & ses talens comme les plus sûrs garans de leur bonheur & de leur sûreté. Les citoyens d'Amphipolis payèrent un tribut extraordinaire à sa mémoire. Ayant démoli tous les monumens de leurs anciens chefs & patriotes, ils érigèrent la statue de Brasidas dans le lieu le plus apparent de la cité, déterminèrent qu'on célébreroit tous les ans des jeux funèbres sur son tombeau, & sa-

crifièrent à fon ombre révérée, comme au héros & au premier fondateur de leur communauté [a].

La bataille d'Amphipolis écarta les principaux obftacles à la paix. Il n'y avoit aucun général Spartiate capable de fuivre les projets de Brafidas. Les Athéniens abattus par leur défaite, & humiliés par leur difgrace, avoient befoin de l'éloquence audacieufe & impofante de Cléon pour fe diffimuler leur foibleffe & leurs malheurs; les foibles reftes de l'armée ne pouvoient leur rendre leurs anciennes poffeffions en Macédoine; auffi la plus grande partie de leurs guerriers & de leurs matelots revint à Athènes, très-difpofée à faire la paix avec l'ennemi. Cette réfolution fut foutenue par le caractère pacifique de Nicias, dont l'influence avoit fuccédé à celle de Cléon, & qui découvrit heureufement dans la modération de Pleiftoanax, roi de Sparte, les mêmes vues & les mêmes difpofitions. Les députés des deux républiques tinrent plufieurs conférences amicales entre eux pendant l'hiver; & vers le commencement du printems fuivant, on fit un traité

Paix de Nicias. Olymp. LXXXIX. 4. A. C. 421.

[a] Thucyd., p. 307.

de paix, & ensuite une alliance défensive, pour cinquante ans, qui fut ratifiée par les rois & les éphores de Sparte, & par les archontes & les généraux d'Athènes. Dans ce traité, les alliés respectifs des puissances contractantes étoient compris; toutes les places & les captifs, pris dans le cours de la guerre, devoient être mutuellement rendus. Il y fut mention spécialement des cités rebelles de Macédoine; mais il fut réglé que les Athéniens n'exigeroient d'elles d'autre contribution que celle qui avoit été déterminée par l'équité d'Aristides [a].

Mécontentemens des alliés de Lacédémone.

Les Grecs, dans toutes leurs négociations, étoient toujours prodigues de promesses, mais toujours lents à les accomplir; & au milieu des changemens de l'administration, les magistrats trouvoient aisément des excuses pour violer les conditions accordées par leurs prédécesseurs. Les variations connues de l'inconstance républicaine, toujours prête à se livrer à une animosité excessive, ou à une amitié immodérée, pouvoient bien sans doute suggérer un motif de convertir le traité de paix en traité d'alliance. Mais cette précaution,

[a] Thucydid., p. 354 & suiv.

dans le cas dont il s'agit ici, fut l'effet de la nécessité. Athènes & Sparte pouvoient se faire des restitutions mutuelles, parce que leurs intérêts respectifs l'exigeoient ; mais aucun motif d'intérêt n'engageoit la première puissance à rendre Nisée aux Mégaréens, ou les villes de Solium & d'Anactorium à Corinthe. Les Thébains, peu de tems avant la paix, s'étoient emparés de la forteresse Athénienne de Panactum, située sur la frontière de la Béotie. Ils étoient encore maîtres de Platée. Exaltés par leur victoire signalée à Delium, on ne pouvoit supposer qu'ils voulussent abandonner leurs conquêtes, ou même qu'ils inclinassent beaucoup à la paix. Il étoit encore moins à présumer que les cités Macédoniennes, pour plaire à Sparte, se soumettroient au joug sévère des Athéniens, qu'ils venoient de secouer tout récemment, ni que les états inférieurs du Péloponnèse mettroient lâchement les armes bas, sans obtenir aucun des avantages dont les Spartiates leurs alliés les flattoient depuis longtems.



CHAPITRE XVIII.

Mécontentemens fomentés par les Corinthiens. — Alliance des Argiens. — A laquelle Athènes accède. — Naissance & éducation d'Alcibiade. — Son amitié avec Socrate. — Son caractère. — Ses vues. — Favorisées par la situation de la Grèce. — Il trompe les ambassadeurs de Sparte. — La guerre du Péloponnèse se renouvelle. — Bataille de Mantinée. — Tumultes dans Argos. — Massacre des Scyoniens. — Conquête cruelle de Mélos.

Mécontentemens fomentés par les Corinthiens.

LES voluptueux & turbulens citoyens de Corinthe jouissoient de l'odieuse distinction d'avoir renouvelé une guerre que leurs intrigues & leurs animosités avoient originairement allumée, sous le prétexte d'avoir fait serment de n'abandonner jamais les villes Macédoniennes ; ils refusèrent d'être compris dans le traité général de paix. Les Corinthiens affectèrent, avec quelque raison, de regarder comme une conspiration contre la

liberté de la Grèce [a], l'alliance faite entre Athènes & Sparte, dans laquelle il étoit stipulé, que les puissances contractantes seroient en droit de faire au traité les changemens que pourroient exiger les circonstances. Ils se hâtèrent d'inspirer aux Argiens les mêmes idées qui les occupoient. Ayant réveillé l'ambition des magistrats, ils représentèrent adroitement au peuple la gloire d'Agamemnon, rappelèrent aux Argiens leur ancienne & juste prééminence dans le Péloponnèse, & les engagèrent à maintenir l'honneur de cette illustre péninsule, qui avoit été si honteusement abandonnée par la pusillanimité, ou trahie par l'égoïsme de Sparte.

Alliance des Argiens. Olymp. XC. 4. A. C. 421.

Ce n'étoient ni le pouvoir ni la bonne volonté qui manquoient aux Argiens pour seconder les projets de Corinthe ; ils avoient observé, pendant la guerre du Péloponnèse, une neutralité prudente, également favorable à leur population & à leurs richesses. Leur protection étoit sollicitée avec empressement par Mantinée, la plus puissante ville

[a] La clause étoit conçue de manière à exciter naturellement l'alarme. Προσθειναι και αφελειν οτι αν ΑΜΦΟΙΝ τοιν πολεοιν δοκη. Thucydid., l. V, p. 284.

de l'Arcadie , qui avoit tout récemment conquis, dans son voisinage, quelques villages, sur lesquels Sparte avoit des prétentions. Les Eliens, long-tems ennemis de Sparte, embrassèrent avec ardeur l'alliance des Argiens, qui fut fortifiée par l'accession des villes Macédoniennes, dont les habitans étoient moins sollicités encore par le zèle de Corinthe, qu'excités par l'indifférence de Sparte. Thèbes & Mégare se plaignoient également des Lacédémoniens leurs alliés, & étoient disposés à la guerre. Une aristocratie sévère prévalut néanmoins dans ces états, dont les magistrats ambitieux, tremblans pour leur autorité personnelle & celle de leurs familles, refusèrent d'entrer en confédération avec des républiques qui jouissoient de toute la liberté démocratique [a].

A laquelle Athènes accède. Olymp. XC. 1. A. C. 420.

Cette confédération démocratique fut encore fortifiée par l'alliance d'Athènes. Les moyens opérèrent cette union si extraordinaire, que nous croyons nécessaire de les développer.

Naissance & éducation d'Alcibiade.

Les factions qui agitoient Athènes, empêchoient qu'on ne se fixât à aucune résolution,

a Thucydid., l. V, p. 371.

les uns s'oppoſant ſans ceſſe à ce que les autres propoſoient. Pluſieurs déſapprouvoient la paix de Nicias [a]. Cette oppoſition fut ſoutenue par les talens d'un homme qui montra pour la première fois tout ce que la république devoit attendre un jour de lui. Alcibiade n'avoit pas encore atteint ſa trentième année, âge preſcrit par la ſageſſe de Solon, pour avoir le droit de parler dans l'aſſemblée; mais tous les avantages de la naiſſance & de la fortune, les talens naturels & acquis, les qualités du corps & de l'eſprit, demandoient une exception en faveur de ce perſonnage extraordinaire, qui réuniſſoit à la vivacité impétueuſe de la jeuneſſe, la ſageſſe réfléchie de l'expérience [b]. Son père, le riche & généreux Clinias, tiroit ſon origine du célèbre Ajax, & avoit montré ſa valeur & ſon patriotiſme dans les ſcènes glorieuſes de la guerre des Perſes. Du côté des femmes, le fils de Clinias étoit allié à l'éloquent & magnanime

---

a Les Grecs diſtinguoient quelquefois les traités par les noms de ceux qui les avoient faits; la paix de Cimon, la paix de Nicias; & comme nous le verrons par la ſuite, la paix d'Antalcidas.

b Plut. & Nepos dans la vie d'Alcibiade.

Périclès, qui, comme son plus proche parent, fut chargé, après la mort de son père, du soin de sa minorité. Mais l'homme d'état qui gouvernoit avec une autorité absolue les affaires d'Athènes & de la Grèce, ne pouvoit donner beaucoup d'attention à cette charge domestique. Les premières années d'Alcibiade furent confiées aux soins intéressés de précepteurs mercenaires; sa jeunesse & son inexpérience furent livrées à l'adulation & à la bassesse de ceux qui l'entouroient [a].

Il s'attache de bonne heure à Socrate.

La lecture d'Homère lui inspira bientôt ce desir avide de la gloire & de la perfection, qui est la grande leçon de ce poëte immortel. Ayant atteint l'âge viril, il distingua de bonne heure, parmi la foule des rhétoriciens & des sophistes, le mérite supérieur de Socrate, qui, rejetant toutes les études factices & abstraites, bornoit ses spéculations à des matières d'une importance & d'une utilité réelles; qui, sans avoir jamais voyagé dans l'Egypte ni dans l'Orient, pour courir à la recherche des connoissances mystérieuses, raisonnoit avec une clarté & une liberté at-

a Plut. ibid.

tiques; & qui, ſans être entraîné par aucun ſyſtême, penſoit, parloit & agiſſoit avec autant d'indépendance que de dignité. Un écrivain aimable & très-inſtructif, le diſciple & l'ami de Socrate, a laiſſé un panégyrique admirable de la modération conſtante, de la probité inaltérable, de la bienveillance étendue que ce philoſophe vertueux déploya invariablement dans tout le cours de ſa vie, qui fut de ſoixante-dix ans [a]. Ses vertus diſtinctives ſont appréciées avec ſagacité par Xénophon, élève digne de ſon maître [b]; mais l'éclat de ſes actions particulières étoit ce qui charmoit le plus la légèreté peu réfléchie du jeune Alcibiade; car rarement la jeuneſſe eſt capable de ſentir le plus grand des mérites, l'uniformité conſtante d'une vie innocente & utile.

L'éloquence, plutôt que l'innocence de Socrate, excitoit ſon admiration. Il étoit entraîné par cette manière piquante, par cette logique claire & énergique, qui confondoit les ſophiſtes les plus ſubtils des écoles Athé-

---

a Xenoph. memorabil. Socrat.

b Voyez particulièrement Xénoph. apolog. Socrat.

niennes [a]. Cette noble indépendance d'esprit, qui dédaignoit l'insolence du pouvoir, l'orgueil de la richesse & la vanité de la réputation populaire, étoit bien propre à obtenir l'estime d'Acibiade, qui aspiroit aux distinctions & à la célébrité. Enfin le courage bouillant de ce jeune citoyen n'étoit pas moins excité par l'invincible intrépidité de Socrate, quand, quittant la tranquillité de la vie spéculative, & couvert du casque & de la cuirasse, il justifioit, par la hardiesse de ses exploits sur le champ de bataille, les utiles leçons de sa philosophie [b].

Leurs obligations & leur amitié mutuelles.

Socrate, à son tour, (car il est plus aisé au sage de corriger les erreurs de la raison, que de surmonter les illusions du sentiment) étoit profondément affecté de la beauté d'Alcibiade [c]; beauté qui ne dépendoit pas de

---

[a] Plato passim.

[b] Xenoph. memorab. Socrat. p. 409-804-818.

[c] Voyez Xenoph. & Platon, passim. Socrate reconnoît souvent le danger de la beauté, & son pouvoir sur lui-même; mais il ne laisse échapper aucune occasion de précautionner son disciple contre les passions honteuses & les vices abominables qui découlent

la

la fleur passagère de la jeunesse, & de la délicatesse séduisante des graces efféminées, mais de l'harmonie parfaite de ses formes, qui réalisoit les idées sublimes que se faisoient Homère & Phidias de leurs divinités fabuleuses, & qu'il conserva jusques dans son automne [a]. L'affection de Socrate, quoique bien éloignée d'avoir rien d'impur, ressembloit plutôt à l'ardeur de l'amour qu'à la modération & au calme de l'amitié. Ce sage, recherché & environné d'un grand nombre de disciples, recherchoit lui-même la société d'Alcibiade; & quand l'ingrat jeune homme se déroboit quelquefois à ses compagnons de débauche, le philosophe le poursuivoit avec l'empressement d'un père ou d'un maître, jaloux de recouvrer un fils ou un esclave fugitif [b]. A la bataille de Potidée, il sauva la vie de son pupille; & afin de satisfaire l'amour de la gloire militaire qui animoit son jeune cœur, le philosophe obtint pour Alcibiade le prix de la valeur, que le con-

de cette source agréable. V. memorabil. Socrat. l. II, passim, & l. V, c. VIII. Sympos. c. IV, p. 246.

[a] Plut. dans la vie d'Alcibiades.

[b] Plut. ibid.

sentement unanime des Athéniens lui adjugeoit à lui-même. Au fatal combat de Delium, Alcibiade, dit-on, eut occasion de reconnoître ce service essentiel, en sauvant la vie précieuse de Socrate [a]. On peut bien supposer d'après cela qu'un échange de services aussi importans ait dû resserrer les nœuds de leur amitié mutuelle.

Caractère fourbe d'Alcibiade.

Mais Alcibiade, malgré tant d'avantages, avoit un défaut qui ne pouvoit être compensé par la plus haute naissance, par la fortune la plus brillante, par les qualités les plus nobles du corps & de l'esprit, ni même par l'amitié de Socrate ; il lui manquoit un cœur honnête [b]. Nous sommes en droit de l'affirmer d'après l'autorité des auteurs contemporains, qui reconnoissent que l'admiration d'abord, ensuite l'intérêt, furent le fondement de son attachement pour cet illustre sage, dont il recherchoit les leçons, non pour devenir plus vertueux, mais pour être plus considéré. Il est possible que la morale pure

[a] Strabon, p. 330, & Plut. dans la vie d'Alcibiade.

[b] Lysias cont. Alcibiad., & Xenoph. memorab. Socrat. l. I, p. 715.

de Socrate & ses exemples aient excité en lui quelques mouvemens de vertu, mais plus probablement il la feignoit; & le discernement le plus subtil pouvoit se tromper sur le vrai caractère d'un homme qui étoit capable de se plier aux mœurs les plus opposées, & qui, comme on le verra par les divers événemens de sa vie, étaloit le luxe le plus outré à Athènes, & se soumettoit à Sparte à la plus rigide frugalité; qui savoit se conformer, selon que son intérêt l'exigeoit, aux exercices laborieux des Thébains, ou à la voluptueuse indolence de l'Ionie; prendre la mollesse efféminée d'un prince d'Orient, ou se livrer aux vices brutaux des habitans de la Thrace [a].

Le premier essai de sa conduite politique découvrit les ressources extraordinaires de son esprit mobile. Il s'opposa à la paix de Nicias, parce que c'étoit l'ouvrage d'un rival qu'il vouloit perdre. Son ambition lui faisoit desirer ardemment la guerre; & les Spartiates s'étoient attiré son ressentiment, pour avoir, dans tout le cours de leurs négociations avec Athènes, témoigné le plus grand respect pour Ses vues.

[a] Nepos, dans la vie d'Alcibiade.

Nicias, sans cacher le peu de considération qu'ils avoient pour lui, quoique sa famille eût été liée long-tems avec leur république par les nœuds sacrés de l'hospitalité, & que lui-même eût travaillé à resserrer cette union par les bons offices qu'il avoit rendus personnellement aux Lacédémoniens, faits prisonniers dans Sphacterie. Voulant satisfaire à-la-fois son ressentiment, son ambition & sa jalousie, il se détermina à renouveler la guerre avec Sparte; entreprise peu difficile dans les conjonctures du moment.

Favorisées par l'état où se trouvoit alors la Grèce. Olymp. XC. 1. A. C. 420.

Les Spartiates retirèrent leurs troupes d'Amphipolis, pour se conformer à la paix de Nicias; mais ils ne pouvoient se résoudre à remettre ni cette ville, ni les places voisines en Macédoine, sous la domination d'Athènes. Les Athéniens, conformément au traité, permirent aux captifs pris à Sphacterie de satisfaire leur empressement à revoir leurs parens & leurs amis; mais la bonne politique les empêchoit de rendre Pylos, jusqu'à ce que l'ennemi eût exécuté quelques-unes des conditions stipulées pour l'échange. Une mauvaise volonté réciproque, ou l'impossibilité d'accomplir les articles de paix, fomenta l'animosité de ces républiques, qui n'étoient ou-

trop disposées à secouer le joug. L'autorité des magistrats, qui avoient secondé les mesures pacifiques de Nicias & de Pleistoanax, étoit expirée. La jeunesse Spartiate vouloit, par de nouvelles hostilités, détruire le souvenir d'une guerre entreprise sans utilité, & terminée sans honneur ; mais la portion la plus sage des citoyens sentoit bien que l'on ne pouvoit espérer de plus grands avantages, tant que les Athéniens posséderoient Pylos. Le desir ardent de recouvrer cette forteresse, leur fit renouveler leur alliance avec les Thébains, de qui ils reçurent Panactum qu'ils espéroient échanger contre Pylos ; mais ils oublièrent, dans cette négociation, une clause importante de leur traité avec Athènes, « qu'aucune des puissances contractantes ne pourroit, sans la participation & le consentement des autres, conclure une nouvelle alliance. » Les Thébains se flattèrent de brouiller Athènes & Sparte ; les Corinthiens, guidés par la même inimitié, se réunirent aux Thébains, & rentrèrent ouvertement dans la confédération Lacédémonienne [a].

Après avoir conclu cette négociation, les Il trompe les ambassa-

[a] Thucydid., l. V, passim.

Avant l'ère chrét. 410. Ambassadeurs d'Athènes. Olymp. XC. 1. A. C. 420.

Spartiates, qui ne le cédoient à personne dans l'art de dissimuler, dépêchèrent à Athènes des ambassadeurs, pour excuser leur infraction apparente au traité, & engager cette république à accepter en échange de Pylos la ville de Panactum, qui avoit été démantelée avec soin. Le sénat d'Athènes écouta leur proposition sans en soupçonner l'artifice, sur-tout quand les ambassadeurs déclarèrent qu'ils étoient revêtus de pleins pouvoirs pour embrasser tous les plans raisonnables propres à terminer leurs différends actuels, & assurer entr'eux une amitié permanente. Il ne restoit plus aux ambassadeurs qu'à proposer leur demande dans l'assemblée du peuple, qu'ils espéroient avec raison pouvoir tromper plus facilement encore que le sénat; mais ils furent trompés eux-mêmes dans leur attente par un stratagême d'Alcibiade, aussi singulier que hardi. Ayant invité les ambassadeurs à un festin, pendant lequel il parla de leur république avec respect, & témoigna la plus grande sollicitude pour le succès de leur négociation, il observa qu'une seule circonstance l'alarmoit, c'étoit de leur avoir entendu parler de pleins pouvoirs. Il leur conseilla de n'en point faire mention dans l'assemblée, parce que la ra-

pacité naturelle du peuple ne manquéroit pas de se prévaloir de cette circonstance pour insister sur des conditions qui pourroient être incompatibles avec l'honneur de Sparte. S'ils cachoient l'étendue de leur commission, dont la publicité ne serviroit qu'à indiquer la timidité d'un côté, & à provoquer l'insolence de l'autre, il s'engageoit à obtenir la reddition de Pylos, & à leur faire accorder les conditions les plus avantageuses. Les Spartiates eurent dans ce moment l'indiscrétion de se livrer à un homme qui n'avoit point oublié les marques d'indifférence & d'ingratitude qu'il avoit reçues de leur république. Quand ils parurent le lendemain dans l'assemblée, Alcibiades demanda à haute voix l'objet & l'étendue de leur commission. Ils nièrent alors, conformément au plan concerté, qu'ils eussent des pleins pouvoirs. L'artificieux Athénien, affectant un transport d'indignation, se récria contre l'audace & la bassesse d'un peuple qui avoit indignement abusé de la candeur de son caractère. « Mais hier ils ont déclaré leurs pleins pouvoirs dans le sénat, & aujourd'hui ils dénient ce qu'ils annonçoient hier avec tant d'ostentation. Telle est (à ce que je vois actuellement) la duplicité de leur

république. C'est ainsi qu'ils ont rendu Amphipolis. C'est ainsi, Athéniens! qu'ils ont rendu les villes voisines de Macédoine. Ils vous ont mis, à la vérité, en possession de Panactum, mais avec la précaution d'en faire démolir les murs; & après avoir conclu avec Athènes une alliance ratifiée par un serment solemnel, ils osent l'enfreindre de la manière la plus perfide, en entrant dans une ligue avec Thèbes, votre ennemie déclarée. Pouvez-vous encore, citoyens d'Athènes, souffrir en silence de telles indignités? Ne chasserez-vous point ces traîtres (en montrant les ambassadeurs) de votre présence & de votre ville? » Cette harangue extraordinaire déconcerta totalement les Spartiates. Quand même la confusion leur eût permis de diminuer leur faute, en déclarant la vérité, la moindre réflexion leur auroit suffi pour voir qu'Alcibiade présenteroit le fait, quoique très-simple, comme un nouveau détour & un artifice ingénieux. Ils se retirèrent brusquement de l'assemblée (a): Nicias & les

(a) Thucydide parle d'une secousse de tremblement de terre, qui occasionna la dissolution de cette assemblée avant de prendre aucune conclusion.

autres partisans de Sparte partagèrent leur disgrace ; & Alcibiade n'eut pas de peine bientôt après à persuader aux Athéniens d'embrasser l'alliance des Argiens [a].

On pourroit croire que le poids d'une confédération aussi puissante auroit dû bientôt écraser la foiblesse de Sparte, déja épuisée par les premières guerres ; mais les opérations militaires de la Grèce dépendoient moins de la force relative des puissances belligérantes, que de la prépondérance alternative des factions domestiques. Dans l'année qui suivit le traité, les Athéniens envoyèrent un petit corps de troupes pour aider leurs alliés du Péloponnèse à réduire Epidaure, Tegée & d'autres villes ennemies dans l'Argolide & l'Arcadie. Cependant, l'année suivante, quand les Spartiates, craignant la perte de quelques villes & la défection d'un plus grand nombre, firent des efforts pour reprendre leur prépondérance dans le Péloponnèse, les Athéniens seuls montrèrent peu de volonté à s'opposer à leurs mesures, & ne se mirent nullement

La guerre du Péloponnèse renouvelée. Olymp. XC. 2. A. C. 419.

---

[a] Thucydide, l. V, p. 374 & suiv. Plut. dans la vie d'Alcibiade.

en devoir d'agir. Pleistoanax, étant partisan de la paix de Nicias, les Spartiates confièrent le commandement à Agis son collègue, qui étoit d'un caractère plus belliqueux. Tous les Lacédémoniens en âge de porter les armes, eurent ordre de marcher. L'expédient dangereux d'armer les Ilotes fut adopté dans cette occasion importante. Les alliés de Sparte montrèrent une ardeur peu commune à défendre leur cause. Les Thébains fournirent dix mille hommes de pied & mille cavaliers [a]; les Corinthiens deux mille hommes pesamment armés; les Mégariens presqu'autant; les anciennes villes de Pallené & de Sicyone dans l'Achaïe fournirent des secours prompts & puissans; tandis que la petite, mais généreuse république de Phlius, dont le territoire, limitrophe de l'Argolide, étoit assigné pour le rendez-vous des confédérés,

[a] Ils n'avoient cependant que cinq cents chevaux; ἱππῆς πεντακόσιοι καὶ ἄνιπποι ἴσοι. Peut être les ἄνιπποι, ceux qui n'avoient pas de chevaux servoient à la suite des cavaliers Le melange de l'infanterie légère avec la cavalerie fut fréquent dans les derniers tems; mais nous aurons occasion de le remarquer par la suite.

se mit en campagne avec tout ce qu'elle avoit de citoyens & d'esclaves capables de porter les armes [a].

Les armées de Sparte & d'Argos sont en présence ; mais elles se séparent sans engager de combat.
Olymp. XC. 3. A. C. 418.

Les Argiens virent l'orage qui les menaçoit, & se préparèrent à y résister. Les Eléens & les Mantinéens se joignirent à eux ; & quoique les Athéniens se fissent attendre longtems en vain, les Argiens ne perdirent pas courage ; ils entrèrent hardiment en campagne pour s'opposer à tant d'ennemis puissans. Les dispositions savantes du roi Agis interceptèrent leur retour à Argos : les hauteurs dont ils étoient entourés, furent occupées par les Corinthiens & les Phliasiens ; leur retraite vers Nemée fut coupée par les Béotiens & les Mégariens. Une bataille sembloit inévitable dans la vallée sinueuse d'Argos ; mais il est plus aisé d'admirer que d'expliquer la conduite subséquente des deux armées. Soit que les commandans Argiens [b] fussent déconcertés par la position avantageuse de l'ennemi, ou que la compassion eût

---

[a] Thucydid., l. V, p. 584 & suiv.

[b] Ou plutôt Thrasyllus, l'un des cinq généraux, qui semble avoir joui de quelque prééminence sur ses collègues ; peut-être c'étoit son tour à commander.

touché leurs ames, en voyant des armées aussi nombreuses, composées spécialement d'hommes originaires de la même péninsule, sortis du même sang, & parlant la même langue Dorique, prêts à se détruire mutuellement; ou qu'étant secrètement partisans de l'aristocratie *, ils ne voulussent pas en venir à des extrémités avec Sparte, il est certain qu'au lieu de livrer bataille, ils entrèrent en conférence avec le roi de Lacédémone. En conséquence de cette démarche inattendue, une trève fut conclue entre les chefs sans le concours des officiers ni des soldats des deux armées, ni même sans qu'ils en eussent connoissance. Les Argiens, Thrasyllus & Alciphron, promirent que leurs concitoyens donneroient une satisfaction complète pour les injures dont ils étoient accusés; & le roi Agis, à qui les loix Spartiates donnoient une autorité absolue dans le camp, fit retirer son armée.

Mécontentemens occasionnés par-là dans les deux états.

Quelque pût être la cause de cette conven-

---

* Alciphron, qui, avec Thrasyllus, fut le principal agent dans cette affaire, étoit le « πρόξενος Λακεδαιμονίων » l'hôte public des Lacédémoniens. Thucydid. p. 386.

tion, elle occasionna (après les premiers instans de silence & d'étonnement) un mécontentement général, suivi de clameurs violentes & licencieuses. Les Spartiates se plaignoient, « qu'après avoir assemblé un corps de troupes, tel que le Péloponnèse en avoit rarement vu, dont l'attachement pour leur cause étoit plein d'ardeur, dont le nombre & le courage étoient invincibles; & qu'après avoir enfermé leurs ennemis de tous côtés, & les avoir privés de toute ressource, l'espérance glorieuse, ou plutôt la certitude de la victoire la plus complète & la plus importante s'étoit évanouie en un moment par le caprice, la lâcheté ou la corruption de leur général. » Les Argiens, de leur côté, regrettoient « d'avoir laissé échapper de leurs mains, par une convention précipitée & indiscrète, leurs nombreux ennemis qu'ils avoient une si belle occasion de combattre dans leur propre pays. » Ils ne bornèrent pas leur ressentiment à de vaines plaintes. Les plus entreprenans & les plus séditieux attaquèrent & pillèrent les maisons de Thrasyllus & d'Alciphron, qui ne sauvèrent leurs vies qu'avec beaucoup de peine, en se retirant dans le sanctuaire respecté de Junon Argienne.

Alcibiade persuade aux Athéniens de rompre la trève.

Olymp. XC. 3. A. C. 418.

Quoique les Grecs en général employassent rarement des ambassadeurs résidens chez les étrangers, Alcibiade néanmoins fut revêtu de ce caractère auprès des Argiens. Son activité ne vouloit pas laisser échapper l'occasion d'exciter les mouvemens populaires dans lesquels il trouvoit son intérêt & celui des Athéniens. Il prétendit ensuite que ses instigations avoient décidé les Argiens & leurs alliés à rompre la trève ; entreprise devenue bien plus facile depuis l'arrivée si long-tems attendue des troupes que les Athéniens avoient promises ; & qui étoient de douze cents soldats & d'un corps de trois cents chevaux. Encouragés par ce secours, les Argiens attaquèrent l'ancienne & opulente ville d'Orchomenus en Arcadie, qui, après une foible résistance, se soumit à leurs armes. Ils s'avancèrent ensuite pour mettre le siège devant la ville de Tégée, contre la volonté des Eléens, qui desiroient ardemment châtier les habitans de Lepreum, district situé sur leurs frontières. Les Argiens n'eurent aucun égard à leurs demandes ; & les Eléens, offensés par cette marque de mépris, se retirèrent très-mécontens.

Les Spartiates

Les Lacédémoniens apprirent avec indigna-

tion la prise d'Orchomenus, le siège de Tégée & l'infraction manifeste du traité. Ils avoient d'abord murmuré contre l'imprudence ou la perfidie du roi Agis; mais quand ils virent les effets de sa mauvaise conduite, leur ressentiment devint fureur. Dans les premiers mouvemens de leur animosité, ils résolurent de détruire sa maison, & de le condamner à une amende très-forte, que vraisemblablement il n'auroit pu payer. Mais son adresse & son éloquence appaisèrent les clameurs générales; & comme la colère des assemblées populaires se convertit aisément en pitié, il regagna même la faveur du peuple. Ses talens connus pour la guerre lui firent donner le commandement de l'armée, & il assura ses compatriotes que ses services futurs effaceroient bientôt la tache que sa première conduite avoit faite à sa réputation. Les Spartiates cependant élurent, pour la première fois en cette occasion, dix conseillers qui devoient suivre leurs rois à la guerre, arrêter leurs résolutions trop précipitées, & réprimer leur autorité trop absolue.

se mettent campagne.

Après avoir pris cette précaution, dont la nécessité sembloit justifiée par ce qu'ils venoient d'éprouver récemment, ils deman-

Bataille de Mantinée.

dèrent des secours à leurs alliés, qui ne desiroient pas moins ardemment qu'eux de renouveler les hostilités. Ils s'avancèrent avec une armée nombreuse (quoiqu'inférieure à celle qu'ils avoient assemblée précédemment, leurs confédérés au-delà de l'Isthme n'ayant pas encore eu le tems de les joindre), & marchèrent directement à Mantinée, espérant prendre cette place, ou obliger l'ennemi à retirer ses troupes du siège de Tégée, pour la secourir. L'approche des Argiens prévint la surprise de Mantinée ; & les deux armées, dont l'ambition & le ressentiment avoient été trompés, en perdant l'occasion de déployer leur valeur & leur vengeance, se préparèrent à une action.

Harangues militaires.

Suivant l'usage des anciens, les chefs des différentes nations haranguoient leurs troupes respectives. Les Mantinéens furent animés « par la vue de leur ville, pour la défense de laquelle ils étoient exhortés à combattre vaillamment, ainsi que pour le sort de leurs femmes & de leurs enfans. L'événement de la bataille devoit decider l'alternative importante, dans laquelle ils étoient, & leur assurer l'empire qu'ils avoient acquis auparavant sur différentes villes de l'Arcadie, ou les condamner

à

à la servitude qu'ils avoient déja soufferte sous la cruelle tyrannie de Sparte. » On rappela aux Argiens « leur ancienne prééminence dans le Péloponnèse, qu'ils avoient regagnée depuis peu, & qu'il étoit de leur honneur de soutenir dans cette circonstance. On leur remit sous les yeux les guerres longues & sanglantes qu'ils avoient eu à soutenir précédemment, pour repousser l'usurpation d'un voisin ambitieux & puissant. C'étoit le même ennemi qui les attaquoit alors & qui leur donnoit occasion de venger, en un seul jour, les injustices accumulées de plusieurs siècles. » Les Athéniens entendirent & répétèrent, « qu'il étoit glorieux de marcher à la tête d'alliés courageux & fidèles, & de se montrer dignes de leur réputation héréditaire. Ils ne le cédoient à personne en bravoure; ils n'avoient point de rivaux pour la puissance; & quand ils auroient vaincu les Lacédémoniens jusques dans le Péloponnèse, leur domination seroit plus étendue & plus assurée. »

Les Spartiates exhortèrent en peu des mots leurs troupes, & s'excitèrent mutuellement, « à déployer cette valeur, dont ils avoient été animés, & qui ne pouvoit recevoir de nouvelles forces d'un ennuyeux étalage de paroles

Les Spartiates sont victorieux.

inutiles. » En parlant ainsi, ils marchèrent au son de la flûte à pas lents, mais assurés, pour recevoir le choc impétueux [a] des Argiens & des Athéniens. Depuis les premières dissentions occasionnées par la paix de Nicias, on avoit exercé constamment au métier des armes plus de mille jeunes gens choisis parmi la jeunesse d'Argos, pour soutenir les prétentions honorables de leur pays. Ils se conduisirent avec une bravoure signalée. Les Athéniens ne démentirent pas leur ancienne réputation. Les Mantinéens défendirent avec acharnement tout ce qu'ils avoient de plus cher. Mais l'armée alliée avoit été considérablement affoiblie par la désertion des Eliens; & l'enthousiasme martial du roi Agis, secondé de la valeur

[a] Les vers admirables de Milton, qui étoit grand admirateur de Thucydides, sont le meilleur commentaire sur cette bataille.

Anon they more
In perfect phalanx to the Dorian mood
Of flutes and soft recorders, such rais'd
To heighs of noblest tempe heroes old,
Arming to battle; and instead of rage,
Deliberate valour breath'd firm and un mov'd, &c.

PARAD. PERDU, l. I.

inébranlable des Spartiates [a], décida le fort de la bataille. Les alliés furent repoussés, rompus, mis en désordre & obligés de prendre la fuite. Les Spartiates, ne voulant pas irriter leur désespoir, ou observant superstiti-

---

[a] Si le texte n'est pas altéré, les paroles de Thucydides sont très-remarquables : αλλα μαλιστα δη κατα παντα τη εμπειρια λακεδαιμονιοι ελασσωθεντες, τη ανδρεια εδειξαν ουχ ησσον περιγενομενοι, p 394. « que les Lacédémoniens se montrèrent aussi supérieurs à l'ennemi par leur courage vraiment héroïque, qu'ils lui parurent dans cette occasion inférieurs pour la tactique. » Il paroît, par la description de la bataille, que ce ne fut pas de talens, mais de discipline que manquèrent les Lacédémoniens. En approchant de l'ennemi, leur aile droite s'étendit trop, ce qui arrivoit fréquemment, par le desir qu'avoit chaque soldat de couvrir son côté désarmé par le bouclier de celui qui étoit à sa droite; en conséquence de cette tendance, l'aile gauche des Lacédémoniens fut coupée par la droite de l'ennemi. Agis ordonna aux Skirites & aux Brasidiens de s'avancer vers la droite, & d'alonger le front de l'aile gauche, commandant aux bataillons d'Hipponoïdas & d'Aristocles de remplir le vide occasionné par ce mouvement; mais ces généraux refusèrent absolument d'obéir à cet ordre, & furent dans la suite bannis de Sparte pour cette raison. Thucydides, p. 393 & suiv.

tieusement une ancienne maxime, qui leur enjoignoit « de favoriser l'ennemi qui fuit, » ne continuèrent pas la poursuite, mais retournèrent chez eux en diligence pour célébrer les fêtes carnéennes, satisfaits d'avoir rétabli la gloire de leurs armes, & d'avoir recouvré leur autorité dans le Péloponnèse.

Tumultes dans Argos.

Telles furent en effet les conséquences immédiates d'une bataille qui ne fut pas aussi sanglante qu'elle auroit pu l'être, les vaincus ayant perdu onze cents hommes, & les vainqueurs trois cents. Mais les révolutions de la Grèce dépendoient principalement de la politique changeante des factions domestiques. Les Spartiates avoient dans Argos même de nombreux partisans, qui, enhardis par la victoire récente de leurs amis, prirent les armes sur-le-champ, abolirent le gouvernement populaire, attaquèrent les partisans d'Athènes, renoncèrent à la ligue qu'ils avoient faite avec cet état, & entrèrent dans une nouvelle confédération avec Sparte. Cet événement eut lieu peu de jours après l'action, & sur la fin du quatorzième hiver de la guerre du Péloponnèse. Les deux années suivantes, Argos paya cher un moment de splendeur, ayant éprouvé trois révolutions sanglantes, qui

renouvelèrent les atrocités de la sédition Corcyrénne. La contestation se termina comme à Corcyre, en faveur des Athéniens & de la démocratie.

Massacre des Scioniens.

Les affaires du Péloponnèse avoient longtems occupé l'attention d'Athènes sans l'absorber entièrement. Dans l'année qui précéda son alliance avec Argos, les Athéniens réduisirent la ville rebelle de Scioné, dans la péninsule de Pallené, contre laquelle leur ressentiment avoit été porté au dernier période, par la révolte des Scioniens qui, quoique habitant un pays presque enfermé par la mer, avoient osé défier la puissance navale d'Athènes, & avoient profité des malheurs de cette république, pour se joindre à ses ennemis. Les Scioniens devinrent les victimes d'une vengeance également cruelle & imprudente. Les mâles, au-dessus de l'âge de puberté, furent passés au fil de l'épée; les femmes & les enfans traînés en servitude; le nom & les privileges de la ville furent abolis pour jamais; & le territoire repeuplé par une nouvelle colonie, composée principalement de Platéens exilés. Ces cruautés atroces éveillèrent la terreur, aigrirent le ressentiment, & redoublèrent la résistance des répu-

bliques voisines. Perdiccas, roi de Macédoine, ayant entrepris de les défendre, les Athéniens irrités voulurent lui interdire l'usage des mers Grecques. Mais ce peuple ambitieux avançoit si lentement dans son projet de réduire les côtes de Macédoine, qu'à la fin il y renonça, se contentant de garder les places qui lui étoient encore attachées, de rétablir l'ordre domestique, & de recueillir le tribut accoutumé sur ses nombreuses colonies.

Les Athéniens attaquent Melos. Olymp. XCI. I. A. C. 416.

L'industrie productive répandue dans toutes les classes de citoyens, l'égalité des fortunes particulières, l'absence du luxe habituel, & d'autres causes non moins favorables, rendoient la Grèce florissante au milieu de guerres furieuses & sanglantes. Après un court intervalle de tranquillité, sa population trop abondante étoit obligée de se répandre au dehors, & d'aller au loin fonder de nouvelles colonies, ou tenter des conquêtes. Après la paix de Nicias, Athènes goûta pendant cinq ans un calme heureux; les guerres de Macédoine & d'Argos n'ayant fait qu'exercer son activité sans épuiser ses forces. La nécessité d'employer le superflu de sa vigueur à quelque entreprise utile & honorable, devint funeste l'année suivante à

la malheureuſe île de Mélos, une des plus grandes des Cyclades, placée ſur la rive oppoſée au cap Malée, promontoire méridional de la Laconie [a].

Cette île, de ſoixante milles de circonférence, d'une température agréable, qui fourniſſoit en abondance toutes les productions des climats méridionaux, avoit reçu de bonne heure une colonie de Sparte; & cet heureux établiſſement avoit joui ſept cents ans de l'indépendance politique. On peut juger de la force & de l'importance de la capitale qui avoit le même nom que l'île, par l'armement que les Athéniens envoyèrent contre elle, & qui conſiſtoit en trente vaiſſeaux & en trois mille ſoldats. Avant de commencer les hoſtilités, ils envoyèrent des ambaſſadeurs aux Méliens, afin de les engager à ſe rendre ſans encourir les dangers & la punition d'une réſiſtance inégale & probablement inutile. Les ruſés inſulaires, qui connoiſſoient bien l'é-

Deſcription de cette île.

[a] L'île de Mélos eſt par-tout imprégnée de fer, de bitume, de ſoufre, & d'autres minéraux. Tournefort la dépeint comme un grand laboratoire: on prétend que ſes feux ſouterrains donnent une force & une ſaveur particulière à ſes vins & à ſes fruits.

loquence & l'adresse des envoyés, leur refusèrent la permission de parler devant l'assemblée publique, mais nommèrent une députation de magistrats pour entendre & examiner leurs demandes. Les ambassadeurs Athéniens furent reçus dans le sénat où se tint cette intéressante & fameuse conférence [a], qui fait connoître les sentimens & l'opinion dominante des Grecs en matière de guerre & de gouvernement, & met dans tout son jour les principes tyranniques de la république Athénienne. Les ambassadeurs observèrent d'abord, « que puisque la défiance des Méliens, qui provenoit vraisemblablement du sentiment qu'ils avoient de la foiblesse de leur cause, leur avoit refusé la liberté de se faire entendre à l'assemblée du peuple, ils emploieroient, dans cette conférence, la manière de procéder qui sembloit la plus conforme au desir des Méliens, & écouteroient patiemment les objections qu'on pourroit faire à leurs propositions. « Rien ne paroît plus juste & plus raisonnable, répondirent les Méliens; » mais vous êtes venus ici avec une armée puissante, qui vous rend juges dans votre propre cause.

Conférence entre les commissaires d'Athènes & de Mélos.

[a] Thucydid., l. V, p. 400 & suiv.

Quoique vaincus dans cette conférence, vous pouvez encore vaincre par les armes; & nous, si nos raisons ne vous persuadent pas, nous sommes obligés de nous soumettre à l'esclavage. » *Les Athéniens*, « si vous prétendez parler de matières étrangères au sujet que nous traitons, nous avons fini. » *Les Méliens*, « il est sûrement bien excusable à des gens qui risquent tout, de prendre toutes les précautions qui sont en leur pouvoir, & d'exposer leurs soupçons & leurs craintes; mais suivons dans la conférence le plan que vous avez proposé. » *A.*, « &, de part & d'autre, omettons tous les raisonnemens superflus, soit que nous, qui avons repoussé & vaincu les Perses, soyons en droit de gouverner les Grecs; ou que vous, qui êtes une colonie de Lacédémone, ayez droit à l'indépendance. Parlons en hommes sensés & prudens, qui savent que les règles de la justice ne s'observent qu'entre des personnes d'une condition égale; mais qu'il appartient au fort de commander & au foible d'obéir, parce que tel est l'intérêt de tous deux. » *M.*, « comment accorder nos intérêts avec les vôtres ? » *A.*, par la soumission vous sauverez vos vies; & en vous conservant, nous

augmenterons notre propre pouvoir. » *M.*, « puisque sans égard pour la justice, vous n'êtes gouvernés que par votre intérêt, considérez donc aussi que votre invasion chez les Méliens n'étant point provoquée, vous attirera le ressentiment de toute la Grèce, vous donnera pour ennemis tous les états neutres; & si jamais votre empire diminuoit (& quelle grandeur humaine n'est pas sujette aux revers?) vous exposera à une punition juste & terrible. » *A.*, « la continuation de notre empire dépend de la fortune & des dieux; mais le peu que les hommes peuvent faire pour le conserver, nous ne le négligerons pas. La liberté de Mélos offense l'orgueil des îles voisines, & les anime à la rébellion. L'intérêt de notre pouvoir actuel doit l'emporter sur la crainte du danger futur. » *M.*, « tandis que les Athéniens sont ainsi préparés à braver tout danger pour la conservation de leur empire, & les îles qui leur sont soumises à défier la mort dans l'espérance de secouer le joug, ne seroit-ce pas de notre part, nous qui avons long-tems joui de la liberté, la plus basse & la plus infâme lâcheté de redouter le péril pour conserver la plus précieuse & la plus glorieuse de toutes les possessions humaines? » *A.*,

nous ne sommes pas venus ici pour disputer le prix de la valeur, mais pour offrir les conditions d'où votre salut dépend. » *M.*, « l'événement de la guerre est incertain ; il y a quelqu'espoir dans la résistance, & aucun dans la soumission. » *A.*, « la flatteuse espérance trompe souvent l'heureux & le puissant ; mais elle perd toujours le foible & l'infortuné, qui, dédaignant les moyens naturels de conservation, a recours aux vains rêves de l'imagination, aux présages, aux oracles, aux prédictions & à toutes les illusions trompeuses d'une vaine superstition. » *M.*, « nous savons qu'il sera difficile aux Méliens de résister à la force & à la fortune d'Athènes ; cependant nous espérons que les dieux favoriseront la justice de notre cause ; & que les Lacédémoniens, de qui nous sommes descendus, animés par un sentiment d'honneur, défendront leur propre sang. » *A.*, « ne croyez pas qu'Athènes soit abandonnée des dieux. L'ambition est gravée dans le cœur de l'homme ; c'est la sagesse de la providence, & non un décret Athénien qui a établi l'inévitable loi, que le fort gouverneroit le foible. Quant aux secours des Lacédémoniens, nous vous félicitons sincère-

ment ſur votre heureuſe ignorance de leurs principes. Quoique l'équité règne dans leurs inſtitutions domeſtiques, ils n'ont qu'une manière de ſe conduire avec leurs voiſins, qui eſt de régler toutes leurs démarches avec eux ſur leur intérêt perſonnel. » *M.*, « c'eſt-là la principale raiſon qui nous fait eſpérer qu'ils n'oublieront pas une île qu'ils ont peuplée ; ce qui ſeroit d'ailleurs très-contraire à leurs intérêts, Mélos étant ſituée dans le voiſinage de leur territoire, & ne pouvant être qu'une poſſeſſion très-dangereuſe entre les mains d'un ennemi. » *A.*, « la prudence timide des Lacédémoniens leur permet rarement de ſe mettre en campagne, même contre leurs ennemis invétérés dans le Péloponnèſe, à moins d'avoir ſous leurs étendards une nombreuſe ſuite d'alliés. Il ne faut pas imaginer que, pour le ſalut d'une colonie, ils traverſeront ſeuls la mer de Crète, pour combattre la flotte ſupérieure d'Athènes. » *M.*, « ſi les Lacédémoniens eux-mêmes ne veulent pas ſe mettre en mer, ils peuvent tranſporter d'autres ſoldats à leur place ; & l'étendue de la mer de Crète leur permettra d'éluder la vigilance de vos vaiſſeaux ; ou en ſuppoſant que cette probabilité manque, les

Lacédémoniens peuvent attaquer vos ſujets ſur le continent, & accomplir les deſſeins du vaillant Braſidas.» *A.*, «vous êtes déterminés, à ce qu'il paroît, à apprendre, par une fatale expérience, ſi la crainte a jamais forcé les Athéniens à renoncer à leurs deſſeins, & ſur-tout à lever le ſiège d'une place qu'ils ont une fois inveſtie; car, dans tout le cours de cette longue conférence, vous n'avez annoncé aucun motif capable d'inſpirer une juſte confiance. Vous parlez d'honneur & d'indépendance, en rejetant les offres d'un état puiſſant, aux armes duquel vous êtes hors d'état de réſiſter, & dont vous pourriez obtenir la protection, au moyen d'un tribut modéré. De peur que la crainte n'ait quelque part à cette conduite peu prudente, nous vous laiſſerons réfléchir en particulier à nos propoſitions, en vous rappelant ſeulement encore une fois, que votre délibération actuelle décidera du ſort de votre pays.»

Magnanimité des Méliens.

Les ambaſſadeurs Athéniens ſe retirèrent, & bientôt après les Méliens les rappelèrent, & déclarèrent «que leur réſolution unanime étoit de ne pas renoncer, même dans cet inſtant de détreſſe, à une liberté qu'ils avoient

conservée sept cents ans ; que leur espoir étoit fondé sur l'assistance vigoureuse des Lacédémoniens & dans cette providence divine qui les avoit si spécialement protégés jusqu'alors, au milieu des convulsions générales de la Grèce. Ils conjuroient les Athéniens d'accepter leur offre de neutralité, & de ne pas se permettre sans raison aucune violence. » Les ambassadeurs se préparèrent à retourner au camp, & joignant le sarcasme à la menace, ils observèrent, en quittant les Méliens « qu'ils étoient les seuls qui, dans une situation aussi pressante, regardassent l'avenir plus certain que le passé; mais qu'ils auroient tout lieu de se repentir de la folie, qui leur faisoit préférer aux propositions d'une conservation certaine & immédiate, des espérances trompeuses, l'instabilité de la fortune, & l'attente inutile du secours des Lacédémoniens. » Les Athéniens, irrités de cette résistance, investirent sans délai la capitale de Mélos, qui fut bloquée plusieurs mois par mer & par terre. Les assiégés, après avoir souffert tous les fléaux de la guerre, firent plusieurs sorties en désespérés, s'emparèrent des magasins Athéniens, & détruisirent une partie de leurs ouvrages: mais sur la fin de l'hiver ils furent obligés

Conquête de Mélos & traitement cruel des habitans.

de céder aux efforts vigoureux de l'ennemi, joints à une trahiſon domeſtique. Les mâles au-deſſus de quatorze ans partagèrent le ſort malheureux des Scioniens; les femmes & les enfans furent condamnés à une ſervitude perpétuelle, & cinq cents nouveaux habitans, tirés des colonies voiſines d'Athènes, furent envoyés pour occuper les terres vacantes, qui avoient été cultivées & fertiliſées ſept cents ans par le travail des infortunés Méliens [a].

---

[a] Thucydides, l. V, p. 410 juſqu'à la fin.



CHAPITRE XIX.

Alcibiade détermine l'expédition de Sicile. — Révolutions dans cette île. — Ambassade à Athènes. — Vues extravagantes d'Alcibiade. — Nicias s'y oppose. — Les Athéniens se préparent à faire une descente en Sicile. — Leurs préparatifs éveillent le soupçon des états d'Italie. — Délibérations sur la manière de conduire cette guerre. — Alcibiade prend Catane par stratagême. — Ses intrigues dans Messine. — Il est rappelé mal-à-propos à Athènes. — On l'accuse de trahison & d'impiété. — Il s'enfuit à Sparte. — Nicias se détermine à attaquer Syracuse. — Description de cette ville. — Les Athéniens ont l'avantage dans une bataille. — Retour à Catane & à Naxos.

Alcibiade détermine l'expédition de Sicile.

LE massacre des Méliens a été attribué, par un biographe[a] érudit, quoique souvent inexact, à l'orgueil farouche d'Alcibiade.

[a] Plutarque, dans la vie d'Alcibiade.

Mais

Mais des écrivains [a] plus anciens & plus authentiques, dont le silence paroît disculper le fils de Clinias de cette accusation atroce, le représentent comme le principal auteur de l'expédition contre la Sicile ; expédition aussi injuste dans son principe, que funeste dans ses conséquences.

L'union des princes de Syracuse & d'Agrigente triompha, comme nous avons dit, de l'ambition & des ressources de Carthage. La Sicile florissoit sous l'administration vertueuse de Gelon & de Théron ; mais sa tranquillité fut troublée par les dissentions de leurs successeurs immédiats. Hieron, roi de Syracuse, fut victorieux dans une guerre longue & sanglante, pendant laquelle l'incapacité & les infortunes de Thrasidée son rival enhardirent le ressentiment de ses sujets, déja provoqué par son injustice & sa cruauté [b]. Il échappa à la fureur du peuple, mais il fut victime de son propre désespoir ; & les Agrigentins, après avoir chassé la famille Révolution dans cette île.

[a] Thucydides, l. V. Lysias, orat. cont. Alcib.

[b] Diodore, l. XI, c. LX & suiv.

d'un tyran odieux, adoptèrent le gouvernement républicain.

Règne d'Hieron dans Syracuse.

Le faux, le cruel, l'avare Hieron (car c'est ainsi qu'on le dépeint [a], au moins dans les premières années de son règne) retira probablement peu d'avantage de ses succès. Mais son esprit n'étoit pas incapable de réflexion ; & dans le cours d'une longue maladie qui l'obligea à la retraite, il découvrit le vuide des objets que l'on apprend aux rois à admirer, & eut recours aux solides plaisirs de l'étude. En conversant avec les philosophes Grecs, il apprit la plus importante de toutes les leçons, celle de se connoître soi-même. Les sentimens d'Hieron s'épurèrent à mesure que son esprit se développa ; il s'opéra un changement total dans son caractère & dans sa conduite ; & les dernières années de son règne embellissent l'histoire de la Sicile, & du siècle dans lequel il vécut [b]. Les poëtes Simonides, Eschiles & Bacchilides fréquentèrent sa cour, & admirèrent la solidité de son esprit plus que l'étendue de son pouvoir.

---

[a] Diodore de Sicile, l. XI, c. LXVI.

[b] Ælien, l. IX, c. VII.

Le genie sublime de Pindare a célébré la générosité magnifique de son illustre patron. Enfin, dans un âge où les écrits étoient la peinture de la conversation, parce que les hommes n'avoient rien à craindre en disant ce qu'ils pensoient, le discipl impartial de Socrate a représenté Hieron, dans le dialogue auquel il a donné le nom de ce Roi comme un modèle de sagesse & de vertu [a].

Le règne glorieux d'Hieron fut suivi de la tyrannie sanglante de Thrasybule, monstre qui déshonorant le trône & l'humanité, fut chassé de Sicile par ses sujets indignés. Les Syracusains oublièrent la renommée de Gelon, & le mérite récent d'Hieron; & pour n'être jamais assujettis à un tyran comme Thrasybule, ils changèrent le pouvoir odieux des rois en une forme de gouvernement, aussi dangereuse que turbulente, la démocratie [b]. Tyrannie de Thrasybule, & établissement de la démocratie. Olymp. LXXXVIII. 3. A. C. 466.

Les villes inférieures ayant imité successivement l'exemple d'Agrigente & de Syracuse, les colonies Grecques en Sicile éprouvèrent les désordres de cette liberté tumultueuse, Effets de cette révolution.

---

[a] Xenoph. Hieron.

[b] Aristot. de republ., l. V, c. XII.

qui avoit si long-tems regné dans la mère patrie. Déchirées par des dissentions intestines, & harassées par des hostilités au dehors, elles n'avoient ni le loisir ni l'inclination de suivre la politique de la Grèce. La république de Syracuse qui étoit seule en état de s'interposer efficacement dans les querelles de cette contrée, au lieu de les réprimer, imita l'ambition d'Athènes. Plusieurs des établissemens Doriens étoient devenus confédérés ou plutôt tributaires des Syracusains; & vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, ce peuple ambitieux, quoique déchiré par des factions domestiques, faisoit ressentir d'une manière vigoureuse les effets de sa valeur aux établissemens Ioniques de Léontium, Catane & Naxos.

Dissentions en Sicile, dans lesquelles les Athéniens prennent part. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 426.

Tandis que ces infortunés insulaires luttoient contre l'agitation d'un gouvernement plus orageux que les gouffres de Scylla & de Charybde, ils jouissoient cependant des avantages particuliers de la démocratie, qui, de toutes les constitutions politiques, présente le champ le plus vaste à l'exercice des talens, & qui a toujours été la plus féconde en grands hommes. La fermentation active des assemblées populaires avoit procuré à Léon-

tium l'éloquence d'un Gorgias, & à Syracuse les talens d'un Hermocrates. Dans la sixième année de la guerre du Péloponnèse, le premier vint à Athènes solliciter la protection de cette république contre l'injuste usurpation de la capitale de Sicile. Ses raisons & l'harmonie brillante de son style émurent la sensibilité des Athéniens. Ils envoyèrent aussi-tôt vingt vaisseaux de guerre au secours de leurs frères d'Ionie. Deux années après ils reçurent une semblable demande, & y satisfirent aussi promptement; ils sembloient disposés à s'engager avec vigueur dans cette guerre, quand la prévoyance d'Hermocrates, alarmée de la présence de ces républicains ambitieux, convoqua un congrès général des états de Sicile.

Cette assemblée eut lieu dans la ville de Gela; elle fut composée des députés de toutes les villes Doriques & Ioniques. Hermocrates fut le représentant de Syracuse, & il se montra digne de cette commission importante & honorable. Tandis que les envoyés des autres états insistoient sur leurs griefs particuliers, & ne s'occupoient que de leurs intérêts séparés, Hermocrates ne vit jamais, ne rechercha jamais que l'intérêt général de la

Appaisées par Hermocrates. Olymp. LXXXIX. 1. A. C. 424.

Sicile. Ses raisons l'emportèrent enfin, & toutes les parties de la confédération consentirent à terminer leurs contestations domestiques, pour empêcher l'île entière de devenir la proie d'une puissance étrangère [a].

Nouvelles dissentions. Olymp. XCI 1. A.C. 416.

Mais un plan d'union, si avantageux & si salutaire, dépendoit de l'influence passagère d'un seul homme, tandis que les principes de discorde étoient innombrables & permanens. Peu d'années après cet événement, Leontium fut prise & détruite, ses habitans réduits à la malheureuse condition de bannis, & les Egestéens ses confédérés furent assiégés par les armées combinées de Selinus & de Syracuse. Ces infortunées républiques envoyèrent de nouveau une ambassade à Athènes, pour réclamer les droits de consanguinité, & alarmer l'intérêt de leurs puissans alliés.

Demandes des Egestéens.

« Les Athéniens, disoient-ils, sont obligés, par tous les principes d'une saine politique, à réprimer les progrès rapides de Syracuse, qui deviendroit sans cela une alliée formidable pour la ligue du Péloponnèse; & ils doivent profiter, pour tenter cette entreprise, du tems où leurs frères

[a] Thucydid. p. 290.

Ioniens en Sicile sont encore en état de faire quelques efforts pour leur défense personnelle. » Afin d'appuyer ces considérations, les ambassadeurs d'Egesta firent une description aussi fausse que pompeuse de la richesse de leur république, qui, selon eux, étoit capable de subvenir à toutes les dépenses de la guerre. Leurs concitoyens, par un artifice inexcusable, déployèrent aux yeux des commissaires Athéniens, envoyés pour conférer avec eux, des richesses empruntées à leurs voisins, & employèrent des expédiens extraordinaires pour lever la somme de soixante talens d'argent, destinée à entretenir pendant un mois une flotte Athénienne de soixante voiles, comme si leur intention eût été de répéter tous les mois cet énorme subside [a].

Auxquelles les Athéniens se prêtent imprudemment.

La situation de ces alliés étoit sans contredit de nature à faire beaucoup d'impression sur les Athéniens. Différentes raisons néanmoins auroient dû dissuader ce peuple ambitieux d'entreprendre, dans la conjoncture actuelle, une expédition contre la république puissante de Syracuse. L'orage que Périclès avoit vu s'avancer avec tant de rapidité

[a] Thucydid., p. 444.

du Péloponnèse, avoit été dissipé à la fin par la valeur & la fortune des Athéniens; mais ce ne fut pourtant qu'après que les armes de Brasidas eurent ébranlé leur empire jusques dans ses fondemens. Le même orage pouvoit se former de nouveau, si les Athéniens éloignoient leurs armées de leur territoire, sur-tout s'ils étoient malheureux au dehors; car l'orgueil blessé de Sparte auroit alors saisi avidement la première occasion favorable de se venger. La rébellion des villes Macédoniennes n'étoit pas encore réprimée, & il étoit aussi imprudent que dangereux de chercher à acquérir de nouveaux territoires, avant d'avoir repris la même autorité sur ces anciennes possessions. Quand même le succès le plus flatteur auroit dû couronner l'expédition des Athéniens, il auroit été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de conserver une conquête aussi éloignée & aussi étendue; & si le succès ne la favorisoit pas, comme il y avoit de bonnes raisons de l'appréhender, les infortunes des Athéniens, dont la grandeur étoit à-la-fois un objet de terreur & d'envie, ne pouvoient manquer d'encourager l'esprit rebelle de leurs alliés & des peuples qui leur étoient soumis, d'ex-

citer l'animosité secrète des Péloponnésiens, & de ranimer la haine de leurs anciens ennemis, fortifiée par le ressentiment des Syracusains & de leurs confédérés justement irrités des hostilités qu'on avoit osé commettre dans leur île.

Vues extravagantes d'Alcibiade.

Ces considérations prudentes furent incapables de ralentir les résolutions de l'assemblée Athénienne, enflammée par l'impétueuse ardeur d'Alcibiade. C'est une observation également juste & profonde de Machiavel, que le pouvoir réel du gouvernement est souvent plus concentré dans les républiques que dans les monarchies ; observation dont les troubles de sa patrie lui avoient donné le sujet, & qu'il auroit pu confirmer par l'histoire des Grecs, dont les mesures politiques & même le caractère national dépendoient de l'influence passagère d'un petit nombre d'individus. Sous la direction d'Aristide & de Thémistocle, les Athéniens déployèrent la plus saine politique, fortifiée par une probité inébranlable & par une valeur héroïque. Cimon leur inspira l'ambition généreuse dont lui-même étoit animé : une grandeur pleine de dignité & une fermeté magnanime distinguèrent la longue administration, j'ai

presque dit le règne, de Periclès. Le fils de Clinias succéda au pouvoir & à l'autorité, sans succéder aux vertus de ces grands hommes, que son orgueil dédaignoit d'imiter. Sans égard pour l'ordre & la décence, il mêloit à une magnificence licencieuse très-opposée à l'esprit de l'égalité républicaine, une grace dans ses manières, & une affabilité dans sa conduite, qui non-seulement repoussoient la censure, mais attiroient les éloges [a]. Quoiqu'il préférât ce qui étoit utile à ce qui étoit vertueux, il préféroit ce qui étoit brillant à ce qui étoit utile; & dédaignant les dons communs de la valeur & de la fortune, il aspiroit à des entreprises extraordinaires. Le recouvrement des possessions Athéniennes, & le rétablissement d'un empire déja trop étendu, auroient satisfait l'ambition d'un politique entreprenant & actif; mais les vues inconsidérées d'Alcibiade se portoient bien plus loin. Il ne regardoit l'acquisition de la Sicile elle-même, que comme une introduc-

[a] Voyez Plut. dans la vie d'Alcibiade. Isocr. de pace, & sur-tout le tableau animé (dans la république de Platon, l. VIII, c. CC. & suiv.), dont Alcibiade fut sans contredit l'original.

tion néceſſaire à des conquêtes ultérieures & plus importantes. La ſituation intermédiaire de cette île agréable & fertile ouvroit une communication facile avec la côte orientale d'Italie, qui, depuis Brindes juſqu'au détroit de Sicile, étoit ornée de villes nombreuſes & floriſſantes, & aſſuroit de plus un paſſage court & facile aux côtes ſeptentrionales de l'Afrique, qui, pendant pluſieurs ſiècles, avoient été cultivées & enrichies par les travaux réunis des Grecs & des Carthaginois. Soit qu'il veillât ou qu'il dormît, Alcibiade dévoroit en imagination la vaſte étendue de ces poſſeſſions éloignées, dont il deſtinoit déja les ſecours à ſoumettre l'eſprit opiniâtre & la réſiſtance obſtinée des Péloponnéſiens. Ainſi, tranquille au-dedans, & ſouveraine de la mer, Athènes auroit pu incorporer dans ſes troupes celles des provinces conquiſes, & conſerver un empire inébranlable ſur la portion la plus délicieuſe de la terre, tandis que ſes heureux citoyens, délivrés de tous ſoins laborieux & mercenaires, & recevant les contributions des nations ſoumiſes, pourroient déployer dans toute ſon étendue ce goût pour la ſplendeur & la magnificence, cette grandeur d'ame & cette ſupériorité de

génie qui leur donnoient le droit de prétendre avec justice à l'empire de l'univers [a].

Nicias s'oppose à l'expédition de Sicile.

Séduits par ces projets de grandeur extravagans, mais flatteurs, les Athéniens, dans deux assemblées consécutives, résolurent de faire la guerre à la Sicile, & de lever toutes les forces de terre & de mer qui paroîtroient nécessaires pour la pousser avec vigueur & la terminer avec succès. Tandis qu'ils délibéroient, le vertueux Nicias, qui avoit été nommé avec Alcibiade & Lamachus au commandement de l'armement projeté, n'omit rien de ce qui pouvoit être suggéré par la prudence & fortifié par le patriotisme, pour détourner ses concitoyens d'un projet aussi dangereux. Dans cette mémorable occasion il se dépouilla de sa timidité ordinaire, & se départit de cet attachement scrupuleux aux formes établies, qui étoit naturel à son âge & à son caractère. Quoique l'assemblée eût été convoquée pour déterminer la proportion des subsides & des troupes, & les moyens les plus faciles & les plus expéditifs pour les lever, il osa, contre l'ancienne

---

[a] Isocrat. de pace. Andocid. orat. III, p. 269, & Aristoph. vesp. vers 656.

coutume, propoſer une qneſtion différente; aſſurant « que pour l'intérêt d'Athènes il falloit, non pas s'occuper de l'invaſion de la Sicile, mais examiner de nouveau les avantages de cette guerre. L'aſſemblée ne devoit pas ſe laiſſer émouvoir par les ſollicitations & les prieres des Egeſtéens perſécutés, & des Léontins fugitifs, que le reſſentiment portoit à l'exagération. Un vain fantôme de gloire & d'ambition ne devoit pas non plus engager Athènes dans une entrepriſe peut-être entièrement impraticable, & ſur-tout déplacée dans la conjonćture aćtuelle; puiſqu'il y auroit de la témérité à exciter les flammes d'une guerre nouvelle, avant que les cendres de l'ancienne fuſſent éteintes. Les raiſons tirées de la crainte du danger & de la néceſſité de ſe défendre lui paroiſſoient frivoles; car, quand même le pouvoir ſi redouté de Syracuſe s'étendroit ſur toute la Sicile, les Athéniens n'auroient rien à en appréhender: cet événement devoit plutôt augmenter leur ſécurité. Dans l'état aćtuel de l'île, la crainte ou l'intérêt pouvoit engager des villes particulières à rechercher la protećtion de la confédération Péloponnéſienne; mais Syra-

cuſe victorieuſe dédaigneroit de ſuivre l'étendard de Sparte. Quand même la première république, par un effort de générosité peu commune, consentiroit à sacrifier les mouvemens particuliers de ſon orgueil à la sûreté générale & à l'honneur du nom Dorien, la ſaine politique l'empêcheroit d'expoſer l'empire précaire qu'elle avoit obtenu ſur ſes voiſins, en fortifiant la confédération du Péloponnèſe, dont le deſſein avoué étoit de donner l'indépendance & la liberté aux villes Grecques. Suppoſoit-on que ces vues éloignées de politique fiſſent peu d'impreſſion ſur les Syracuſains, la crainte immédiate les empêcheroit encore de provoquer le reſſentiment d'Athènes, dont à la vérité ils n'avoient pas encore éprouvé les effets, mais qu'ils devoient redouter davantage par cette raiſon même qu'ils leur étoient inconnus. Il étoit donc évident que l'on pouvoit ſans danger révoquer l'expédition de Sicile; mais ſi cette entrepriſe, réſolue avec tant de précipitation, étoit exécutée inconſidérement, ou s'il arrivoit quelques-uns de ces malheurs, qui ne ſont que trop fréquens dans la guerre, les Athéniens ſe verroient expoſés non-ſeulement à des pertes, mais encore

à un déshonneur certain & à une ruine totale. Le résultat d'une délibération aussi importante ne devoit donc pas être confié à la décision précipitée d'une jeunesse légère, qui ne voyoit dans la guerre de Sicile, qu'une occasion de satisfaire la vanité, l'ambition & la cupidité, & qui ne songeant nullement aux frais & au danger auxquels on alloit exposer la république, ne considéroit que le commandement militaite, seuls moyens de réparer des fortunes englouties par le luxe. Il avoit sous les yeux un jeune homme de ce caractère, le principal auteur de cette expédition, environné d'une troupe nombreuse de partisans, déterminés à applaudir à toutes ses actions & à favoriser ses mesures. Il étoit de la sagesse & de la dignité de l'assemblée de résister avec fermeté à cette conspiration. Dans une crise aussi dangereuse, il étoit même du devoir du président de dispenser des formes ordinaires, & d'agir, non pas simplement comme l'organe, mais comme le médecin d'une république malade. On devoit débattre la question une seconde fois; & les Athéniens devoient révoquer le décret contre la Sicile, qui avoit passé sans examen suffisant, en

l'absence de différens citoyens respectables par leur âge & leurs lumières [a]. »

Alcibiade répond à son discours.

Ce discours exigeoit une réponse immédiate d'Alcibiade, qui, présumant de son crédit sur l'assemblée, reconnut « qu'il avoit aspiré en effet au commandement en Sicile, & qu'il se croyoit bien autorisé à prétendre à cette dignité. L'extravagance dont on l'accusoit avoit tourné au profit de son pays, puisque sa magnificence aux jeux Olympiques, quelque épithète qu'on lui donnât, avoit étendu la gloire d'Athènes, & mérité l'admiration de la Grèce. Sa jeunesse & son inexpérience avoient fait ce que les politiques les plus sages avoient tenté en vain. Une confédération puissante s'étoit formée contre Sparte au sein même du Péloponnèse; & la terreur d'un ennemi domestique devoit empêcher pendant long-tems l'inimitié de cet état rival, d'interrompre les progrès de la grandeur Athénienne. Dans une expédition

[a] Thucydid., l. IV, p. 417 & suiv. L'expédition de Sicile est rapportée sans interruption dans le reste du sixième & dans le septième livre de Thucydide. L'autorité de Diodore, de Plutarque & des orateurs est de peu d'importance.

dirigée

dirigée évidemment à cette fin, on ne devoit compter pour rien la dépense & le danger, puisque l'on ne pouvoit sacrifier ses richesses plus utilement que pour acquérir de la gloire & de la réputation, & que le seul moyen de conserver son pouvoir étoit de saisir toutes les occasions favorables de l'augmenter. On ne pouvoit faire aucune objection raisonnable contre l'entreprise qu'il conseilloit; les dépenses seroient fournies par les Egestéens & les autres confédérés; & le danger ne pouvoit être à craindre puisque la Sicile, malgré son étendue & sa population, étoit habitée par un mélange de nations diverses, sans armes & sans discipline, sans amour pour la patrie, & sans dispositions à se réunir [a]. »

L'assemblée applaudît avec transport, confirma son premier décret, & montra pour la guerre plus d'ardeur qu'auparavant. Nicias vit avec douleur l'impétuosité de cette effervescence populaire: il voulut néanmoins encore s'opposer à sa violence, mais ce fut inutilement. « Le succès d'une invasion, observa-t-il, dépend ordinairement de la rapidité & de la force de sa première im-

Nicias explique les difficultés de la guerre.

[a] Thucydid., p. 422-426.

preſſion, qui fortifie la confiance des amis, & répand l'épouvante & la terreur chez les ennemis. Si bravant toute difficulté & tout danger, on devoit entreprendre l'expédition en Sicile, il falloit donc la pouſſer avec la dernière vigueur. Les Athéniens pouvoient compter ſur le ſecours de Naxos & de Catane, qui étoient alliés des Egeſtéens & des Léontins. Mais il reſtoit ſept villes, & des villes bien plus puiſſantes, avec leſquelles ils devoient ſe diſpoſer à combattre; particuliérement Selinus & Syracuſe, places bien fournies en vaiſſeaux, en magaſins, cavalerie, archers, troupes peſamment armées, & à qui il ne manquoit rien de tous les objets & de toutes les reſſources néceſſaires pour une guerre défenſive. Un ſimple armement naval ne pouvoit être ſuffiſant pour faire tête à des forces de ce genre. Cinq mille piquiers, avec un nombre proportionné d'archers & de cavalerie, ne pouvoient aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe. Après être arrivé en Sicile, il faudroit aſſiéger les villes ou les prendre d'aſſaut; il falloit pour cela ramaſſer des ouvriers avec toutes ſortes de machines & d'outils, & les tranſporter dans une île, d'où un meſſager pourroit à peine revenir à

Athènes dans les quatre mois d'hiver. Ces approvisionemens nécessaires, qui embarrasseroient beaucoup la flotte & l'armée, devoient subsister dans un pays ennemi. Outre cent galères, il faudroit pour cette expédition un grand nombre de navires & de vaisseaux de transport. Des préparatifs aussi considérables demandoient sans contredit une ardeur & une persévérance soutenues; mais si les Athéniens prétendoient employer des forces moins grandes, il ne pouvoit s'empêcher de refuser l'honneur de les commander, puisqu'il ne falloit rien moins que ce qu'il avoit décrit pour faire espérer la victoire, ou prevenir la certitude d'une défaite [a]. »

Les Athéniens se préparent à faire une descente en Sicile. Olymp. XCI. 2 A. C. 415.

La dernière tentative de Nicias pour dissuader ses concitoyens de cette fatale entreprise, en exaltant les difficultés de son exécution, produisit un effet opposé. Les obstacles qu'il étoit impossible de surmonter, ne firent qu'animer le courage de l'assemblée, & il fut arrêté que les généraux seroient revêtus d'une pleine autorité pour lever toutes les sommes & les troupes nécessaires, afin d'assurer le succès de leurs armes. Les forces domesti-

[a] Thucydid. p. 427-429.

ques des Athéniens ne répondoient pas à la grandeur de l'entreprise : on dépêcha des agens pour demander une contribution extraordinaire aux états de leur dépendance, ainsi que pour exiger les secours de leurs alliés, les plus belliqueux & vaincre leur répugnance. Ces escadres auxiliaires eurent ordre de faire voile vers Corcyre, où étoit le rendez-vous général & où les Athéniens furent prêts à joindre leurs confédérés, vers le milieu de l'été.

Grandeur de leurs préparatifs.

La grandeur des préparatifs augmentoit l'espoir & redoubloit l'ardeur de tous les ordres de citoyens dans la république. Les vieillards espéroient que rien ne pourroit résister à une flotte aussi nombreuse & aussi bien équipée. Les jeunes gens saisissoient avec avidité l'occasion de satisfaire leur curiosité & leur amour pour les connoissances, dans une navigation éloignée, & de partager l'honneur d'une entreprise aussi glorieuse. Les riches triomphoient en déployant leur magnificence; les pauvres se réjouissoient dans la certitude de recevoir bientôt une paie suffisante pour soulager leurs besoins actuels [a], & dans l'es-

[a] Les marins les plus experts & les plus-habiles re-

pérance d'obtenir par leurs armes les moyens d'assurer à l'avenir leur aisance & leur bonheur. Au lieu de trouver des difficultés à completter les levées, le grand embarras consistoit à décider la préférence du mérite & de la valeur parmi ceux qui sollicitoient du service; & toutes les forces destinées à être employées par mer ou par terre, n'étoient composées que d'hommes choisis [a].

Au milieu de l'empressement général que prouvoient, ou au moins que témoignoient les citoyens de toute condition (car la crainte de s'exposer à la censure publique fit exprimer à plusieurs ce qu'ils ne sentoient pas), Socrate [b] seul osa condamner ouvertement

Empressement général à s'embarquer.

cevoient une drachme (quinze sols deux liards) pour leur paie journalière, outre les gratifications de leurs capitaines respectifs. Thucydide & Plut.

[a] Thucydid., p. 430-433.

[b] Plutarque joint Meton l'astrologue à Socrate; mais l'histoire de Meton, qui affecta d'être fou, brûla sa maison, & conjura les Athéniens de ne pas lui enlever, au milieu de ses infortunes domestiques, son fils unique, sa seule consolation, est incompatible avec la narration de Thucydide, qui prouve que, au lieu de trouver de la résistance, on fut obligé de réprimer le trop grand empressement à s'embarquer.

& hardiment cette expédition, & prédire les calamités futures de son pays. Mais l'autorité d'un sage n'étoit pas capable de réprimer cet enthousiasme, qui n'avoit point été interrompu par la fête anniversaire d'Adonis; cérémonie ancienne & sinistre, qui, revenant peu de jours avant l'embarquement, étoit d'un mauvais augure. Pendant cette affreuse cérémonie, les rues d'Athènes étoient remplies de spectres revêtus de robes funèbres; les dômes & les temples retentissoient de cris lugubres; tandis que les dames Grecques, marchant à pas lents en procession, arrachoient leurs cheveux, se frappoient la poitrine, & déploroient par des accens lamentables la mort précipitée du bien-aimé de Vénus [a].

L'armement fort du port d'Athènes.

Quand le jour désigné fut arrivé, tous les habitans d'Athènes, citoyens & étrangers s'assemblèrent de bonne heure dans le Pyrée, pour admirer le plus grand spectacle que l'on eût jamais vu dans aucun port Grec. Cent galères étoient ornées de tout l'appareil d'une pompe navale: les troupes destinées à s'embarquer sembloient vouloir se surpasser

[a] Plut. dans la vie de Nicias & d'Alcibiade.

par l'élégance de leurs habits, & le brillant de leurs armes. L'alégresse peinte sur tous les visages, & la magnificence déployée avec profusion dans toutes les parties de leur équipage, représentoient une fête triomphale plutôt que l'image farouche de la guerre; mais la solidité & la grandeur de l'armement prouvoient qu'il étoit destiné pour l'usage, & non pour l'ostentation. Au milieu de l'éclat de cette pompe extérieure qui accompagnoit cette jeunesse audacieuse, les amis & les parens ne purent retenir quelques larmes, sur-tout quand ils considéroient la longueur du voyage, les dangers de la mer, & l'incertitude de revoir jamais les gages les plus chers de leur affection. Ces expressions momentanées de douleur furent bientôt interrompues par les sons éclatans de la trompette guerrière, qui s'élevèrent à-la-fois de cent vaisseaux, & arrachèrent mille acclamations à ceux qui étoient sur le rivage. Les capitaines offrirent alors aux dieux des prières solemnelles auxquelles répondirent les spectateurs, en adressant au ciel leurs vœux pour le même objet. Les libations accoutumées se firent dans des vases d'or & d'argent; & après que l'on eut chanté en chœur la chanson

de triomphe, toute la flotte mit à la voile, & parut se disputer le prix pour l'adresse & la vîtesse des manœuvres, jusqu'à ce qu'elle fût à la hauteur des côtes escarpées d'Egine, d'où elle eut une heureuse traversée jusqu'au rendez-vous des confédérés [a].

Il passe en revue à Corcyre.

Arrivés à Corcyre, les commandans passèrent en revue leur flotte, qui étoit composée de cent trente-quatre vaisseaux de guerre, avec un nombre proportionné de bâtimens de transport. Les troupes, pesamment armées, au nombre de plus de cinq mille hommes, étoient suivies d'un corps suffisant d'archers & de frondeurs. L'armée, abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire à cette guerre, manquoit de chevaux dont le nombre ne montoit pas à plus de trente; mais, à un calcul modéré, nous pouvons estimer toutes les forces navales & militaires à vingt mille hommes, en y comprenant les esclaves & les valets.

Les Athéniens naviguent le long des côtes d'Italie.

Si les Athéniens, avec ces forces redoutables, eussent surpris & attaqué tout-à-coup

[a] Thucydid., l. VI, p. 432 & suiv. Plut. dans la vie de Nicias. Diodore, l. XIII, p. 332.

Syracuſe, qui, ſe croyant en ſûreté, n'avoit fait aucuns préparatifs, l'expédition, quoique haſardée & imprudente, auroit peut-être été couronnée d'un heureux ſuccès; mais les timides marins de la Grèce auroient tremblé à la ſeule propoſition d'expoſer une flotte auſſi nombreuſe ſur la vaſte étendue de la mer Ionienne. Ils ſe déterminèrent à traverſer dans ſa moindre largeur le paſſage entre l'Italie & la Sicile, après avoir longé les côtes de la première, juſqu'à ce qu'ils euſſent gagné le détroit de Meſſine. Afin d'exécuter ce projet avec plus de sûreté, ils dépêchèrent trois vaiſſeaux légers pour examiner la diſpoſition des villes d'Italie, & ſolliciter la permiſſion de mouiller dans leurs ports. La plus grande partie de la grande Grèce avoit à la vérité été peuplée par les Doriens, ennemis naturels d'Athènes; mais il étoit en Italie une ville dont les Athéniens avoient tout lieu d'attendre une réception favorable. L'efféminée Sybaris avoit été démolie, comme nous l'avons rapporté plus haut, par les habitans belliqueux de Crotone, vers le tems où les Athéniens devenant plus puiſſans que leurs voiſins, commencèrent à ſaiſir toutes les occaſions favo-

rables d'étendre leurs colonies & leur domination. Conduits par ces principes, ils ne purent voir avec indifférence l'heureuse situation de Sybaris, près de laquelle ils formèrent de bonne heure un établissement qui prit le nom de Thurium, d'une fontaine salubre d'eau fraîche [a]; & la colonie fut augmentée par de nombreux renforts d'émigrans, qui, sous des chefs Athéniens, sortirent de Grèce, treize ans avant la guerre du Péloponnèse [b].

Ils sont regardés avec soupçon par les villes d'Italie.

Quelque soupçon que cet armement pût inspirer aux autres villes, les Athéniens avoient droit à la gratitude de Thurium. Aussi les commandans, sans attendre le retour de leurs vaisseaux, ordonnèrent à la flotte d'avancer en trois divisions vers la côte d'Italie; mais ni les liens du sang, ni les obligations reconnues des colonies envers leur métropole, ne purent engager les soupçonneux Thuriens à ouvrir leurs portes, ou même à vendre des rafraîchissemens aux Athéniens

[a] Ωνομασαν απο της κρηνης Θυριοι. Diodore, l. XII, p. 295.

[b] Suid. ad voc. Lysias.

leurs ancêtres. Les villes de Tarente & de Locres les empêchèrent de mouiller dans leurs ports, & refusèrent de leur fournir de l'eau. Ils côtoyèrent toute l'étendue de la côte, depuis le promontoire d'Iapigium jusqu'à celui de Rhegium, avant qu'aucune ville voulût leur permettre d'acheter les provisions dont ils avoient un besoin pressant. Les magistrats de Rhegium leur accordèrent cette faveur, mais rien de plus, malgré les pressantes sollicitations d'Alcibiade & de ses collègues, qui les exhortoient, comme colonie d'Eubée, à assister leurs frères de Léontium, dont les Athéniens étoient déterminés à rétablir & à défendre la république [a].

Les Rhégiens seuls leur fournissent des vivres.

Pendant le séjour de la flotte à Rhegium, les vaisseaux, qui avoient été dépêchés de Corcyre à ce sujet, apportèrent la nouvelle que les Egestéens, malgré l'état pompeux qu'ils avoient donné de leurs richesses, ne possédoient que trente talens dans leur trésor. Cette nouvelle désagréable, jointe au refus inattendu qu'avoient fait les villes d'Italie de fournir des secours, occasionna un conseil de guerre, où l'on examina quelles

Ils sont informés de l'artifice des Egestéens.

[a] Thucydid., p. 445.

Ils délibèrent sur les moyens de continuer la guerre.

mesures il falloit prendre pour continuer l'expédition de Sicile. L'opinion de Nicias fut, « qu'on ne devoit fournir aux Egestéens que le nombre de vaisseaux qu'ils étoient en état de défrayer ; & que la flotte Athénienne, après avoir réglé, par les armes ou par la persuasion, les querelles entr'eux & leurs voisins, devoit rentrer dans ses ports en longeant les côtes de Sicile, & en faisant connoître aux habitans de cette île avec quel zèle & quelle puissance leur république savoit protéger la foiblesse de ses alliés. »

Alcibiade déclara, « qu'il seroit honteux & déshonorant de licencier un armement aussi considérable, sans faire quelqu'exploit digne de la république ; que la perspective d'un secours prompt & effectif pourroit aisément engager les villes inférieures à renoncer à leur confédération forcée avec Selinus & Syracuse ; après quoi il falloit porter la guerre avec la dernière vigueur contre ces républiques, à moins qu'elles ne rétablissent les Léontins dans leur territoire, & ne donnassent une satisfaction complète pour l'injure faite aux Egestéens. »

Avis judicieux de Lamachus.

Lamachus non-seulement approuva l'avis d'Alcibiade, mais proposa un projet encore

plus hardi. « Les Athéniens ne devoient pas perdre le tems à des objets peu importans. Au lieu de frapper aux extrémités, c'étoit vers le centre des forces de l'ennemi qu'ils devoient porter leurs efforts. S'ils attaquoient Syracuse sur-le-champ, ce seroit non-seulement la première, mais encore la dernière ville qu'ils auroient occasion d'assiéger. Le succès n'étoit point douteux, s'ils entreprenoient ce siège sans délai, avant que les Syracusains eussent le tems de se reconnoître & de se préparer à la défense, & tandis que les troupes Athéniennes, non encore humiliées par aucun échec, avoient toute l'intrépidité du courage & tout l'enthousiasme de l'espérance. »

Cet avis, qui fait autant honneur au courage de Lamachus qu'à son jugement, fut rejeté par la timidité de Nicias, & probablement par la vanité d'Alcibiade. Ce dernier voyoit une occasion flatteuse d'employer toutes les ressources de son éloquence & de son caractère intrigant, pour entrer en possession des villes dépendantes, avant d'illustrer la gloire de ses armes au siège de Syracuse. La flotte sortit de Rhegium pour exécuter son plan qui fut adopté par ses collègues, comme

Il est rejeté.

formant le milieu entre la différence des opinions respectives. Un détachement considérable fut envoyé pour examiner les préparatifs & la force de Syracuse, & pour annoncer la liberté & offrir une protection à tous les captifs & les étrangers renfermés dans ses murailles.

Alcibiade prend Catane par stratagême.

Alcibiade, avec un autre détachement, fit voile pour Naxos, & persuada aux habitans d'accéder à l'alliance d'Athènes. Le reste de la flotte s'avança vers Catane, qui refusa de recevoir les vaisseaux dans son port & les troupes dans ses murailles; mais à l'arrivée d'Alcibiade, les Catanéens lui permirent de parler à l'assemblée, & de proposer ses demandes. L'artificieux Athénien transporta la populace & les magistrats eux-mêmes par les charmes de son éloquence; les citoyens accoururent de tous les quartiers pour entendre un discours qui fut prolongé à dessein pendant plusieurs heures. Les soldats abandonnèrent leurs postes; & l'ennemi, qui étoit prêt à profiter de cette négligence, se précipita par les portes mal gardées, & se rendit maître de la ville. Ceux des Catanéens qui étoient le plus attachés aux intérêts de Syracuse, se dérobèrent heureusement à

la mort par la promptitude de leur fuite; le reste accepta l'amitié que les Athéniens leur offroient. Ce succès auroit probablement été suivi de la reddition de Messine, qu'Alcibiade avoit remplie de cabales & de séditions; mais, à la veille de l'exécution de ce complot [a], l'homme qui l'avoit formé, & qui seul pouvoit le conduire, fut déclaré inhabile à servir son pays. L'arrivée de la galère de Salamine rappela Alcibiade à Athènes pour y rendre compte de sa conduite. Ses intrigues dans Messine.

Il seroit ridicule de suspendre le cours d'une narration intéressante, pour décrire les causes & les circonstances de cet événement inattendu, si elles n'avoient une liaison immédiate avec l'histoire de l'expédition de Sicile, & avec la destinée future d'Athènes. Ce peuple, après s'être engagé, sur l'avis d'un seul homme, dans les projets de con- Il est rappelé mal-à-propos à Athènes.

[a] Thucydide dit, « quand Alcibiade sut qu'il seroit banni, il décela ses complices au parti favorable à Syracuse, qui les mit à mort sur-le-champ; » Thucydide, p. 462. Nous verrons par la suite des effets encore plus funestes de son ressentiment contre sa patrie; mais rien ne peut attester plus fortement la bassesse de son caractère.

quête les plus extrêmes que l'ambition ait jamais osé former, arrêta indiscrètement l'activité de ce même homme dans l'exécution de desseins si extraordinaires, que les ressources étonnantes de ce génie singulier, & hors de la classe ordinaire, pouvoient seules en assurer le succès. Il arriva que la nuit qui précéda l'embarquement pour la Sicile, toutes les statues de Mercure qui avoient été érigées dans les rues d'Athènes, pour servir de bornes aux différens édifices & aux possessions des particuliers, furent renversées, brisées & défigurées. Une seule image du dieu, d'une grandeur & d'une beauté peu communes, fut sauvée de la destruction générale; elle fut depuis appelée la statue d'Andocides, parce qu'elle se trouvoit devant la maison de l'orateur Athénien de ce nom. Cette insulte hardie fut attribuée d'abord aux artifices criminels des Corinthiens, que l'on supposa avoir pu employer un moyen aussi sacrilège pour empêcher l'armement Athénien d'aller attaquer leur colonie de Syracuse; mais les ennemis d'Alcibiade profitèrent de la légèreté [a]

Causes de son rappel.

[a] Démocrite, le principal auteur de la philosophie des atômes, étoit plus jeune qu'Anaxagoras, & plus de

de son caractère pour l'accuser de cette impiété, & pour diriger la fureur du peuple contre lui. Sur le témoignage de quelques esclaves, il fut accusé d'avoir traité, avec une familiarité indécente, d'autres images adorées des dieux; & Thessalus, indigne fils du magnanime Cimon, lui reprocha son peu de respect envers les déesses Cérès & Proserpine, dont il avoit souillé & profané les cérémonies respectables, en prenant, sans être initié, le nom & les vêtemens de grand-prêtre, appelant Polytion (dans la maison duquel cette scène s'étoit passée), le porte-flambeau, Théodore le héraut, & ses autres compagnons de débauche, les frères sacrés & les saints ministres de ces rits mystérieux [a].

âgé que Socrate. Ses écoliers, Diagoras & Protagoras, répandirent son systême dans Athènes. Vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, soit qu'Alcibiade ait embrassé la doctrine de cette secte, ou qu'il ait adhéré à la divine philosophie de son maître Socrate, ou plus probablement, qu'il ait flotté entr'elles, il doit également, dans tous les cas, avoir été exposé au soupçon d'impiété. Comp. Strabo, l. XV, p. 703. Sext. Empiric., l. LIX, 11. Laërt. l. II, in Democrit. Socrat. & Protag.

[a] Plutarque, dans la vie d'Alcibiade.

Il est accusé d'impiété & de trahison. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

Une accusation aussi grave répandit la terreur parmi les Athéniens ; les assemblées se multiplièrent, & la frayeur devint plus générale encore, quand on sut que, dans la même nuit où les statues avoient été mutilées, un corps de troupes Péloponnésiennes avoit marché vers l'Isthme de Corinthe. Dans l'imagination confuse du vulgaire, il paroissoit possible de réunir les intérêts incompatibles de la superstition & de la liberté ; & le peuple se laissa persuader par Androcles & d'autres démagogues artificieux, que la profanation des mystères, la mutilation des statues de Mercure, le mouvement des troupes du Péloponnèse, annonçoient une conspiration pour renverser la forme du gouvernement populaire, dont la sûreté avoit toujours été, depuis l'expulsion des Pisistratides, l'objet de la sollicitude universelle.

Artifices de ses accusateurs.

Alcibiade se défendit avec son éloquence & son adresse ordinaires contre la malignité d'une accusation qui n'étoit appuyée par aucune preuve raisonnable. Les soldats & les matelots, dont l'avidité dévoroit déja la conquête de la Sicile, intercédèrent pour la délivrance de leur commandant, qu'ils regardoient comme l'ame de cette glorieuse

entreprife. Mille Argiens & Mantinéens, qu'il avoit enrôlés dans cette occafion fous les drapeaux d'Athènes, déclarèrent leur intention de ne point mettre à la voile fans être accompagnés par Alcibiade, dont la valeur & les talens les avoient feuls déterminé à s'engager dans cette expédition importante, mais dangereufe. Cette puiffante réunion en fa faveur diminua pour le moment l'efpoir de fes ennemis, fans déconcerter leurs mefures pour l'avenir. Ils fentirent bien que tant qu'on s'obftineroit à pourfuivre un jugement immédiat, il feroit impoffible d'obtenir de fentence contre lui ; au lieu qu'en écartant d'Athènes fa perfonne & fon crédit, on pourroit tout attendre de la foibleffe, de l'inconftance & de la crédulité de la populace. Il fut donc réfolu, par cette cabale perfide, que les orateurs, qui avoient déguifé jufqu'alors, fous le mafque de l'amitié ou de l'admiration, leur envie & leur haine contre Alcibiade, déclareroient en pleine affemblée, « que ce feroit aller contre les maximes les plus évidentes de la prudence & de la faine raifon, que d'envelopper dans les ennuyeufes formalités d'une procédure criminelle, un citoyen qui avoit été élu gé-

néral par le ſuffrage unanime de ſon pays ; & dont la préſence étoit vivement deſirée par l'ardente affection de ſes troupes. Les charges contre lui méritoient ſans doute d'être examinées ſérieuſement ; mais les circonſtances actuelles n'étoient pas favorables pour ces recherches, qui ne pourroient que ralentir le courage de ſes troupes, & interrompre le ſervice de la république. Qu'il parte donc pour la Sicile, & à ſon retour il prouvera ſon innocence, ou ſouffrira la punition de ſon crime. » Alcibiade apperçut le poiſon caché ſous cette douceur affectée, & témoigna ſa répugnance à laiſſer derrière lui une matière ſi favorable à la malice de ſes accuſateurs ; mais ſa demande d'être jugé ſur-le-champ fut rejetée par l'aſſemblée. Il mit donc à la voile, probablement dans l'eſpoir que par la gloire & le ſuccès de ſes armes, il imposeroit ſilence aux clameurs de ſes adverſaires, & renverſeroit toutes leurs manœuvres.

Favoriſés par la crédulité du peuple.

Cette attente fut malheureuſement vaine. Dans un gouvernement républicain, il eſt auſſi difficile d'appaiſer que d'exciter la fermentation des mécontentemens publics, ſurtout s'ils ſont excités par la crainte réelle ou

ſuppoſée de quelqu'entrepriſe ſur la liberté. L'éloignement d'Alcibiade laiſſa un champ ouvert aux mouvemens populaires : les Athéniens étoient continuellement aſſemblés pour faire des informations ſur ceux qui avoient violé les ſtatues. Pluſieurs citoyens reſpectables furent arrêtés ſur des ſoupçons, pour avoir annoncé des principes oppoſés à la démocratie ; d'autres furent empriſonnés ſur le témoignage de Teucer, étranger obſcur, & de Diopeithes, démagogue calomniateur. La violence du déſordre public favoriſa les vengeances particulières. Par un décret inconſidéré de l'aſſemblée, qui offroit de grandes récompenſes à ceux qui dénonceroient les coupables, & aux coupables eux-mêmes qui dénonceroient leurs complices, chaque individu fut invité à mettre ſon ennemi perſonnel au nombre des criminels d'état.

Alcibiade ſe ſauve à Sparte. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

Parmi ceux qui avoient été arrêtés ſur des ſoupçons, ſe trouvoient le ruſé & l'intrigant Timée, & le ſcélérat & impie Andocides, le même dont la ſtatue de Mercure avoit échappé à la mutilation générale. Le caractère connu de ces hommes les déſignoit comme les victimes particulières de la furie du peuple. Détenus dans la même priſon,

ils eurent occasion de se communiquer leurs craintes, & de chercher les moyens de se sauver. Timée persuada à son ami (car les liens du danger commun créent entre les scélérats une amitié momentanée), qu'il y auroit de la foiblesse à mourir victimes d'une fausse accusation, quand ils pouvoient se sauver par un mensonge. Andocides devint calomniateur. Les prisonniers qu'il nomma furent bannis ou mis à mort; le reste fut mis en liberté. Les absens, parmi lesquels étoit Alcibiade, furent rappelés pour se défendre; mais ils n'obéirent point aux ordres que leur porta la galère de Salamine. On ignore leurs courses & leurs infortunes. Quant à Alcibiade, il se sauva à Thurium, & ensuite à Argos; & ayant appris que les Athéniens avoient mis sa tête à prix, il se retira à Sparte, où son génie actif saisît la première occasion qui se présenta de conseiller & de favoriser ces mesures fatales, qui, en satisfaisant son ressentiment particulier, occasionnèrent la ruine de sa patrie [a].

---

[a] Plut. dans la vie d'Alcibiade, & Isocrate & Lysias, dans les oraisons pour & contre le fils d'Alcibiade. Plusieurs faits & plusieurs circonstances sont re-

Opérations languissantes en Sicile.

L'éloignement d'Alcibiade influa bientôt dans les opérations languissantes de l'armement Athénien. La timidité circonspecte de Nicias, soutenue par les richesses, l'éloquence & l'autorité, prit un ascendant absolu sur le caractère plus belliqueux & plus entreprenant de Lamachus que sa pauvreté exposoit au mépris. Au lieu d'effrayer Selinus & Syracuse pat un coup d'éclat, Nicias se contenta de prendre possession de la colonie peu considérable d'Hyccara. Il ravagea ou mit à contribution quelques places moins connues, & obtint trente talens des Egestéens, qui, joints à la vente du butin, fournirent environ sept cents mille livres tournois [a]; somme qui pouvoit être employée utilement dans le cours d'une guerre coûteuse;

présentés différemment dans les oraisons d'Andocides; mais cet orateur étoit partie intéressée.

[a] Trente talens des Egestéens montent à . . . . 5,812 liv. sterl.
La vente des esclaves, &c. . . . 23,259

Somme. . . . . . 29,071 liv. sterl.
près de 700,000 livres tournois.

mais cet avantage ne compensa pas le courage que ce délai inspira aux Syracusains, ni le déshonneur dont se couvrirent les troupes Athéniennes dans leurs tentatives infructueuses contre Hybla & Hymera, ainsi que leur abattement en se voyant réduits à l'inaction pendant la plus grande partie de l'été, dans les quartiers de Naxos & Catane.

Nicias se détermine à attaquer Syracuse.

Les Athéniens impatiens murmurèrent contre cette conduite lâche & timide, qui paroissoit absolument indigne de la grandeur de leur armement, de l'ardeur généreuse dont ils se sentoient animés, & de l'ancienne gloire de leur république. Nicias, malgré les suggestions circonspectes de ses craintes ou de sa prévoyance, se détermina à satisfaire l'inclination de ses troupes par la vigueur de ses opérations pendant l'hiver. La conquête de Syracuse, contre laquelle il vouloit les conduire, étoit bien faite pour exciter l'émulation des combattans, puisque cette ville puissante formoit le principal obstacle à leur ambition, & le plus puissant boulevard, non-seulement de la Sicile, mais des côtes d'Italie & d'Afrique.

Description de cette ville.

L'ancienne Syracuse, dont les ruines attestent la grandeur, & attirent notre admi-

ration, étoit située sur un promontoire spacieux, baigné de trois côtés par la mer, & défendu à l'occident par des montagnes escarpées & presqu'inaccessibles. La ville étoit bâtie en forme de triangle, dont on peut concevoir le sommet sur les montagnes élevées d'Epipolé. La partie adjacente à ces fortifications naturelles étoit distinguée par le nom de Tychá, ou fortune, étant ornée d'un temple magnifique de cette divinité. Le triangle s'élargissant par degrés vers la base, comprenoit le vaste quartier d'Achradina, qui s'étendoit depuis la côte septentrionale du promontoire jusqu'à l'île méridionale d'Ortygie. Cette petite île, qui compose toute la Syracuse moderne, ne formoit que la moins étendue des trois divisions de l'ancienne, qui étoit fortifiée par des murailles de dix-huit milles de circuit, enrichie d'un triple port, & peuplée par environ deux cents mille citoyens belliqueux, ou esclaves industrieux [a].

Quand les Syracusains apprirent les premières nouvelles de l'invasion des Athéniens, Caractère des Syracusains.

[a] Strabon, p. 266 & suiv., & Thucydide, passim, l. VI.

ils les méprisèrent, ou affectèrent de les mépriser comme des mensonges fabriqués par des gens oisifs, pour amuser l'ignorance de la populace. La flotte ennemie étoit arrivée à Rhegium avant que le sage Hermocrates eût pu leur persuader de prendre des précautions contre un danger que leur présomption regardoit comme imaginaire; mais quand ils eurent reçu des nouvelles indubitables que l'ennemi avoit paru à la hauteur des côtes d'Italie; quand ils virent sa flotte nombreuse couvrir la mer de Sicile, & prête à faire une descente dans leur île sans défense, ils furent saisis d'une juste terreur & d'une alarme proportionnée à leur fausse sécurité. Ils condamnèrent leur première incrédulité & leur indifférence funeste, qui avoient été nourries par l'adulation intéressée d'Athénagoras, ce démagogue leur ayant assuré que la force de Syracuse étoit en état non-seulement de braver les assauts des Grecs, mais de les détourner de la moindre tentative. De la présomption la plus extravagante, ils tombèrent dans le désespoir le plus accablant; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la voix d'Hermocrates, qui n'étoit pas moins intrépide dans le danger que prudent dans la pros-

périté [a], parvint à les ranimer & à relever leurs esprits abattus.

Encouragés par ses discours, ils se disposèrent à préparer leurs armes, à équiper leur flotte, à renforcer leurs garnisons, & à demander du secours à leurs alliés. Ces mesures furent prises avec ardeur, & poussées avec une activité infatigable. Les opérations lentes de l'ennemi non-seulement dissipèrent la terreur des Syracusains, mais leur inspirèrent encore une fermeté extraordinaire. Ils conjurèrent les généraux qu'ils avoient nommés, au nombre de quinze, de les conduire à Catane, afin qu'ils pussent attaquer le camp ennemi. Leur cavalerie harcela les Athéniens par de fréquentes incursions, battit leurs quartiers, intercepta leurs convois, détruisit leurs postes avancés, & même s'approcha si près du gros de l'armée, qu'on l'entendit distinctement demander avec insulte, si ces maîtres orgueilleux de la Grèce avoient quitté leur patrie pour venir former un établissement momentané au pied du mont Ætna [b].

Ils insultent les Athéniens.

[a] Thucydid., p. 436 & suiv.

[b] Plutarque. L'ironie est exprimée différemment dans Thucydide : « s'ils n'étoient pas venus dans l'in-

Stratagême de Nicias pour s'emparer de Syracuse.

Quoiqu'irrité par ces insultes, & excité par le ressentiment impatient de ses troupes, Nicias n'osa pas encore hasarder une tentative ouverte contre Syracuse, tant il étoit effrayé par les difficultés qui se rencontroient dans cette entreprise. La distance entre Catane & la capitale de Sicile étoit de plus de trente milles; mais après le voyage le plus heureux, les Athéniens ne pouvoient espérer encore de faire, sans un danger extrême, une descente sur les côtes fortifiées d'un ennemi vigilant & redoutable. S'ils se déterminoient à marcher par terre, ils devoient s'attendre à être harcelés par la nombreuse cavalerie de Syracuse, qui épioit alors tous leurs mouvemens, & contre l'activité de laquelle la force des troupes pesamment armées auroit infiniment de désavantage dans un pays coupé & de difficile accès. Pour éviter ces deux inconvéniens, Nicias eut recours à un stratagême. Un citoyen de Catane, également disposé à la mort ou à réussir dans sa ruse, & dont le génie subtil & entreprenant auroit

tention de se ptocurer un établissement à eux-mêmes dans un pays étranger, plutôt que pour replacer les Léontins dans le leur. » Thucydide, p. 455.

dû ſauver ſon nom de l'oubli, parut dans Syracuſe comme déſerteur de ſa patrie. Il plaignit avec des larmes perfides, & les accens plaintifs d'une douleur affectée, le ſort malheureux de cette ville infortunée, ſoumiſe en ce moment aux ordres impérieux des Athéniens, & aux déſordres que cauſoit leur licence. « Il n'étoit pas le ſeul, diſoit-il, qui déplorât, avec une compaſſion filiale, les infortunes & l'ignominie de ſon pays. Une troupe nombreuſe de Catanéens, dont le reſſentiment étoit réprimé par la crainte, n'aſpiroit qu'au moment de prendre les armes pour ſe délivrer d'un joug honteux, & repouſſer la tyrannie des uſurpateurs. Leur projet ne pouvoit manquer d'avoir un plein ſuccès, ſi leur ardeur généreuſe étoit ſecondée par Syracuſe. Les Athéniens, malgré leur courage & leur ambition, étoient totalement dépourvus de ſageſſe & de diſcipline. Leurs poſtes étoient abandonnés, leurs vaiſſeaux mal gardés. Incapables de ſe conformer à la contrainte de la vie militaire, ils dédaignoient le ſervice du camp pour s'abandonner aux plaiſirs de la ville. A un jour nommé, il feroit facile aux Syracuſains, aidés par les conjurés de Catane, de les at-

taquer au dépourvu, d'escalader leurs remparts sans défense, de détruire leurs retranchemens, & de brûler leur flotte. » Cette proposition hardie s'accordoit parfaitement avec les sentimens impétueux de vengeance, qui animoient les habitans de Syracuse. Le jour fut nommé, le plan de l'entreprise concerté, & le traître Catanéen retourna dans sa patrie pour ranimer les espérances, & confirmer la résolution de ses prétendus associés.

Il échoue par l'activité des Syracusains.

Le succès de cette intrigue causa la plus grande satisfaction à Nicias, dont la flotte se prépara à faire voile pour Syracuse, au jour nommé par les habitans de cette ville pour attaquer avec toutes leurs forces le camp Athénien. Déja ils s'étoient avancés dans cette vue jusqu'aux fertiles plaines de Leontium, quand, après douze heures de navigation, la flotte Athénienne arriva dans le grand port, débarqua ses troupes, & fortifia un camp hors du rempart occidental, près du temple célèbre de Jupiter Olympien; situation qui avoit été indiquée par quelques exilés Syracusains, & qui étoit très-favorable pour prendre toutes les dispositions nécessaires, & faire une vigoureuse résistance. Cependant

la cavalerie de Syracuse étant arrivée au pied des murs de Catane, avoit découvert, à son grand regret, le départ des Athéniens. Cette nouvelle désagréable fut portée avec la plus grande diligence à l'infanterie, qui retourna tout-à-coup sur ses pas pour défendre Syracuse. Le retour rapide de cette belliqueuse jeunesse rendit le courage aux vieux Syracusains. Ils furent joints par les forces de Gela, Selinus & Camarina, & il fut résolu d'attaquer le camp ennemi sans perdre de tems [a].

Nicias défait les Syracusains dans une bataille. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

Peu de jours s'étoient écoulés quand les Athéniens leur fournirent une occasion favorable de se venger. Les deux armées, enflammées respectivement par le ressentiment & l'ambition, se disposèrent au combat; l'une étoit formidable par le courage & le nombre, l'autre étoit enorgueillie par la supériorité de sa discipline & l'habitude de la victoire. Les généraux Syracusains rangèrent leurs troupes sur seize hommes de hauteur, & les Athéniens sur huit seulement. Mais les derniers avoient dans leur camp un corps de réserve qui étoit prêt à agir au premier signal. Nicias traversa les rangs, exhortant

[a] Thucydid., p. 445-457.

les ſoldats par une courte harangue, dans laquelle il leur obſervoit « que la force de leurs diſpoſitions actuelles étoit plus faite pour leur inſpirer de la confiance, que le diſcours le plus éloquent avec une armée foible, ſurtout ayant à combattre les Syracuſains; aſſemblage confus, dont la préſomption étoit fondée ſur l'inexpérience, & dont l'ardeur paſſagère, dangereuſe dans des incurſions où il ne s'agiſſoit que de piller, céderoit au premier choc d'une attaque régulière. Ils combattoient à la vérité pour la défenſe de leur ville; mais les Athéniens & leurs alliés n'avoient pas des motifs moins preſſans, puiſqu'il n'y avoit que leur valeur & leurs ſuccès qui puſſent aſſurer leur retour dans leurs pays reſpectifs [a]. » Ayant ainſi parlé, il conduiſit ſes troupes à l'ennemi, qui ne refuſa pas le combat. Les archers, armés à la légère [b], eſcarmouchèrent à l'avant-garde; les prêtres offrirent les ſacrifices

---

[a] Thucydid., p. 458 & 459.

[b] Thucydide parle, outre les archers (τοξόται) des λιθοβόλοι & des σφενδονῆται, « des lanceurs de pierres & des frondeurs, » p. 449. Ils étoient tous ψιλοὶ, comme il le dit immédiatement plus bas.

accoutumés,

accoutumés, les trompettes sonnèrent la charge générale.

L'attaque commença avec furie, & se soutint avec persévérance pendant plusieurs heures. Les deux partis étoient animés par tous les motifs qui peuvent inspirer & soutenir les efforts les plus vigoureux ; & la victoire étoit encore douteuse, quand il s'éleva tout-à-coup une tempête accompagnée d'un tonnerre affreux. Cet événement, qui affecta peu les Athéniens, confondit la crédulité inexpérimentée de l'ennemi, qui fut rompu & mis en fuite. Nicias arrêta l'ardeur de ses troupes dans la poursuite ; de peur qu'elles ne fussent exposées à tomber dans un corps de douze cents chevaux Syracusains, qui n'avoient pas encore donné, mais qui épioient avec impatience une occasion de fondre sur la phalange en désordre. Les Syracusains se sauvèrent dans leur ville, & les Athéniens rentrèrent dans leur camp. Les vaincus ne perdirent que deux cents soixante hommes, & les vainqueurs cinquante ; nombre qui pourroit surprendre beaucoup, si on ne réfléchissoit pas que ; pour repousser les armes offensives employées par les anciens, les soldats Grecs (si différens en tout des misérables

Cause de leur défaite.

payſans de l'Europe moderne, qui ſont, pour ainſi dire, tout nus, & dont la vie eſt ſacrifiée ſans défenſe, comme ſans remords, à l'ambition d'hommes que les Grecs auroient nommés tyrans) étant armés du caſque & de la cuiraſſe, du vaſte bouclier, du ſolide corſelet & des robuſtes cuiſſarts, ils déployoient ſouvent leur adreſſe, leur courage & leur amour de la liberté, ſans verſer beaucoup de ſang humain.

Les Athéniens retournent à Catane & à Naxos.

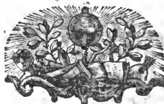
Le voyage, le campement & la bataille occupèrent l'activité dangereuſe des Athéniens, & ſatisfirent leur bouillante impétuoſité; mais ne facilitèrent pas la conquête de Syracuſe. Sans des préparatifs plus conſidérables, Nicias déſeſpéroit de prendre la place, ſoit par un aſſaut, ou par un ſiège régulier. Auſſitôt après ſa victoire, il retourna avec toute la flotte à Naxos & à Catane; conduite qui prouve ſuffiſamment que le général s'étoit prêté à cette entrepriſe, non en conſéquence d'un ſyſtême d'opérations ſuivies, mais par complaiſance pour le caractère [a] indomptable

[a] La conduite des généraux Grecs doit, en bien des occaſions, paroître inexplicable à quiconque n'a point fait cette remarque. La même obſervation s'ap-

de ses troupes, dont les idées de subordination militaire ne s'étendoient pas au-delà du champ de bataille.

---

plique à l'histoire moderne qui précède la paix de Munster. Ce fut dans la fameuse guerre de trente ans, qui finit à cette paix, que l'on jeta les fondemens de cette subordination militaire si rigide, qui distingue notre siecle. Voyez le père Bougeant, histoire de la guerre de trente ans.



CHAPITRE XX.

Préparatifs pour la campagne suivante. — Les Athéniens commencent le siège avec vigueur. — Détresse & sédition dans Syracuse. — Arrivée de Gylippus. — Qui défait les Athéniens. — Evénemens en Grèce. — Un second armement arrive à Syracuse. — Il réussit dans ses premières opérations. — Les Athéniens sont defaits. — Ils se préparent à lever le siège. — Combat naval dans le grand port. — Découragement des Athéniens. — Stratagême d'Hermocrates. — Les Athéniens lèvent leur camp. — Fermeté de Nicias dans cette cruelle extrémité. — Démosthènes capitule. — Nicias se rend. — Cruel traitement fait aux captifs Athéniens. — Exception singulière.

Nicias se prépare pour la campagne suivante. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

NICIAS devoit se flatter que sa victoire sur les Syracusains lui obtiendroit des secours des villes inférieures de Sicile. Ses émissaires se répandirent dans l'île & sur la côte voisine d'Italie ; il en envoya même jusqu'à Pise &

auprès d'autres villes qui devoient leur fondation à des colonies Grecques a. Une ambassade fut dépêchée à Carthage, la rivale & l'ennemie de Syracuse. Nicias donna ordre de ramasser des matériaux pour la circonvallation : il demanda des chevaux aux Egesteens, des renforts & de grandes sommes à Athènes, & ne négligea rien de ce qui pouvoit le mettre en état d'ouvrir la campagne suivante avec vigueur & succès b.

Tandis que les Athéniens se préparoient ainsi à attaquer Syracuse, les citoyens de cette capitale ne déployoient pas moins d'activité à pourvoir à leur défense. Par l'avis d'Hermocrates, au lieu de quinze généraux ils en nommèrent trois, qui furent Héraclides, Les Syracusains se préparent à la défense.

a Strabon, p. 243, 283 & suiv.

b C'est une chose remarquable que, quoique Nicias, après l'éloignement d'Alcibiade, eût le principal ou plutôt le commandement entier de l'armée, il tint néanmoins une conduite entièrement opposée à l'opinion qu'il avoit déclarée au commencement de l'expédition. Le plan qu'il suivit fut celui d'Alcibiade, & non le sien. Les vues du général banni réglèrent toujours les démarches de l'armée ; mais cet esprit ardent, qui pouvoit seul en assurer le succès, n'y dominoit plus.

Sicanus & lui-même. Les commandans nouvellement élus furent revêtus, tant pour le civil que pour le militaire, d'un pouvoir illimité, qui fut employé utilement à acheter ou préparer des armes, à exercer journellement les troupes, & à augmenter les fortifications de Syracuse. Ils dépêchèrent également des ambassadeurs à toutes les villes & les républiques avec lesquelles ils avoient été unis pendant la paix, ou alliés pendant la guerre, pour solliciter la continuation de leur amitié, & prévenir les desseins dangereux des Athéniens.

Les deux partis recherchent l'amitié des Camérinéens.

Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

L'importance de la ville de Camérina, située sur la côte méridionale de la Sicile, demandoit la présence d'Hermocrates lui-même. Les Camérinéens n'avoient donné à leurs alliés de Syracuse qu'un très-foible secours & même à regret. L'orateur Euphemus employoit toutes les ressources de son génie pour les unir à la confédération Athénienne.

Argumens des Syracusains.

L'assemblée ayant été convoquée, Hermocrates lui dit, « que c'étoit le desir d'empêcher les Camérinéens de donner dans les piéges qu'on leur tendoit, & non la crainte du pouvoir des Athéniens, qui avoit été l'objet de son voyage. Cette nation remuante & am-

bitieuse, qui avoit si souvent allumé le flambeau de la guerre sur le continent de la Grèce, étoit venue débarquer tout récemment en Sicile, sous le prétexte de rétablir les affaires des Léontins & des Egestéens, mais pour des motifs qu'il étoit aisé de conjecturer, & sur lesquels il étoit impossible de se méprendre. Leur dessein unique & réel étoit de semer la dissention & la discorde parmi les états de la Sicile, qui, combattant séparément, pourroient être soumis successivement. Comment pouvoit-on porter l'effronterie jusqu'à affirmer, & la simplicité jusqu'à croire que les Athéniens eussent entrepris cette expédition dans la seule vue de rétablir la liberté d'Egeste; eux qui avoient fait sentir toutes les rigueurs de l'esclavage aux malheureux insulaires de l'Eubée, par qui Egeste avoit été bâtie. Sous le prétexte de délivrer de la tyrannie du grand roi les Grecs d'Asie, de l'Hellespont, de la Thrace & de la mer Egée, ils avoient conquis & asservi ces différentes contrées. Ils employoient actuellement la même perfidie contre la liberté des Siciliens; mais il espéroit que leur entreprise, quoique soutenue des mêmes artifices, seroit suivie d'un succès bien différent, & qu'ils

apprendroient à connoître par expérience quelle différence il y a entre les efféminés Ioniens, affoiblis & avilis sous le joug des Perses, & les magnanimes Doriens de Sicile, vrais descendans du Péloponnèse, la source de la valeur & de la liberté [a]. »

Des Athéniens.

L'Athénien Euphemus repoussa avec force & avec esprit ces accusations & ces reproches. « Les colonies d'Athènes se trouvoient dans une dépendance non moins avantageuse pour elles-mêmes, qu'honorable pour la métropole. L'intérêt général de la Grèce exigeoit que la même république, qui avoit d'abord établi avec tant de bravoure l'indépendance nationale, continuât à la maintenir. L'autorité doit appartenir à ceux qui sont chargés de protéger la cause commune ; mais cette autorité, les Athéniens l'avoient employée d'une manière essentielle à leur sûreté personnelle & au bien public : s'ils avoient soumis les côtes & les îles voisines, leur intérêt pouvoit justifier cette démarche odieuse, mais nécessaire ; & les mêmes principes de saine politique, qui les obligeoient à conquérir & à asservir les Grecs Hellespontins & Asiatiques,

[a] Thucydide, l. VI, p. 463 & suiv.

les engageroient à délivrer les Siciliens opprimés. C'étoit une démarche à laquelle ils avoient été invités par les Léontins & les Egeftéens ; un devoir auquel ils étoient portés par les liens de l'amitié & de la confanguinité ; une entreprife à laquelle ils étoient déterminés par les plus forts de tous les motifs, la crainte bien fondée que les habitans de Sicile (qu'il étoit impoffible à Athènes de foumettre, en raifon de leur nombre & de leur diftance, bien loin de les retenir en efclavage) ne devinffent la proie de l'ufurpation vigilante de Syracufe, & par ce moyen n'accédaffent à la confédération Péloponnéfienne. »

Les Camérinéens redoutoient l'ambition éloignée d'Athènes ; mais ils redoutoient encore davantage le voifinage & les hoftilités de Syracufe. La crainte les fit répondre aux deux partis en des termes doux & refpectueux ; mais ils demandèrent la permiffion de garder la neutralité entre les puiffances belligérantes, efpérant n'irriter par cet expédient le reffentiment d'aucune d'elles ; & prévenir les mauvais deffeins de toutes deux. Les Camérinéens fe déterminent à refter neutres.

Sur ces entrefaites, les renforts que l'on attendoit d'Athènes arrivèrent. Nicias, de Les Athéniens reçoivent un renfort, &

commencent le siège avec vigueur. Olymp. XCI. 3. A.C. 414.

son côté, avoit augmenté ses forces d'un corps de six cents chevaux, & levé une somme de quatre cents talens. L'activité des troupes & des ouvriers avoit completté tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre le siège de Syracuse. L'armement Athénien eut une traversée heureuse pour se rendre au port septentrional de Trogilée; & les troupes ne furent pas plutôt débarquées, qu'elles saisirent une occasion de signaler leur valeur contre un corps de sept cents hommes qui étoient en marche pour aller renforcer la garnison de Labdalus, forteresse importante située sur la plus haute des montagnes qui dominent & commandent la ville. Trois cents Syracusains furent tués dans la poursuite; le reste se réfugia derrière ses remparts, & le château de Labdalus fut pris & gardé avec soin par les vainqueurs. Le plan que Nicias adopta pour soumettre la ville, fut de tirer un rempart, commençant dans le voisinage de Labdalus, & allant joindre le port de Trogilée au nord, & au midi le golfe qui s'étendoit à deux lieues de circonférence, appelé avec raison le grand port. Il attendoit que ces circonvallations eussent enfermé toute la ville par terre, pour bloquer, au moyen de sa nom-

breuse flotte, la vaste étendue des ports de Syracuse. Toutes les forces de l'armement Athénien furent employées à ces premières opérations; & comme on s'étoit muni avec soin de tous les matériaux nécessaires, les ouvrages s'élevèrent avec une rapidité qui surprit & épouvanta les assiégés. L'impression encore récente de leur défaite dans un premier combat, les empêcha de s'opposer aux progrès de l'ennemi par une action générale; mais Hermocrates leur conseilla d'élever des murs qui traversassent & interrompissent ceux des Athéniens [a]. Le danger redoubla l'activité des travailleurs; les boulevards ennemis se rapprochoient; ce qui donna lieu à de fréquentes escarmouches, dans l'une desquelles le brave Lamachus fut malheureusement victime de sa valeur téméraire [b]; mais les troupes Athéniennes conservèrent leur supériorité ordinaire.

Détresse & sédition dans Syracuse.

Encouragé par le succès, Nicias poussoit l'ennemi avec vigueur. Les Syracusains perdirent l'espérance de défendre leurs nouveaux ouvrages, ou d'empêcher l'entière circon-

[a] Thucydide, l. VI, p. 482 & suiv.

[b] Plutarque, dans la vie de Nicias.

vallation de leur ville ; & ce désespoir étoit augmenté par la vue des secours abondans qui arrivoient de toutes parts aux assiégeans, tandis que l'intérêt de Syracuse sembloit être universellement abandonné par l'indifférence ou la lâcheté de ses alliés. Dans les turbulentes démocraties de la Grèce, le moment du danger public donnoit ordinairement le signal des séditions domestiques. La populace déclama, avec sa licence accoutumée, contre la perfidie ou l'incapacité de ses chefs, à qui seuls elle attribuoit ses infortunes. De nouveaux généraux furent nommés à la place d'Hermocrates & de ses collègues ; & ce changement inconsidéré redoubla les calamités de Syracuse, qui se disposoit enfin à capituler [a].

Les Syracusains sont secourus à l'instant où ils s'y attendoient le moins par leurs alliés du Péloponnèse.

Olymp. XCI. 3. A. C. 414.

Tandis que l'assemblée délibéroit sur une démarche aussi humiliante, mais qui étoit regardée comme indispensable, une galère Corinthienne, commandée par Gongylus, entra dans le port central d'Ortygie, qui étant fortifié avec soin, & pénétrant jusques dans l'intérieur de la ville, étoit la principale & la plus sûre retraite de la flotte Sy-

[a] Thucydid. p. 487.

racusaine. La nouvelle en fut portée sur-le-champ à l'assemblée, & tous les ordres de citoyens accoururent avec empressement autour de Gongylus, pour apprendre l'objet de son voyage & les intentions de leurs alliés du Péloponnèse. Gongylus annonça un secours prompt & effectif [a]. Il informa les Syracusains que le député envoyé l'année précédente pour implorer l'appui des Péloponnésiens, avoit eu le succès le plus complet. Ses concitoyens avoient embrassé avec chaleur la cause de la plus respectable de leur colonie. Ils avoient équipé une flotte considérable dont on pouvoit attendre l'arrivée à chaque instant. Les Lacédémoniens avoient aussi envoyé une petite escadre, & tout l'armement étoit conduit par le Spartiate Gylippus, officier d'une valeur & d'une capacité reconnues.

Arrivée du Spartiate Gylippus.

Tandis que les citoyens de Syracuse écoutoient cette nouvelle avec une surprise agréable, un courier arriva par terre de la part de Gylippus lui-même, qui, au lieu de cingler directement vers la Sicile, où il auroit pu être intercepté par la flotte Athénienne,

[a] Thucydid., p. 490.

étoit arrivé avec quatre galères sur la côte occidentale de l'île. Le nom d'un général Spartiate fixa l'irrésolution flottante des Siciliens. Les troupes d'Himera, de Selinus & de Gela accoururent sous ses étendards, & il s'approcha de Syracuse avec un corps de plusieurs milliers d'hommes, du côté d'Epipolé, où la ligne de contrevallation n'étoit pas encore achevée.

Qui défait les Athéniens.

Les plus courageux des citoyens sortirent de la ville pour aller au-devant de ce généreux & puissant protecteur. La jonction fut effectuée heureusement; le découragement des troupes se changea en enthousiasme, & elles signalèrent ce jour mémorable par la surprise de plusieurs postes importans des Athéniens. Ce premier succès ranima l'activité des soldats & des travailleurs. Les murs de traverse furent étendus avec la plus grande diligence; & dans une sortie vigoureuse, on enleva à l'ennemi le château fort de Labdalus. Nicias sentant que les délais ne pourroient que nuire aux intérêts des Athéniens en Sicile, voulut remettre le sort de la guerre à la décision d'une bataille. Gylippus ne refusa pas le combat. La première action ne fut pas favorable aux Syracusains, qui s'étoient

postés imprudemment dans des défilés entre leurs murs & ceux des ennemis ; ce qui rendit inutile leur supériorité en chevaux & en archers. Gylippus reconnut avec grandeur d'ame cette faute, qu'il expia complètement par sa conduite judicieuse dans les actions suivantes. Ses forces furent rangées sur un terrein plus spacieux. Les piquiers reçurent le choc du front de l'ennemi. La cavalerie & les troupes légères attaquèrent & harcelèrent leurs flancs découverts. Les Athéniens furent mis en désordre, repoussés & poursuivis jusques dans leur camp, avec une perte considérable & une honte plus difficile encore à réparer.

Ces succès influèrent sur les événemens du siège. Les Syracusains étendirent bientôt leurs ouvrages au-delà de la ligne de circonvallation ; de sorte qu'il étoit impossible de bloquer leur ville sans forcer leurs remparts. Tant que les assiégeans avoient conservé la supériorité de leurs armes, les territoires voisins s'étoient empressés de leur fournir en abondance toutes les provisions nécessaires ; mais ils ne trouvèrent plus que des ennemis après leur défaite. Les soldats qui sortoient du camp pour aller chercher du bois ou de

Suites de la victoire.

l'eau, étoient surpris & coupés par la cavalerie ennemie, ou par les renforts qui arrivoient de toutes parts au secours des Syracusains, & ils se virent enfin réduits à dépendre, pour leurs provisions en tout genre, de la bonté précaire des peuples qui habitoient les côtes d'Italie.

Nicias demande des renforts à Athènes.

Nicias, dont la sensibilité étoit profondément affectée des malheurs publics, écrivit à Athènes la lettre la plus affligeante. Il y décrivoit sans déguisement, & déploroit les infortunes & la situation de son armée. Les esclaves désertoient en grand nombre; les troupes mercenaires, qui ne se battoient que pour la paye & la subsistance, préféroient le service plus sûr & plus lucratif de Syracuse; les citoyens Athéniens même, dégoûtés de la longueur inattendue, & des fatigues insupportables de la guerre, abandonnoient le soin des galères à des mains sans expérience; abus toléré trop facilement par les capitaines, dont la foiblesse & la partialité avoient interrompu la discipline & ruiné les ressources de la flotte. Nicias reconnoissoit franchement son incapacité pour réprimer ce désordre; observant qu'il écrivoit à des personnes qui connoissoient la difficulté de gouverner

verner l'esprit licencieux de leurs troupes domestiques. Il exhortoit donc l'assemblée, ou à les rappeler à Athènes sans délai, ou à envoyer sur-le-champ un second armement aussi puissant que le premier.

Gylippus & Hermocrates (car ce dernier avoit repris l'autorité due à ses talens) furent informés de la détresse, ainsi que des espérances des assiégeans, qui pouvoient tirer de l'Attique, en conséquence de la lettre de Nicias, des secours plus effectifs que la ville assiégée ne pouvoit en attendre du Péloponnèse. L'intérêt les engagea donc, ainsi que leur inclination, à presser l'ennemi de tous côtés, & à l'attaquer à-la-fois par mer & par terre. Outre le mauvais état de la flotte Athénienne, l'absence d'un nombre considérable de galères, employées à escorter les convois de provisions, encouragea cette résolution. L'escadre Corinthienne, de douze voiles, attendue long-tems avec inquiétude, avoit échappé aux dangers d'un voyage fait pendant l'hiver; & au commencement du printems, les ports de Syracuse furent remplis de toutes les forces navales de la Sicile. Hermocrates persuada à ses concitoyens, « que la supériorité de la manœuvre & de

Opérations navales.

Olymp. XCI. 4. A. C. 413.

l'expérience, qu'il accordoit volontiers aux Athéniens, ne pourroit compenser leur terreur & leur confusion, en se voyant attaqués tout-à-coup par des forces supérieures sur un élément dont ils affectoient l'empire. C'étoit depuis qu'elle avoit repoussé l'invasion des Perses, qu'Athènes avoit pris cette autorité sur mer. Syracuse avoit un motif semblable, mais plus puissant encore ; & possédant d'ailleurs des forces plus considérables, elle avoit droit de prétendre à des succès plus distingués. »

Succès alternatifs.

Les principales escadres de Syracuse étoient dans le port d'Ortygie, séparé par une île du même nom, de la station de la flotte Athénienne. Tandis qu'Hermocrates mettoit à la voile avec quatre-vingt galères, pour engager un combat naval, Gylippus attaquoit les fortifications ennemies à Plemmyre, promontoire opposé à Ortygie, & qui formoit l'entrée du grand port. La défaite des Syracusains par mer, où ils perdirent quatorze vaisseaux, fut balancée par leur victoire sur terre, où ils prirent trois forteresses, contenant une grande quantité de provisions navales & militaires, & une somme considérable d'argent. Dans les actions qui sui-

virent & qui méritent à peine le nom de batailles, leur flotte fût encore malheureuse; mais comme ils combattoient avec beaucoup de précautions, & trouvoient par-tout une retraite assurée sur un rivage ami, leur perte étoit très peu considérable. Les revers qu'ils essuyèrent dans leur première tentative, ne changèrent rien à la résolution qu'ils avoient prise de parvenir à l'empire de la mer. L'espérance de défendre leur pays excitoit leur industrie & animoit leur activité. Ils ne pouvoient à la vérité le disputer aux Athéniens pour la rapidité des évolutions navales, ou pour l'adresse dans la manœuvre; mais dans l'emplacement où se livroient les combats, il y avoit peu d'occasion de déployer ces avantages. Ils avoient équipé un grand nombre de petits bâtimens qui pouvoient approcher si près de la flotte ennemie, que les troupes légères, dont ils étoient remplis, lançoient aisément leurs traits contre les matelots Athéniens.

Occupés sans cesse à réunir toutes leurs ressources, les Syracusains parvinrent enfin à obtenir l'avantage d'une action générale qui eut lieu dans le grand port. Sept vaisseaux Athéniens furent coulés à fond; un plus grand nombre fut mis hors

Les Athéniens défaits sur mer.

de ſervice, & Nicias ne ſauva les triſtes débris de ſa flotte, qu'en ſe retirant derrière une ligne de vaiſſeaux marchands & de tranſport, aux mâts deſquels étoient ſuſpendues de groſſes maſſes de plomb, nommées dauphins, à cauſe de leur forme, & d'un poids ſuffiſant pour écraſer en tombant les plus fortes galères des anciens. Cet obſtacle inattendu arrêta les progrès des vainqueurs; mais les avantages qu'ils venoient d'obtenir leur inſpirèrent les eſpérances les plus brillantes.

Evénemens en Grèce. Olymp. XCI 3. A.C. 414.

Les infortunes des Athéniens en Sicile furent ſuivies dans leur capitale de calamités plus effrayantes. Dans la dix-huitième année de la guerre, Alcibiade accompagna à Sparte les ambaſſadeurs de Corinthe & de Syracuſe, qui avoient ſollicité & obtenu des ſecours pour la ville aſſiégée. L'Athénien exilé acquit pour la première fois, dans cette occaſion, la confiance des Spartiates, en condamnant, dans les termes les plus forts, l'injuſtice & l'ambition de ſes ingrats concitoyens, « dont la cruauté à ſon égard, diſoit-il, égaloit leur haine invétérée contre la république de Lacédémone. Cette république pouvoit, en ſuivant ſes avis, rendre leur reſſentiment impuiſſant. La ville de Décélia étoit ſituée ſur

la frontière de l'Attique, éloignée également de quinze milles de Thèbes & d'Athènes. Cette place, qui commandoit une plaine étendue & fertile, pouvoit être surprise & fortifiée par les Spartiates [a], qui, au lieu de harceler leurs ennemis par des incursions annuelles, pourroient ainsi leur faire continuellement la guerre. La sagesse de Sparte avoit trop long-tems négligé un moyen aussi sûr & aussi décisif, quoique les craintes d'Athènes, lorsqu'elle voyoit des troupes étrangères dans son territoire, le lui eussent souvent désigné. »

Les Péloponésiens élèvent une forteresse dans l'Attique. Olymp. XCI. 4. A. C. 413.

Cet avis proposé par Alcibiade, & sur lequel il revenoit souvent, fut adopté au commencement du printems suivant, lorsque le belliqueux Agis conduisit une puissante armée dans l'Attique. Les habitans de la frontière se trouvant sans défense, s'enfuirent à la hâte; mais au lieu de les poursuivre jus-

[a] Les Athéniens facilitèrent, par leur imprudence ordinaire, le succès des intrigues d'Alcibiade. Dans le tems où ils auroient dû appaiser les Spartiates, s'il eût été possible, ils les aigrirent à l'excès, en faisant de fréquentes incursions chez eux, depuis la ville de Pylos, & en assistant ouvertement les Argiens. Thucydide, l. VI, sur la fin.

ques dans le centre du pays, Agis s'arrêta à Décélia. On s'étoit muni des matériaux nécessaires, & la place fut fortifiée promptement de tous côtés; les remparts de cette ville, que l'on pouvoit appercevoir distinctement de l'autre extrémité de la plaine, sembloient défier ceux d'Athènes [a].

Etat déplorable de ce pays.

Cette dernière ville étoit dans des alarmes continuelles, par la vigilance avec laquelle la garnison ennemie épioit l'occasion de commettre des hostilités. Le plat pays étoit entièrement ravagé, & toute communication interrompue avec l'île d'Eubée, d'où les Athéniens, dans les tems de disette, ou pendant les ravages de la guerre, tiroient ordinairement leurs provisions de blé, de vin, d'huile, & de choses les plus nécessaires à la vie. Accablés des fatigues d'un service continu, & manquant chaque jour de pain, les esclaves murmuroient, se plaignoient hautement & se retiroient chez les ennemis. Leur défection priva l'état en cette occasion de vingt mille artisans utiles. Depuis les dernières années de Périclès, les Athéniens ne s'étoient pas trouvés dans une pareille situation. Leurs

[a] Thucydid. p. 500 & suiv.

maux actuels étoient bien plus graves que les précédens ; les premiers avoient été occasionnés principalement par les ravages de la peste, dont on avoit toujours lieu d'attendre la fin; au lieu que ceux-ci étoient l'effet de la haine persévérante d'un ennemi cruel & implacable[a].

Les Athéniens font des efforts vigoureux au milieu de leurs calamités.

Les calamités domestiques de la république ne l'empêchèrent cependant pas de faire les efforts les plus vigoureux au dehors. Vingt galères, stationnées à Naupacte, épioient les mouvemens de la flotte Péloponnésienne, destinée au secours de Syracuse ; trente continuoient la guerre de Macédoine, pour réduire les rebelles d'Amphipolis ; une escadre considérable ramassoit des tributs & levoit des soldats dans les colonies d'Asie ; une autre, plus puissante encore, ravageoit les côtes du Péloponnèse. Jamais aucun royaume, aucune république n'égala cette magnanimité d'Athènes ; jamais, dans les tems anciens ou modernes, l'ambition d'aucun peuple n'inspira un courage aussi supérieur à son pouvoir, & ne fit des efforts aussi peu proportionnés à ses forces. Au milieu des difficultés & des dangers qui les accabloient de toutes parts,

[a] Thucyide, p. 500 & suiv.

les Athéniens persistèrent dans le siège de Syracuse, ville peu inférieure à la leur; & sans se laisser abattre par les ravages exercés alors dans leur pays, ou effrayer par les menaces qu'on leur faisoit de les attaquer jusques dans leurs murs, ils envoyèrent sans délai en Sicile des renforts capables de faire concevoir les espérances les plus flatteuses, & d'assurer le succès de leur première expédition [a].

L'armement Athénien commandé par Démosthènes arrive à Syracuse. Olymp. XCI. 4. A. C. 413.

Les Syracusains eurent à peine le tems de se réjouir de leur victoire, & Nicias de déplorer sa défaite, qu'un armement nombreux & formidable parut sur les côtes de Sicile. La plupart des galères, avec leurs proues ornées de banderoles, s'avançoient en assurance vers les ports de Syracuse. L'émulation des rameurs étoit animée par les sons réunis des trompettes & des clairons; & la décoration régulière, la splendeur & l'élégance, qui distinguoient toutes les parties de l'équipage, offroient le spectacle pompeux d'un triomphe naval. Leur pavillon signala de très-loin le pays auquel ils appartenoient; & la joie des assiégeans, ainsi que la terreur des assiégés, faisoient voir qu'Athènes étoit

[a] Thucydid., p. 591, & suiv.

la seule ville capable de mettre en mer un armement aussi imposant. Les Syracusains ne tentèrent point des efforts inutiles pour arrêter la marche, ou empêcher l'approche de cette flotte, qui, outre une foule innombrable de bâtimens étrangers & de vaisseaux de transport, consistoit en soixante-treize galères Athéniennes, commandées par la valeur expérimentée de Démosthènes & d'Eurymedon. Il y avoit à bord plus de cinq mille piquiers: les troupes armées à la légère étoient presque aussi nombreuses; & en y comprenant les rameurs, les travailleurs & les valets, ce nouveau secours pouvoit être égal à l'armement envoyé originairement avec Nicias [a], lequel se montoit à plus de vingt mille hommes.

Les forces combinées attaquent Syracuse.

Les infortunes, qui avoient accompagné jusqu'alors les opérations en Sicile, avoient un peu abattu le caractère du général; & cette circonstance, ainsi que les talens supérieurs de Démosthènes, permirent à ce dernier de prendre un ton d'autorité dans les délibérations. Son avis, qu'Eurymedon

---

[a] Comp. Thucydid. cité plus haut. Diodore, l. XII, p. 336. Plut. dans la vie de Nicias.

approuva hautement, & auquel la circonſpection timide de Nicias acquieſça enfin, étoit clair & ſimple. « Ils devoient profiter de l'alarme que l'arrivée inattendue d'un renfort auſſi puiſſant avoit répandue chez l'ennemi ; & au lieu de ſe ſoumettre aux formalités ennuyeuſes d'un ſiège, donner tout d'un coup l'aſſaut aux murs de Syracuſe. Il eſpéroit, par la valeur de ſes troupes, obtenir en un jour la récompenſe précieuſe due à des travaux longs & pénibles ; mais ſi les dieux en avoient déterminé autrement, il feroit toujours tems de ſe déſiſter d'une entrepriſe dans laquelle un délai équivaloit à une défaite, & d'employer la bravoure de la jeuneſſe Athénienne à repouſſer les ennemis qui avoient pénétré juſques dans leur patrie [a]. »

Leurs premières opérations ſont heureuſes.

Après avoir ravagé les bords de l'Anapus, & fait quelque tentative infructueuſe de ce côté-là contre les fortifications, probablement dans le deſſein de détourner l'attention de l'ennemi, Démoſthènes choiſit la première heure d'une belle nuit, pour s'avancer, à la clarté de la lune, avec la fleur de l'armée contre les for-

[a] Thucydide, l. VII, p. 519.

teresses d'Epipolé. La célérité avec laquelle on fit cette marche, eut du succès ; les postes avancés furent surpris, les gardes passés au fil de l'épée ; & trois camps séparés des Syracusains, des Siciliens & des alliés, furent un foible obstacle à la valeur Athénienne. Comme si leur victoire eût déja été complète, les assaillans commencerent à abattre les creneaux de bois, & à presser les fuyards avec une rapidité qui mit le désordre dans leurs rangs.

Action générale dans laquelle les Athéniens sont défaits.

Cependant l'activité vigilante de Gylippus avoit assemblé toutes les forces de Syracuse. A l'approche de l'ennemi, son avant-garde se retira : les Athéniens étoient embarrassés dans les détours compliqués des remparts ; & leur attaque peu réguliere fut bientôt arrêtée par la fermeté d'une phalange Thébaine. Une résistance aussi subite & aussi inattendue auroit pu seule être décisive ; mais d'autres circonstances se réunirent contre les Athéniens. Ils ne connoissoient point le terrain ; & la lueur trompeuse de la lune, qui donnoit contre le front des Thébains, réfléchissoit l'éclat de leurs armes, & redoubloit la terreur en multipliant leur nombre. Les premiers rangs, qui s'étoient abandonnés à l'ar-

deur de la poursuite, furent repoussés ; & ayant rencontré, en se retirant vers le gros de l'armée, les Argiens & les Corcyréens, qui s'avançoient en chantant le Pœan dans leur dialecte & leur accent Dorique, ils les prirent malheureusement pour des ennemis. La crainte & ensuite la rage s'emparèrent des Athéniens, qui, se croyant enfermés de toutes parts, résolurent de s'ouvrir un passage & commirent du ravage parmi leurs alliés, avant que la méprise pût être découverte. Pour empêcher que cette dangereuse erreur se répétât, leurs bandes éparses étoient obligées à chaque instant de demander le mot du guet, que leurs ennemis apprirent enfin. Ce fut un double malheur : alors la terreur & la confusion augmentèrent, & la déroute devint générale. Gylippus avançoit toujours en bon ordre avec ses troupes victorieuses. Les vaincus effrayés ne pouvoient plus retrouver les passages étroits à travers lesquels ils avoient monté. Plusieurs abandonnèrent leurs armes, & tâchèrent de découvrir des sentiers inconnus sur les rochers d'Epipolé ; d'autres se jetèrent dans des précipices plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi ; plusieurs milliers furent laissés morts ou blessés

ſur le champ de bataille ; & dans la matinée, la plus grande partie des fuyards fut interceptée & coupée par la cavalerie Syracuſaine [a].

Ce déſaſtre terrible & inattendu ſuſpendit les opérations du ſiège. Les généraux Athéniens perdirent le tems en délibérations inutiles ſur les meſures qu'ils devoient prendre, tandis que l'armée ſe trouvoit campée ſur les bords marécageux & mal-ſains de l'Anapus. Les viciſſitudes de l'atmoſphère d'automne, corrompues par les vapeurs épaiſſes d'un ſol peu ſalubre, firent une impreſſion dangereuſe ſur des hommes épuiſés par la fatigue, abattus par la honte, & privés de toute eſpérance. Une épidémie générale ſe déclara dans le camp. Démoſthènes inſiſta ſur cette calamité comme ſur une nouvelle raiſon de hâter leur départ, tandis qu'il étoit encore poſſible de traverſer la mer Ionienne ſans s'expoſer au danger des tempêtes qui ſont fréquentes en hiver. Mais Nicias les diſſuada du deſſein de quitter la Sicile avant d'être autoriſés à cette démarche importante par un ordre poſitif de la république. « Ceux qui

Meſures ſalutaires propoſées par Démoſthènes, empêchées par Nicias.

[a] Thucydid., p. 520 & ſuiv.

demandoient alors avec le plus d'ardeur une fuite ignominieuse, seroient, à leur retour, les premiers à accuser leurs commandans de foiblesse ou de trahison ; & pour sa part, il aimoit mieux mourir honorablement sur le champ de bataille, que de périr par la sentence injuste de ses concitoyens. » Démosthènes & Eurymedon connoissoient, par une fatale expérience, le caractère irascible d'une assemblée Athénienne ; ils insistèrent seulement sur ce que l'armement se retirât au moins dans une station plus convenable, d'où, quand les troupes auroient recouvré leur santé & leur courage ordinaire, ils pourroient harceler l'ennemi par des descentes continuelles, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une occasion de combattre la flotte Syracusaine en pleine mer.

Ses motifs. Mais cette résolution même fut combattue avec force par Nicias, qui savoit, par la correspondance secrète qu'il entretenoit avec quelques traîtres dans Syracuse, que le trésor de cette ville avoit été épuisé par la dépense énorme de deux mille talens déja absorbés dans cette guerre, & que les magistrats avoient perdu leur crédit à force d'emprunter à leurs alliés. Il se flattoit en conséquence

que la vigueur de leur résistance diminueroit avec la décadence de leurs moyens. Les collègues de Nicias furent confondus de la fermeté d'une opposition si peu compatible avec la timidité flexible de son caractère, & si peu d'accord avec les sentimens qu'il avoit souvent exprimés concernant l'expédition de Sicile. Ils lui supposèrent quelque motif de confiance plus important, que sa circonspection ne lui permettoit pas d'expliquer ; c'est pourquoi ils se rangèrent à son opinion, qui devint également funeste pour lui-même, pour eux & pour l'armement qu'ils commandoient [a].

Les Syracusains reçoivent un renfort.

Dans cet intervalle, Gylippus profita de sa victoire pour tirer un puissant renfort des villes de Sicile. Les bâtimens de transport attendus si long-tems du Péloponnèse, arrivèrent enfin dans le port d'Ortygie. Les forces Péloponnésiennes étoient sorties de Grèce dans les premiers jours du printems ; & on ne sait pour quelle raison elles touchèrent sur les côtes de la Cyrénaïque ; elles y restèrent quelques mois, afin de pouvoir défendre leurs frères Grecs, menacés pour lors par les

[a] Comp. Thucydid., p. 524, & Plut. dans la vie de Nicias.

barbares Lybiens. Ayant soumis cet ennemi dangereux, elles augmentèrent leur flotte de quelques galères Cyréniennes [a], & arrivèrent heureusement à Syracuse, lieu de leur première destination. Cette escadre fut le dernier des secours envoyés de part & d'autre aux parties belligérantes, & il ne manquoit plus aucun personnage dans cette scène d'horreur; car par l'accession des Cyréniens, Syracuse se trouva attaquée ou défendue par toutes les différentes divisions du nom Grec, qui formoient alors la portion la plus civilisée des habitans de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique.

Les Athéniens se préparent à lever le siège.

L'arrivée d'un secours aussi puissant pour les assiégés, & les ravages constans de l'épidémie, déconcertèrent totalement les Athéniens. Nicias même consentit à mettre à la voile. On fit tous les préparatifs nécessaires pour ce dessein, & l'on choisit pour l'exécuter l'obscurité de la nuit, comme plus propre à cacher leur honte, & à éluder les poursuites de l'ennemi; mais une éclipse de lune [b], arrivée la nuit même désignée pour

[a] Thucydid., p. 527.

[b] On prétend que les règles de la divination leur

le

le départ, parut de mauvais augure. Elle fut au moins jugée ainsi par les craintes superstitieuses de Nicias; & par l'ignorance de ses devins. Le voyage fut différé jusqu'au nombre mystique de trois fois neuf jours; mais avant l'expiration de ce terme, il devint impraticable. Les Syracusains furent bientôt instruits de ce projet de retraite; & encouragés par la faveur des circonstances, ils résolurent d'attaquer les Athéniens par terre & par mer. Ils ne réussirent point dans la tentative qu'ils firent pour détruire la flotte Athénienne par des brûlots. Ils furent plus heureux en employant la supériorité du nombre pour diviser la force & diminuer la résistance d'un ennemi affoibli & abattu. Ce fut pendant trois jours une succession continuelle de combats: le premier jour, la victoire fut douteuse; le second priva les Athéniens d'une escadre considérable commandée par Eurymedon; & ce malheur fut encore augmenté le troisième jour par la perte de dix-huit galères avec leurs équipages [a].

apprenoient que l'obscurité d'une éclipse annonçoit une heureuse retraite. Plutarque, dans la vie de Nicias.

[a] Thucydides, p. 528 & suiv.

L'ennemi s'oppose à leur projet.

Les Syracusains célébrèrent leur victoire avec l'enthousiasme du triomphe, tandis que leurs orateurs « exaltoient la gloire d'une ville, qui, par son courage & sa résistance, avoit non-seulement maintenu l'indépendance de la Sicile, mais encore vengé les injures de tout le nom Grec, trop long-tems déshonoré & affligé par la tyrannie oppressive d'Athènes; tyrannie que la supériorité des Athéniens sur la mer sembloit autoriser, mais que le courage des Syracusains avoit surmontée, malgré l'expérience de l'ennemi sur cet élément même. Leur renommée seroit immortelle, s'ils achevoient ce qu'ils avoient commencé; & si, en interceptant la retraite, & en détruisant l'armement des Athéniens, ils renversoient tout d'un coup le pouvoir, & humilioient pour jamais l'orgueil de ce peuple ambitieux. »

En fermant par une chaîne l'entrée du grand port.

Ce dessein, suggéré par la sagesse d'Hermocrates, fut adopté avidement par le zèle actif de ses concitoyens, qui travaillèrent avec une ardeur infatigable à jeter à l'entrée du grand port une chaîne de vaisseaux d'environ un mille de largeur. Le travail fut achevé avant que Nicias, totalement occupé d'autres objets, cherchât à l'interrompre. Après des défaites réitérées, &

quoique tourmenté par la pierre, au point d'avoir fréquemment sollicité son rappel, ce vertueux chef, dont le courage s'élevoit dans l'adversité, employoit la plus grande diligence pour rétablir les affaires de son pays. Les galères endommagées furent radoubées promptement, & préparées de nouveau, au nombre de cent dix, à risquer l'événement d'une bataille. Comme elles avoient souffert beaucoup dans les combats précédens, par la pesanteur des proues des Syracusains, Nicias les munît de grappins de fer propres à résister aux chocs des vaisseaux ennemis, & les ponts furent remplis d'hommes armés. Quand la flotte fut prête à mettre en mer, Nicias rappela les troupes des différens postes qu'elles occupoient encore, & des forteresses qu'elles défendoient, & il en forma un camp sur le rivage, afin de pouvoir étendre leurs rangs le jour de la bataille, autant que le voisinage des remparts de Syracuse pourroit le permettre, & d'assurer un plus grand espace pour la retraite de ses vaisseaux, s'ils étoient poursuivis par leur mauvaise fortune; n'ayant plus d'autre ressource dans cette fatale alternative que de se retirer par terre avec les misérables débris

de l'armée. Nicias ne désespéroit pas encore que les derniers efforts de ses concitoyens ne rompissent la chaîne que l'ennemi avoit formée à l'entrée du grand port, & qu'ils ne revinssent victorieux reprendre leurs compagnons dans le camp, & les transporter dans les ports amis de Catane & de Naxos.

Les deux partis se préparent au combat.

Animé par cette espérance, il oublia ses infirmités, & s'efforça de cacher le trouble de son ame. Il releva l'abattement des Athéniens, en les exhortant, avant qu'ils s'embarquassent, « à se ressouvenir des vicissitudes de la guerre & de l'inconstance de la fortune [a]. Quoique malheureux jusqu'alors, ils avoient tout à attendre de leurs dispositions actuelles ; & des hommes qui avoient vaincu & surmonté tant de dangers, ne devoient pas céder aux foibles préjugés de la crainte, & affoiblir l'espérance d'une victoire prochaine par le souvenir de leurs défaites passées. Il se présentoit encore une occasion de défendre leur vie, leur liberté, leurs amis, leur pays, & la renommée d'Athènes ; occasion qu'ils ne retrouveroient plus, puisque toute la fortune de la république étoit embarquée sur

[a] Thucydid., p. 535 & suiv.

cette flotte. » Quand Gylippus & les commandans Syracusains furent instruits des desseins de l'ennemi, ils se hâtèrent d'aller à la défense de la barre qu'ils avoient élevée à l'entrée du port. Ayant laissé, on ne sait pour quelle raison, un passage étroit [a], ils mirent de chaque côté une puissante escadre pour le garder. Gylippus anima les combattans par tous les motifs que leur situation fournissoit naturellement, & retourna prendre la conduite des forces de terre, laissant Sicanus, Agatarchus & Pythen, les deux premiers pour commander les ailes, & le dernier, citoyen de Corinthe, pour commander le centre de la flotte Syracusaine, qui étoit inférieure à celle des Athéniens de vingt galères. Mais la première étoit pourvue de tout ce qui sembloit le plus nécessaire à la défense ou à l'attaque; on s'étoit même prémuni contre les grappins de fer des Athéniens, en couvrant les proues des vaisseaux de cuirs mouillés & glissans.

Avant que les Athéniens missent à la voile, Nicias ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit favoriser le succès qu'il espéroit, par- Combat naval dans le grand port.

[a] Και τον καταλειφθεντα διεκπλουν. Thucydid. p. 451.

courut tous les vaisseaux, s'adressant dans les termes les plus pathétiques aux différens commandans, les appelant par leur nom, leur remettant sous les yeux les objets les plus chers & les plus respectables qu'ils étoient obligés, par tous les liens de l'honneur & de l'affection, à défendre, & les conjurant au nom de leurs familles, de leurs amis & de leurs dieux, de déployer tous les talens & tout le courage dont ils étoient susceptibles dans cette occasion mémorable & décisive. Il retourna alors au camp, accablé sous le poids des fatigues & des inquiétudes, confiant la dernière espérance de la république à la valeur active de Démosthènes, d'Eudemus, & de Ménandre. Le premier choc des Athéniens fut irrésistible ; ils franchirent le passage de la barre, & repousèrent les escadres qui étoient des deux côtés. L'action devint générale à l'entrée du port ; & deux cents galères combattirent dans cet espace resserré, pendant la plus grande partie du jour, avec une valeur opiniâtre. Il faudroit l'énergie expressive de Thucydide, les sons & les expressions imitatifs, quoiqu'inimitables de la langue Grecque, pour décrire le bruit, le tumulte & l'ardeur des deux escadres. La

bataille ne se borna pas long-tems au choc des proues contre les proues, & à une grêle de traits & de flèches lancés de loin. Les vaisseaux les plus voisins s'abordèrent, & leurs ponts furent bientôt changés en un champ de carnage. Les flottes étoient partagées en groupes de galères adhérentes; & la confusion des cris étouffoit la voix des commandans; les Athéniens s'exhortant à ne pas abandonner un élément sur lequel leur république avoit toujours trouvé la victoire, pour chercher un asyle dangereux sur un rivage ennemi; & les Syracusains s'encourageant à ne pas laisser échapper un ennemi qui avoit médité long-tems de s'enfuir [a].

Le spectacle singulier & terrible de l'action la plus cruelle & la plus opiniâtre que l'on eût jamais vu dans les mers de la Grèce, enchaîna l'activité & suspendit totalement les facultés des nombreux bataillons ennemis qui bordoient le rivage. Les spectateurs & les combattans étoient également intéressés à cette scène importante; mais les premiers, dont la sensibilité n'étoit détournée par aucune action du corps ou de l'esprit, ressen- Les Athéniens sont défaits.

[a] Thucydid., p. 543 & suiv.

toient plus profondément, & exprimoient avec plus d'énergie les différentes émotions dont ils étoient agités [a]. L'espérance, la crainte, les acclamations de la victoire, les cris du désespoir, la sollicitude inquiète d'un succès douteux, animoient la contenance, la voix & le geste des Athéniens, dont tout l'espoir étoit concentré dans leur flotte. Quand enfin leurs galères cédèrent de toutes parts, le tumulte rapide qui annonçoit la succession des passions, le contraste qui en marquoit les diverses nuances, firent place à ce calme effrayant causé par l'étonnement & la terreur. Il fut suivi d'un mouvement de frayeur qui les fit fuir en désordre. Plusieurs se sauvèrent au camp ; d'autres coururent sans savoir où porter leurs pas ; tandis que Nicias, avec une petite troupe qui partageoit sa fermeté, resta sur le rivage pour protéger le débarquement du reste de leurs vaisseaux. Mais la retraite des Athéniens n'auroit pu probablement s'effectuer, si elle n'eût été favorisée par les circonstances où se trouvoit l'ennemi, ainsi que par les préjugés superstitieux. Dans cette bataille opiniâtre, les vaincus

a Thucydid. p. 544.

avoient perdu cinquante vaiſſeaux, & les vainqueurs quarante. Ces derniers furent obligés d'employer leurs premiers ſoins à recouvrer les corps morts de leurs compatriotes & de leurs alliés, afin de leur rendre les derniers honneurs avec les cérémonies uſit.es dans les funérailles. Le jour étoit tombé; les forces des combattans étoient épuiſées par des travaux pénibles & ſans relâche; & ils étoient plus diſpoſés, ainſi que leurs compagnons qui étoient ſur le rivage, à retourner à Syracuſe jouir des fruits de la victoire, qu'à irriter le déſeſpoir dangereux des Athéniens vaincus [a].

L'orateur Romain [b] a obſervé avec autant de vérité que d'élégance, que non-ſeulement la marine d'Athènes, mais encore la gloire & l'empire de cette république, vinrent faire naufrage dans le port de Syracuſe. Les Athéniens en effet furent tellement découragés, & leur caractère national tellement abattu, après ce combat à jamais mémorable, qu'ils refusèrent de remplir un devoir qu'ils n'avoient jamais négligé, & qui étoit un des principaux points de leurs principes religieux. Leur abattement.

---

[a] Thucydide, p. 545.
[b] Cicer. in Verr., v. 37.

Ils abandonnèrent les corps morts de leurs compagnons aux insultes & aux indignités des vainqueurs ; & quand leurs généraux leur proposèrent de se préparer à un nouveau combat pour le lendemain, puisque leurs vaisseaux étoient encore en plus grand nombre que ceux des ennemis, eux qui avoient rarement évité des forces supérieures & jamais des forces égales, ils déclarèrent qu'aucun motif ne pourroit les engager à se présenter de nouveau devant les vaisseaux de Syracuse, quoiqu'en plus petit nombre. Leur seul desir étoit de se sauver par terre à l'ombre de la nuit, & de fuir un ennemi auquel ils ne pouvoient plus résister, & d'un lieu où tous les objets offensoient leur vue, & offroient des idées lugubres à leur réflexion [a].

Les Syracusains célèbrent la fête d'Hercule avec une joie licencieuse.

La conduite des Syracusains auroit pu être extrêmement favorable à ce dessein. Le soir même de la bataille étoit la veille de la fête d'Hercule; & les combattans, encore échauffés, s'éveillèrent, après un repos court & agité, pour célébrer la mémoire de leur héros favori, attribuant probablement à son influence le mérite de la victoire la plus écla-

[a] Thucydide, p. 545.

tante qu'ait jamais remportée Syracuse. Du triomphe de la victoire & des émotions de l'enthousiasme religieux, il n'y avoit qu'un pas, dans la religion & la pratique des Grecs, à l'extravagance de la joie la plus licencieuse & aux excès des plaisirs sensuels. Leur religion admettoit en général les réjouissances, les processions, la musique, la danse, les plaisirs de la table, ceux des beaux-arts & d'une conversation libre; mais la réunion d'une fête & d'une victoire exigeoit que l'on rassemblât toutes ces réjouissances de manière à flatter les sens, & à plaire à l'imagination. Au milieu de ces transports effrénés, les Syracusains perdirent tout souvenir d'un ennemi qu'ils méprisoient; les soldats même qui étoient de garde, se joignirent aux amusemens frivoles ou dissolus de leurs compagnons; & pendant la plus grande partie de la nuit, Syracuse présenta le spectacle confus d'une joie insouciante & d'un désordre insensé [a].

L'esprit ferme & vigilant d'Hermocrates résista seul au délire général, mais sans chercher à le détourner. Il étoit impossible de ramener aux fatigues de la guerre des hom-

Stratagême d'Hermocrates pour empêcher la retraite des Athéniens.

[a] Thucydid., p. 546.

mes plongés dans le vin & la débauche, & enivrés de la victoire. Ainsi, ne pouvant intercepter par la force la retraite projetée des Athéniens, que leur nombre & leur ressentiment rendroient encore formidables, en quelque partie de la Sicile qu'ils portassent leur camp, il résolut de la retarder par stratagême. Une troupe choisie de cavaliers, déguisés en traîtres, s'approcha hardiment des remparts ennemis, & avertit les Athéniens du danger qu'il y auroit pour eux à partir cette nuit, parce qu'on leur avoit dressé des embûches sur la route, & que les passages les plus importans étoient occupés par l'ennemi. Des trahisons multipliées donnèrent de la réalité à cet avis perfide, & les Athéniens ayant changé leur première résolution, Nicias leur persuada d'attendre encore deux jours, afin de pouvoir prendre les mesures les plus convenables pour favoriser la sûreté & la célérité de leur marche [a].

Les Athéniens lèvent le camp.

Le matin du troisième jour après la bataille on leva le camp. Quarante mille hommes, tous épuisés par la fatigue, & abattus par le malheur, dont plusieurs étoient ma-

[a] Thucydide, p. 547.

lades ou bleſſés, offroient le ſpectacle, non d'une armée en fuite, mais d'une famille nombreuſe, chaſſée de ſes anciennes habitations par la vengeance cruelle d'un conquérant. Ils avoient vu échouer toutes les eſpérances brillantes qui accompagnèrent leur entrée triomphante dans le port de Syracuſe. Ils avoient abandonné leur flotte, leurs bâtimens de tranſport, l'eſpoir de la victoire, & la gloire du nom Athénien; & ces peines communes à toute l'armée étoient encore aigries & redoublées par les images déchirantes qui frappoient l'imagination de chacun de ces malheureux individus. Les corps déchirés de leurs compagnons & de leurs amis, privés des honneurs funèbres, leur inſpiroient le ſentiment d'une horreur religieuſe. Ils détournoient leur attention de ces idées affligeantes; mais ils ne pouvoient refuſer leur compaſſion à un ſpectacle plus triſte encore, la foule nombreuſe des malades & des bleſſés qui les ſuivoient d'un pas foible & inégal, en les conjurant, avec l'accent de la douleur, de les délivrer des horreurs des ſouffrances ou de la rage d'un ennemi irrité [a].

Leurs afflictions effrayantes.

[a] Thucydide, p. 548 & ſuiv..

Fermeté de Nicias dans cette cruelle extrémité.

Au milieu de ces scènes affligeantes, le rang de général forçoit Nicias à des fatigues plus rudes & à des maux plus cruels ; & il mérite l'estime de la postérité par son caractère & ses souffrances, & plus encore par la noble fermeté de sa conduite. Cette foule de désastres accumulés ne le plongea point dans le découragement & l'inaction. Il parcouroit d'un pas rapide toutes les parties de l'armée ; & l'activité de son esprit ranimant la langueur de sa complexion débile, il s'écrioit d'une voix forte & distincte : « Athéniens & alliés, l'espérance n'est pas perdue sans retour ; plusieurs ont échappé à des maux plus grands ; & vous ne devez pas accuser témérairement ni la fortune ni vous-mêmes. Pour moi qui, pour la force du corps, ne suis point au-dessus du plus foible d'entre vous (car vous voyez en quel état déplorable la maladie m'a réduit), que le bonheur d'une vie privée, & les dons trompeurs de la prospérité ont long-tems élevé au-dessus des plus illustres de mes contemporains, je suis maintenant confondu dans l'affliction comme le dernier de tous ; je sens néanmoins que je n'ai pas mérité un revers de fortune aussi grand ; ma conduite envers

les hommes a été irréprochable ; ma piété envers les dieux constante & sincère ; c'est par cette raison que je suis plein de confiance ; la terreur n'accompagne jamais les calamités qui ne sont pas la suite du crime. Si nous avons encouru l'indignation des dieux par nos desseins ambitieux contre la Sicile, notre offense est sans doute assez cruellement expiée par les malheurs qui nous rendent aujourd'hui des objets de compassion. D'autres nations ont attaqué leurs voisins avec moins de motifs ; & cependant elles ont été punies plus modérément. Notre nombre, notre résolution, & même nos infortunes nous rendent encore formidables. Il n'y a point d'armée en Sicile capable d'intercepter notre marche, encore moins de nous chasser du premier territoire ami où nous pourrons fixer notre camp. Il ne s'agit donc que d'assurer notre salut actuel par une retraite prudente, prompte & courageuse, & nous pourrons ensuite réparer la perte de notre honneur, & relever la gloire d'Athènes ; puisque le principal ornement d'un état consiste en hommes braves & vertueux, & non en carcasses de vaisseaux & en murailles sans défense [a]. »

---

[a] Thucydide, p. 550.

Retraite des Athéniens.

Les actions de Nicias répondoient parfaitement à ses discours. Il ne négligeoit aucun des devoirs d'un grand général. Au lieu de conduire l'armée vers Catane & Naxos, direction dans laquelle il y avoit lieu d'appréhender plusieurs embûches secrètes de l'ennemi, il es conduisit par la route occidentale vers Gela & Camerina; espérant par ce moyen trouver des provisions en plus grande abondance, & éluder en même tems les piéges cachés des Syracusains. Afin de ne rien négliger de ce qui promettoit quelqu'espérance de secours, des couriers furent dépêchés sur-le-champ aux villes voisines, que leur jalousie naturelle contre la prospérité brillante de Syracuse pourroit engager peut-être à favoriser la retraite des vaincus. Les troupes furent divisées en deux carrés, comme la disposition la plus sûre. Nicias conduisit l'avant-garde, & Démosthènes l'arrière-garde; les bagages & la multitude sans armes occupoient le centre. Dans cet ordre de marche, on passa la rivière Anapus, dont le gué fut défendu foiblement par une garde peu considérable. Le soir du premier jour, après avoir fait cinq milles, l'armée campa sur un terrein élevé : elle fut harcelée dans sa marche

par

par la cavalerie & les archers de Syracuse, qui les suivoient de loin, enlevoient les traîneurs, & évitoient par une prompte retraite de lutter contre le désespoir dangereux des Athéniens. Le lendemain, après avoir marché seulement vingt stades, ils arrivèrent dans une plaine spacieuse, dont la situation les invita à se reposer, sur-tout ayant besoin d'eau & de provisions qu'ils pouvoient s'y procurer facilement [a].

L'ennemi étoit instruit avant ce tems-là de la direction de leur marche; & pour l'interrompre, il envoya un détachement nombreux sur la montagne d'Acreum. Cette montagne, qui probablement donnoit son nom à la petite ville située dans son voisinage, coupoit la route qui conduisoit directement à Gela & Camerina : elle n'étoit éloignée que de quelques milles du camp Athénien; & avec un peu d'art on pouvoit la rendre imprenable, puisque le chemin qui la traversoit étoit escarpé, rapide, & terminé de part & d'autre par un torrent impétueux & écumant, dont le lit étoit taillé dans le roc. En vain les Athéniens tentèrent pendant trois jours de

Interrompu par l'ennemi.

[a] Thucydide, p. 552 & suiv.

ſuite de forcer le paſſage ; ils furent repouſſés dans toutes les attaques, dont la dernière étoit toujours plus foible que la précédente. Dans la première & la plus déſeſpérée, un orage imprévu augmenta le courage des Syracuſains, & la terreur des Athéniens. Un événement ſemblable avoit produit dans le premier combat, après l'invaſion de la Sicile, un effet tout oppoſé ſur ces deux nations ; mais les eſpérances & les craintes des hommes changent avec leur fortune.

Ils changent la direction de leur marche.

Après le dernier choc, la condition des Athéniens devint encore plus déplorable. Le nombre des bleſſés avoit été augmenté par les tentatives inutiles faites pour traverſer la montagne ; l'ennemi les avoit continuellement incommodé & inſulté juſqu'à ce qu'ils fuſſent retirés dans leur camp. Le territoire voiſin ne pouvoit plus leur fournir les ſecours dont ils avoient beſoin ; & ils ſe voyoient obligés, après toutes leurs peines & leurs fatigues, de faire un long circuit par les côtes, s'ils vouloient parvenir en ſûreté à leur deſtination reſpective. Cette réſolution même, (car il n'y avoit point d'alternative) quelqu'effrayante qu'elle pût être pour ces malheureux dans leur état de détreſſe & d'épui-

ment, fut recommandée par Nicias, qui, pour cacher son dessein à l'ennemi, fit allumer un grand nombre de feux dans toutes les parties de son camp [a]. Les troupes alors se mirent en marche à l'ombre de la nuit, & dans le même ordre qu'elles avoient observé jusqu'alors ; mais à peine furent-elles en chemin, que l'obscurité des cieux, les sentiers trompeurs d'un pays inconnu & ennemi remplirent les plus timides de terreurs imaginaires. Leur frayeur, comme il arrive dans tous les grands corps, se communiqua promptement à ceux qui étoient autour d'eux; & Démosthènes, avec plus de la moitié de sa division, se trompa malheureusement de route, & quitta le reste de l'armée pour ne jamais plus le rejoindre.

Les espions de Gylippus & des Syracusains donnèrent sur-le-champ avis de cette circonstance importante, qui fournissoit une occasion d'attaquer les forces divisées des Athéniens. La connoissance supérieure du pays mit Gylippus en état d'intercepter, par la promptitude de sa marche, la plus petite division, La division commandée par Démosthènes se rend à Gylippus.

[a] Thucydid., p. 552 & suiv.

& de l'environner de tous côtés dans les défilés compliqués & difficiles qui conduisoient au gué de la rivière Erynios : là il les assaillit impunément, pendant une journée entière, d'une grêle de dards, de flèches & de javelots. Il fit proclamer en même tems au son de la trompette, & par la voix d'un héraut, liberté, pardon & protection pour tous ceux qui abandonneroient la mauvaise fortune de leurs chefs ; offre qui fut acceptée par les troupes de plusieurs îles Asiatiques & d'autres pays dépendans & tributaires. Enfin il conclut un traité avec Démosthènes lui-même, dont les soldats mirent bas les armes, & rendirent leur argent (qui remplit la capacité de quatre grands boucliers), à condition qu'ils ne souffriroient ni la mort, ni l'emprisonnement, ni la famine [a]. Malgré le nombre des morts & des déserteurs, le reste montoit encore à six mille hommes, qui furent envoyés à Syracuse avec leur général captif, sous une puissante escorte, tandis que l'activité de Gylippus poursuivoit les bataillons ennemis qui avoient été con-

a Thucydide, p. 552 & suiv.

duits dans leur fuite par Nicias, à la distance de vingt milles, vers les bords funestes de la rivière Assinaros.

Les Syracusains joignirent l'arrière-garde avant que les premiers rangs de l'armée fussent arrivés sur les bords élevés & escarpés de ce torrent rapide; & un héraut fut envoyé à Nicias pour l'exhorter à imiter l'exemple de son collègue, & à se rendre, sans répandre plus de sang, à la valeur irrésistible de ses vainqueurs. Nicias douta ou affecta de douter de la vérité de ce rapport; mais un de ses courriers, qu'il avoit envoyé pour prendre des informations, lui ayant apporté la nouvelle certaine de la reddition & de la disgrace de Démosthènes, il consentit aussi à recevoir des conditions, s'engageant, au nom des Athéniens, à rembourser aux Syracusains les frais de la guerre, & à livrer des ôtages (un citoyen par talent) jusqu'à ce que la dette fût liquidée *.

La division de Nicias surprise par l'ennemi.

Ces termes furent rejetés avec mépris par les Syracusains; & Gylippus ayant occupé les postes les plus avantageux d'alentour, attaqua l'armée de Nicias avec le même succès,

Leur défense désespérée.

* Thucydid. p. 554.

qui, deux jours auparavant, avoit été si funeste à leurs malheureux compagnons. Elle soutint toute la journée l'assaut des ennemis avec un courage extraordinaire, attendant toujours l'obscurité de la nuit pour échapper à la vigilance de Gylippus; mais cette espérance fut vaine. Le général Spartiate s'apperçut de leur départ; & quoique trois cents hommes d'un courage déterminé se fussent ouvert un passage à travers les gardes, le reste de l'armée ne se vit pas plutôt découvert, qu'il retourna à son premier poste, & mit bas les armes dans un désespoir muet. Cependant le retour du jour ranima leur courage. Ils reprirent leurs armes & marchèrent vers la rivière, harcelés impitoyablement & accablés par la cavalerie & les archers de l'ennemi. Leur situation étoit déplorable & sans remède; l'espérance néanmoins ne les abandonna pas; car, semblables à ces malades consumés par une langueur mortelle, ils avoient encore une idée confuse que leurs maux finiroient s'ils pouvoient arriver sur le bord opposé de la rivière [a].

Horrible scène sur les

Le desir d'appaiser leur soif encourageoit

[a] Thucydid., p. 554.

ce dessein hardi. Ils se précipitèrent avec transport & en désordre dans le torrent, malgré sa rapidité, & malgré la poursuite des Syracusains qui, s'étant emparés des rochers dont le rivage étoit bordé, les accabloient sous une grêle de traits. Lancés dans l'Assinaros, ils eurent un nouvel ennemi à combattre. La profondeur & la force des eaux entraînoient les soldats ; & même en se réunissant, ils n'y résistoient qu'avec peine. Plusieurs furent engloutis dans les flots : à la fin le grand nombre résista à la violence du torrent ; mais une nouvelle scène de dangers & d'horreur se présenta aux yeux de Nicias : ses soldats tournoient leur fureur l'un contre l'autre, se disputant à la pointe de l'épée l'onde mal saine & trouble du courant agité. Ce spectacle abattit la fermeté de son ame courageuse ; il se rendit à Gylippus, & demanda quartier pour les restes misérables de ses troupes qui n'avoient pas péri dans l'Assinaros, ou n'avoient pas été détruites par les ennemis [a]. Avant que les ordres du général Lacédémonien pussent être portés à

bords de l'Assinaros.

[a] Thucydid., p. 555.

toute l'armée, plusieurs des soldats avoient; selon la coutume barbare de ces tems-là, saisi leurs prisonniers; de sorte que les captifs Athéniens furent ensuite distribués parmi les différentes communautés de la Sicile, qui avoient envoyé des secours à Syracuse. Le reste, en mettant bas les armes, mérita la pitié & la protection de Gylippus, qui, après avoir envoyé des détachemens pour intercepter & ramasser les traîneurs, rentra dans la ville en triomphe avec les preuves incontestables de sa conduite & de sa valeur.

Nicias avoit peu à prétendre de l'humanité d'un Spartiate orgueilleux & vainqueur; mais Démosthènes pouvoit se flatter naturellement de l'espérance d'obtenir justice. Il réclama avec force, mais inutilement, l'observation de la capitulation qui avoit été ratifiée avec les formalités ordinaires, & sur la foi de laquelle il s'étoit rendu lui & les troupes confiées à son commandement. Les prisonniers publics, dont le nombre excédoit celui de sept mille hommes, furent successivement conduits & traités avec la même inhumanité: ils furent tous condamnés à travailler dans les mines & les carrières de

Traitement cruel des captifs.

Sicile[a]. Leur unique subsistance étoit du pain & de l'eau : ils souffroient alternativement les ardeurs d'un soleil brûlant & les pluies froides de l'automne. Ils languirent soixante & dix jours & autant de nuits dans cette effrayante captivité, pendant laquelle les maladies devinrent pestilentielles par les exhalaisons des corps morts qui infectoient l'air. Enfin on sépara pour jamais ceux qui devoient jouir du sort plus heureux d'être vendus comme esclaves dans les terres éloignées, d'avec ceux qui devoient être confinés pour toujours dans ces terribles cachots. Les Athéniens, avec les Italiens & les Siciliens, qui avoient eu la bassesse d'embrasser leur cause, furent réservés pour ce dernier supplice. Leurs généraux, Nicias & Démosthènes, ne vécurent pas assez pour voir cet instant cruel. Gylippus auroit voulu leur sauver la vie, non par aucun motif d'humanité ou d'estime, mais afin que leur présence ornât son entrée triomphante dans Sparte. Mais le ressentiment des Syracusains, les craintes des Corinthiens, & sur-tout la jalousie soupçonneuse de ces traîtres, qui avoient entretenu une correspondance secrète

[a] Thucydide, p. 556.

avec Nicias, & qui trembloient toujours de se voir découverts si on lui laissoit la vie, demandèrent à grands cris le supplice des généraux captifs [a]. Les Athéniens regrettèrent avec raison la perte de Démosthènes, commandant plein de bravoure & d'audace; mais la postérité déplorera à jamais le destin de Nicias, l'homme le plus pieux, le plus vertueux & le plus infortuné du siècle où il vécut.

Exception singulière à cette cruauté générale.

Au milieu de cette scène de cruautés & de vengeances, nous ne devons pas omettre de rapporter un exemple singulier d'humanité. Les Syracusains, qui punissoient des captifs sans défense avec une sévérité aussi inflexible, avoient souvent versé des larmes aux pièces touchantes d'Euripide, poëte Athénien, qui avoit appris dans l'école de Socrate à orner les leçons de la philosophie des charmes de l'imagination, & que ses contemporains regardoient avec raison comme le plus sensible, le plus philosophe & le plus instructif de tous les écrivains tragiques. Le plaisir que ses poésies inimitables avoient causé aux Syracusains,

[a] Thucydide, l. VII jusqu'à la fin.

leur fit desirer de les entendre répéter par les voix flexibles & harmonieuses des Athéniens, si peu semblables & si supérieures à la rudesse & à l'aspérité de leur dialecte Dorique. Ils engagèrent leurs captifs à réciter les scènes pathétiques de leur poëte favori. Les captifs obéirent; & affectant de représenter les malheurs de leurs anciens rois & de leurs héros fabuleux, ils n'exprimèrent que trop fidèlement ceux qu'ils ressentoient eux-mêmes. Leur goût & leur sensibilité charmèrent les Syracusains, qui rompirent leurs chaînes, les reçurent avec amitié dans leurs familles [a]; & après les avoir traités avec toutes les distinctions honorables de l'ancienne hospitalité, rendirent aux vœux de leur patrie affligée, les restes peu considérables, mais précieux, de l'armement le plus formidable qui soit jamais sorti d'aucun port Grec. A leur retour à Athènes, ils marchèrent solemnellement en procession à la maison d'Euripide, qu'ils sa-

a Ητοι τέθνηκεν η διδάσκει γράμματα, « il est mort ou apprend des vers; » expression introduite pour la première fois à cette époque, & qui par la suite fut appliquée proverbialement en parlant des voyageurs dans les pays étrangers, dont on ignoroit le sort.

luèrent avec reconnoiſſance comme un libérateur qui les avoit arraché à la mort & à l'eſclavage [a]. Cette reconnoiſſance, infiniment plus honorable que toutes les couronnes & que tout l'éclat qui aient jamais flatté un poëte [b], dut remplir l'ame d'Euripide d'un ſentiment délicieux. Mais ce triomphe eût été bien plus complet, ſi ſes concitoyens avoient dû à ſes vertus le tribut qu'ils payoient à ſes talens; & ſi au lieu de la beauté & de l'élégance de ſes vers, ils avoient été ſauvés par ſa probité, ſon courage ou ſon patriotiſme; qualités qui, plus encore que le génie & l'imagination, conſtituent l'excellence réelle & la dignité de la nature humaine.

---

a Plutarque dans la vie de Nicias.

b Voyez plus haut, chap. VI.



CHAPITRE XXI.

Suites du désastre des Athéniens en Sicile. - Confédération formidable contre Athènes. - Ressources particulières des gouvernemens libres. -- Opérations navales. - Bataille de Milet. - Intrigues d'Alcibiades. - La démocratie Athéniene est renversée. - Gouvernement tyrannique des quatre cens. - Bataille d'Erétrie. - La démocratie rétablie dans Athènes. - Succès des Athéniens sur mer. - Retour triomphant d'Alcibiades. - Les mystères d'Eleusine. - Jour de la Plyntérie.

Etendue des infortunes des Athéniens en Sicile.

DANS les grands Royaumes de l'Europe moderne, où la population est immense, les révolutions publiques troublent rarement l'humble obscurité de l'homme privé; mais dans la Grèce, les moindres chocs qu'éprouvoit la nation se faisoient sentir sur chaque famille, & affectoient essentiellement la fortune & le bonheur de tous les individus. Si les armes des Athéniens eussent obtenu des succès en Sicile, chaque citoyen auroit vu, pour lui en particulier, dans cet évènement, un surcroît

de richesses & de pouvoir, & pour la nation en général une augmentation de gloire & de tranquillité. Mais ces belles espérances s'évanouirent dans le port de Syracuse; & les malheurs que les Grecs y éprouvèrent, ébranlèrent l'Empire d'Athènes jusques dans ses fondemens. La prudence de leurs plus habiles Généraux échoua dans cette entreprise téméraire; leur plus brave jeunesse fut découragée & ils perdirent en même-temps leur flotte & leur armée: (1) pertes irréparables, qui les mit dans l'impossibilité de résister à la ligue du Péloponèse, devenue plus puissante par le nouvel ennemi dont ils avoient excité le ressentiment. Tandis que les troupes de Lacédémone investissoient leur ville, ils avoient à craindre que la flotte des Syracusains ne vînt assiéger le Pirée, & que, forcés de succomber sous tant d'attaques combinées, ils ne vissent bientôt leurs citoyens égorgés ou traînés en captivité, pour expier les cruautés qu'ils avoient récemment commises sur les habitans de Mélos & de Scioné.

(1) Thucydid. l. 7. p. 557. Cicéron va plus loin. Hic primum opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc porto Atheniensium nobilitatis, imperii gloriæ, naufragium factum existimatur. Cicer. in Verrem. v. 37.

L'alternative de la victoire & de la défaite auroit dû naturellement leur inspirer de l'effroi. Cependant ils ne voulurent point croire à cet évènement, & ils traitèrent avec mépris ceux qui leur en apportèrent les premiers la triste nouvelle. Bientôt la vue des malheureux qui avoient échappé au désastre, & l'état d'humiliation & de misère dans lequel ils se présentoient les uns après les autres, confondirent leur incrédulité [a]. Toute la ville fut plongée dans la consternation; tous les citoyens furent saisis d'épouvante. Les membres vénérables qui composoient l'Aréopage, exprimèrent leur douleur par la majesté de leur silence; mais le peuple marqua la sienne par des cris perçans & des clameurs tumultueuses. Cette populace effrénée

Les nouvelles en sont apportées à Athènes.

Olymp. 91. 4. A. C. 413.

[a] La désolation des Athéniens étoit si grande, qu'il est presqu'impossible de s'en former une idée. Leur esprit étoit troublé, dit Thucydide, au point qu'ils ne vouloient pas croire les soldats même qui étoient échappés de cette funeste journée : και τοις πανυ των στρατιωτων εξ αυτου του εργου διαπεφευγοσι. Les histoires de Plutarque dans Nicias, celles d'Athénée, &c. doivent être regardées comme des fictions, puisqu'elles ne s'accordent point avec le récit de Thucydide dans cette circonstance.

se déchaînoit avec fureur contre les oracles menteurs & les orateurs ambitieux, dont les promesses & les discours séduisans avoient déterminé une expédition qui devoit être si fatale à leur pays [a].

Conspiration générale en Grèce contre Athènes.

Le malheur des Athéniens étoit si grand, qu'il ne leur restoit pas même l'espérance d'intéresser la pitié d'aucun peuple. Les mêmes nouvelles qui les avoient réduit au désespoir, avoient causé une joie inconcevable à leurs voisins. Tous craignoient, haïssoient & jalousoient une nation qui, depuis long-temps, avoit usurpé la domination de la Grèce. Les alliés d'Athènes ou plutôt ses sujets, répandus dans différentes isles & sur différentes côtes, se préparoient à assurer leur indépendance. Les confédérés de Sparte parmi lesquels les Syracusains tenoient le premier rang, n'étoient point satisfaits de leur victoire, & vouloient pousser la vengeance jusqu'à l'entière destruction d'Athènes [b].

Soutenue par le ressentiment de la Grèce.

Elle avoit encore à craindre un ennemi dont les forces & l'animosité devoient augmenter

[a] Thucydid. l. 8. p. 558 & suiv.

[b] Thucydid. ibid. & Diodor. l. 13. p. 348.

ses

ſes alarmes. Le long & paiſible règne d'Artaxercès, Roi de Perſe, venoit de finir (c'étoit quatre cent vingt-cinq ans avant l'ère Chrétienne.) Les deux années qui ſuivirent furent remarquables par la ſucceſſion rapide de trois Rois, Xercès, Fogdianus & Ochus. Le dernier prit le nom de Darius, auquel les Hiſtoriens ajoutèrent celui de Nothus, le *bâtard*, pour diſtinguer ce Prince efféminé de ſon illuſtre prédéceſſeur [a]. Les premières années de Darius-Nothus, furent employées à affermir ſon autorité, & à ſe garantir des intrigues d'un grand nombre de Princes de ſa maiſon, qui tous aſpiroient au trône. Lorſqu'il eut écarté cette foule de rivaux, & qu'il les eut tous mis dans l'impoſſibilité de l'inquiéter, il s'abandonna au repos, à l'indolence & à toutes les voluptés d'une Cour compoſée ſeulement de femmes & d'Eunuques [b]. Mais la neuvième année de ſon règne, il fut tiré de cette léthargie, par la révolte de l'Egypte & de la Lydie. La défection de cette dernière Province lui faiſoit craindre ſurtout de voir bientôt l'Aſie mineure

[a] Diodor. l. 12. p. 322. Ctéſias, Perſi. c. 45. & ſuiv.
[b] Ctéſias, ch. 47.

ſecouer le joug de ſa domination. Il ſe détermina alors à employer la valeur de Pharnabaſe & la politique artificieuſe de Tiſſaphernes. Il envoya ces deux Généraux commander dans les Provinces méridionales & ſeptentrionales de cette riche Péninſule. Leur habileté parvint non-ſeulement à appaiſer la rébellion des Lydiens, mais à étendre les armes & la domination de leur Roi, juſqu'aux côtes de la mer Egée, de l'Helleſpont & de la Propontide. C'étoit violer formellement, par ces incurſions, le traité qui avoit été fait quarante ans auparavant entre Artaxercès qui n'aimoit point la guerre & les Athéniens, alors dans les beaux jours de leur proſpérité. Mais les infortunes récentes de ce peuple ambitieux donnoient aux généraux de Darius, l'eſpoir de remettre ſous la puiſſance du grand Roi [a] toute la côte de l'Aſie, & en même-tems de tirer une vengeance exemplaire de l'orgueilleuſe cité qui avoit réſiſté au pouvoir des Perſes, démembré leur Empire & terni leur gloire.

Les alliés d'Athènes ſe préparent à la révolte.

La terreur d'une conſpiration auſſi formidable, auroit pu réduire ſans doute les Athéniens

[a] Thucydid. l. 8. p. 560, & Ctéſias, Perſic. ch. 4.

au désespoir, & leur ôter toutes facultés & toute idée même de résistance. Nous devons être d'autant plus surpris du contraire, que, sans parler des trophées immortels d'Alexandre ou des ravages de Gengiskan, de Tamerlan & des Princes Tartares de leur race, on a vu les Espagnols, les Portugais & les autres nations modernes de l'Europe, parcourir en vainqueurs, avec une poignée d'hommes, les côtes orientales & occidentales de l'ancien & du nouveau monde. L'Européen audacieux & soumis à une discipline sévère, a triomphé aisément du caractère doux & peu belliqueux des Indiens orientaux, & de l'ignorance des sauvages d'Amérique. Mais les succès rapides de tous ces conquérans, étoient dûs à leur expérience & à leurs connoissances dans l'art de la guerre [a]. Les Romains subjuguèrent les nations de la terre par la supériorité de leurs armes & de leur discipline. Mais les Athéniens fournissent le seul exemple d'un peuple qui ait acquis, par

---

[a] Si on révoquoit en doute celles des Tartares, on peut consulter l'Histoire des Huns par M. de Guignes, & la description admirable des mœurs des nations pastorales, par M. Gibbon, v. 2.

les seules forces de sa constitution, une domination étendue sur des hommes aussi habiles que lui dans l'art de la guerre & du gouvernement. Ils possédoient ou étoient censés posséder un courage & une capacité supérieurs aux nations qui les environnoient ; & cette opinion, qui sembleroit n'être pas entièrement destituée de fondement, les mettoit en état de maintenir par de foibles garnisons, une autorité absolue dans les îles de la mer Egée, ainsi que dans les villes de la côte Asiatique. Leurs désastres & leurs disgraces en Sicile détruisirent d'un seul coup, leur puissance réelle & leur puissance idéale. La perte d'un tiers de leurs citoyens les mit dans l'impossibilité de renforcer les garnisons des places qu'ils possédoient au-dehors ; leur flotte étoit anéantie ; & leurs défaites multipliées devant les murs de Syracuse, avoient converti en mépris cette admiration avec laquelle les Grecs & les Barbares contemploient depuis long-temps la ville d'Athènes.

Ressources particulières des gouvernemens libres.

Mais il y a dans les Gouvernemens libres des ressources cachées qui ne se montrent que dans les calamités publiques. L'adversité est la grande école des vertus & de l'héroïsme, pour des hommes doués d'une vigueur natu-

relle d'esprit, & que l'indépendance politique a rendu les garants de leur propre gloire; elle fournit à l'enthousiasme des assemblées populaires les plus nobles occasions de développer la grandeur d'âme des individus & l'honneur de la nation. Si les mesures que les Athéniens avoient à prendre, eussent dépendu d'un seul homme, ou même d'un petit nombre, il est probable que la timidité d'un Chef & la prudence circonspecte d'un conseil, auroient succombé sous le poids d'infortunes trop pesantes pour être supportées par des esprits ordinaires. Mais la première étincelle d'ardeur généreuse que l'amour de la vertu, de la gloire & de la république, ou même que les moindres motifs d'ambition & de vanité, excitèrent dans la multitude assemblée, se répandit de proche en proche dans l'ame de tous les citoyens.

Mesures prudentes & vigoureuses des Athéniens.

Les Athéniens se déterminèrent donc, par un mouvement & une résolution unanimes, à braver la rigueur de la fortune & à tenir ferme contre les assauts de l'ennemi. Ce noble dessein ne se borna pas à des spéculations inutiles; on prit les mesures les plus sages pour le mettre en pratique. Le grand ouvrage commença, ainsi que toute réforme nationale devroit toujours commencer, en réglant l'état

des finances, & en élaguant toute branche de dépense superflue. Les plus turbulens démagogues gardèrent le silence; ce fut à la sagesse & à l'expérience consommée des vieillards qu'on remit la direction des Conseils publics; on fit de nouvelles levées; le reste de la flotte fut équipé pour remettre en mer; les mouvemens des colonies & des États tributaires furent surveillés avec le plus grand soin, & on employa toutes les ressources imaginables pour appaiser leur animosité ou la rendre impuissante *. Ces mesures cependant, toutes prudentes & vigoureuses qu'elles étoient, n'auroient pas probablement suspendu la chûte d'Athènes, si plusieurs causes réunies n'eussent favorisé sa résistance. La lenteur, la foiblesse & l'incertitude des opérations de la confédération Spartiate; la conduite capricieuse, équivoque & temporisante des Gouverneurs Persans; & par-dessus tout, les intrigues & le génie entreprenant d'Alcibiades, qui, après avoir plongé son pays dans un abîme de maux, entreprenoit enfin sa défense; toutes ces causes réunies retardèrent la destinée d'Athènes.

* Thucydid. l. 8. p. 559. Diod. l. 13. p. 349.

Un an après la malheureuse expédition de Sicile, les Spartiates mirent en mer une flotte de cent voiles, dont vingt-cinq étoient sorties de leurs ports de mer; les Thébains en avoient fourni vingt-cinq autres; les Corinthiens, quinze; & le reste venoit des Locriens, des Phocéens, des Mégaréens & des autres villes maritimes du Péloponèse. Cet armement étoit destiné à encourager & à soutenir la révolte des sujets d'Athènes dans l'Asie mineure. Les îles de Chio & de Lesbos, ainsi que la ville d'Erithrée sur le continent, prièrent les Spartiates de se joindre à leurs forces navales. Leur demande fut appuyée par Tissaphernes, qui promit de payer les matelots & d'approvisionner les vaisseaux. Dans le même-temps, un ambassadeur de Cyzique, ville très-peuplée située sur une île de la Propontide, vint solliciter la flotte Lacédemonienne d'entrer dans les ports vastes & commodes, qui faisoient depuis long-temps la richesse & l'ornement de cette cité, & d'en chasser les garnisons Athéniènes, auxquelles les Cyzicéniens & leurs voisins ne se soumettoient qu'avec répugnance. Le Persan Pharnabaze secondoit leur projet; il offrit de son côté, & à cette occasion, aux Lacédémoniens, les mêmes

Les Péloponésiens & les Persans se préparent à agir contre les colonies Asiatiques d'Athènes.

Olymp. 92. 1. A. C. 412.

conditions qui leur avoient été proposées par Tissaphernes; & tel étoit le peu d'harmonie qui régnoit entre les Lieutenans du grand-Roi, que chacun d'eux faisoit sa demande particulière, sans considérer en aucune manière les véritables intérêts de leur maître commun [a]. Les Lacédémoniens tinrent plusieurs conférences entr'eux & avec leurs alliés; ils hésitèrent, délibérèrent, résolurent & changèrent de résolution. A la fin ils se laissèrent persuader par Alcibiades de préférer les propositions de Tissaphernes & des Ioniens, à celles des Hellespontins & de Pharnabaze.

Irresolution des confédérés.

Les Athéniens découvrent & déconcertent les projets des Corinthiens & des Chiotes.

Olymp. 92, 1. A. C. 412.

Le délai occasionné par cette délibération fut la principale, mais non la seule cause qui empêcha les alliés d'agir dans le moment où la célérité étoit de la dernière importance. Une foule de vues particulières les détourna du but général de la confédération; & la saison se trouvoit fort avancée, sans que les Corinthiens, qui s'étoient distingués par leur animosité contre Athènes, fussent prêts à mettre à la voile. se déterminèrent par orgueil, peut-être, au

[a] Thucydid. p. 561 & 562.

tant que par fuperftition, à célébrer [a], avant de quitter le port, les jeux Ifthmiens, confacrés à Neptune, la troifième des plus brillantes & des plus pompeufes folemnités de la Grèce. Les Athéniens, quoiqu'ennemis, ne furent point exclus de cette cérémonie par les magiftrats de Corinthe; & ils ne s'en exclurent point eux-mêmes, quoiqu'oppreffés du poids de leurs infortunes paffées, & quoiqu'entièrement occupés des moyens de parer aux maux de l'avenir. Tandis que leurs repréfentans partageoient les amufemens de ce fpectacle facré, ils ne négligeoient pas la commiffion dont leurs compatriotes les avoient chargé. Ils s'informèrent fecrettement du plan & des circonftances particulières de la révolte qu'on méditoit, & furent inftruits du temps fixé pour le départ de la flotte Corinthiène. Par cet avis important, les Athéniens prévinrent les deffeins des rébelles de Chio, & leur emmènerent fept

---

[a] » Πειν τα ισθμια διεορτασωσι. » Le Scholiafte remarque avec raifon la force du » δια », « tout-à-fait complettement, » jufqu'à ce qu'ils euffent célébré les jeux, le nombre complet de jours indiqués par l'antiquité. Vid. Æ. Port. ad oc. p. 563.

vaisseaux pour gages de leur fidélité. L'escadre qui venoit d'exécuter cette entreprise, intercepta à son tour les Corinthiens qui croisoient dans le golfe Saronique ; & les ayant attaqués & vaincus, elle les poursuivit jusques dans leurs ports & les y bloqua [a].

Succès des confédérés.

Pendant ce temps-là les Spartiates & leurs alliés envoyoient sur les côtes d'Ionie différentes escadres l'une après l'autre, & à mesure qu'elles étoient prêtes, sous la conduite d'Alcibiades, de Chalcidéus & d'Astyochus. Le premier de ces Amiraux fit voile pour l'île de Chio, qui étoit troublée alors par deux factions contraires. Les partisans d'Athènes furent surpris & forcés de se soumettre ; & la ville qui possédoit quarante galères, & qui ne le cédoit à aucune des colonies voisines, ni pour les richesses, ni pour la population, accéda à la confédération Péloponésiène. Milet, cité riche & très-fortifiée, suivit cet exemple. Erithrée & Clazomène se rendirent à Chalcidéus ; & plusieurs autres places de moindre importance furent conquises par Astyochus.

Bataille de Milet. Olymp. 92, 2. A. C. 412.

Lorsque les Athéniens reçurent la nouvelle de ces événemens, ils résolurent d'employer

[a] Thucydid. p. 564.

mille talens qui avoient été déposés dans la citadelle, du temps de leur prospérité, sous la sanction d'un décret du Sénat & du peuple, afin de ne s'en servir qu'au moment du dernier danger. Cette ressource les mit en état d'augmenter leur flotte qui cingla, sous le commandement de Phrynichus & d'autres Chefs, vers l'île de Lesbos. S'étant assurés de la fidélité des Lesbiens, qui étoient prêts à se révolter, ils tâchèrent de rétablir leur autorité dans Milet, régardée anciennement comme la Capitale de la côte Ionique. Il y eut une bataille sanglante devant les murs de cette place, entre les Athéniens & les Argiens d'un côté, & les Péloponésiens, assistés des troupes de Tissaphernes & des rébelles Milesiens, de l'autre. La bravoure Athéniène défit en cette occasion les Grecs & les Barbares qui leur étoient opposés, & qui leur étoient supérieurs en nombre; mais leurs auxilliaires d'Argos furent repoussés par les vaillans citoyens de Milet; de sorte que de chaque côté, dans cette occasion, la race Ionique, regardée communément comme la moins belliqueuse, prévalut sur les Doriens, leurs rivaux & leurs ennemis. Encouragés par la victoire, les Athéniens se préparoient à donner l'assaut à la cité lorsqu'ils furent alarmés de l'approche

La flotte Athéniène se retire.

d'une flotte de cinquante-cinq voiles, qui s'avançoit en deux divisions, dont l'une étoit commandée par le célèbre Hermocratès, & l'autre par Théramènes le Spartiate. Phrynichus voyant que ses forces ne montoient qu'à quarante-huit galères, refusa de commettre la dernière espérance de la République au danger d'un combat inégal. Sa fermeté méprisa les clameurs des matelots Athéniens, qui taxoient [a] du nom de lâcheté, la circonspection de leur amiral, & il se retira tranquillement avec toutes ses forces vers l'île de Samos, où la faction du peuple ayant traité dernièrement les nobles avec une injustice & une cruauté assez ordinaires dans les démocraties grecques, étoit prête à recevoir à bras ouverts les protecteurs de cette forme licentieuse de gouvernement.

Les affaires des Athéniens rétablies par Alcibiades.

La retraite de la flotte Athénienne annonçoit la supériorité de l'ennemi sur mer; & cette supériorité suffisoit pour acquérir ou pour maintenir la soumission des côtes & des îles du voi-

---

[a] Comme Fabius,

» Non ponebat enim rumores ante salutem.

ENNIUS, apud Cic.

Que Thucydide exprime avec plus de vigueur, » οὐδὲ ποτὲ τῷ αἰσχρῷ ὀνείδει εἴξας ἀλόγως διακινδυνεύσειν. » p. 174.

ſinage. Les Péloponéſiens jouiſſoient auſſi à d'autres égards des avantages les plus déciſifs. Leurs galères étoient ravitaillées & leurs ſoldats payés par Tiſſaphernes. Ils attendoient de jour en jour un renfort de cent-cinquante vaiſſeaux Phéniciens, qui, diſoit-on, avoient touché à Aſpendus, port de mer de Pamphylie. Mais dans cette criſe dangereuſe, la fortune sembla reſpecter la ſituation d'Athènes; & par une ſuite de circonſtances ſingulières & preſque incroyables, elle mit Alcibiades, ce fléau de ſa patrie, à portée d'en devenir le défenſeur & le ſauveur.

Durant ſon long ſéjour à Sparte, Alcibiades avoit affecté la gravité extérieure & les manières de ces républicains auſtères; il s'étoit conformé à leur diète rigoureuſe & à leurs exercices laborieux; mais ſon caractère & ſes mœurs étoient toujours les mêmes. Son intrigue avec Timée, épouſe du Roi Agis, fut découverte par la légèreté de cette Princeſſe. Fière de l'attachement d'un perſonnage auſſi célèbre, la Reine donnoit familièrement le nom d'Alcibiades à ſon fils Leotychides. Cette indiſcrétion, qui n'étoit d'abord connue que des femmes de ſon intérieur, fut bientôt divulgée au-dehors. Alcibiades la punit de cette inconſéquence par Ses intrigues;

la déclaration la plus mortifiante, en se vantant de n'avoir sollicité ses faveurs, que par la seule ambition de donner un Roi à Sparte. L'offense elle-même, & cet aveu imprudent, plus choquant encore que l'offense, excitèrent dans le cœur d'Agis, outragé, le plus vif ressentiment [a]. Les magistrats & les généraux de Sparte jaloux de la réputation & du mérite d'un étranger, prirent le parti du Roi & l'encouragèrent à se venger. L'horrible usage des assassinats déshonoroit encore les mœurs des Grecs. Ils envoyèrent ordre à Astyochus, qui commandoit en chef les forces Péloponésiènes, en Asie, de se défaire secrètement d'Alcibiades, dont le pouvoir bravoit les loix, qui, dans toute république grecque, condamnoient les adultères à la mort [b]. Mais l'Athénien avoit des intelligences trop fidelles dans les principales familles de Sparte, pour devenir la victime de cet exécrable dessein. Il éluda avec son adresse accoutumée tous les piéges d'Astyochus: sa sûreté cependant exigeoit une vigilance & des précautions continuelles; ce qui le détermina, pour

[a] Plutarq. 2. 49. in Alcibiad.

[b] Lysias en défense d'Euphiletus, &c. p. 419.

éviter cette contrainte, à se retirer chez les Perses.

Sa conférence avec Tissaphernes.

Banni publiquement d'Athènes, persécuté secrètement par Sparte, il eut recours à l'amitié de Tissaphernes, qui admiroit ses qualités & estimoit ses talens. Tissaphernes étoit de ces hommes qui servent leurs amis avec d'autant plus de chaleur, que ces amis ont moins besoin d'eux. C'est pourquoi Alcibiades lui cacha soigneusement la cause de sa retraite & le ressentiment des Spartiates. Nul attachement ne pouvoit être durable dans l'ame du Persan, à moins qu'il ne fût fondé sur l'intérêt; & Alcibiades, qu avoit profondément étudié son caractère, commença à flatter son avarice, pour être assuré de sa protection. Il l'assura qu'en donnant aux matelots Péloponésiens, une drachme ou quatorze sols de paie par jour, il les traitoit avec une libéralité inutile, & même dangereuse; que la paie accordée par les Athéniens, dans les temps même les plus florissans de leur république, ne montoit qu'à trois oboles; ce qui provenoit, non d'une mauvaise volonté à récompenser l'adresse & la valeur de leurs matelots, mais de l'expérience qui avoit appris qu'en leur donnant plus d'une demie drachme par jour, le superflu ne servoit qu'à favoriser la débauche,

à affoiblir & corrompre leurs corps & leurs esprits, & à les rendre par-là également incapables d'activité & de subordination. Que s'ils montroient du mécontentement de cette réduction équitable, il seroit facile d'appaiser leurs clameurs licentieuses, en s'assurant, par des présens, du commandant de la flotte & de quelques orateurs mercenaires; qu'alors les matelots confians, soumettroient sans difficulté le taux de leur paie, ainsi que tout autre intérêt, à l'influence & à l'autorité de ceux qui étoient accoutumés à les gouverner *.

Il lui persuade de diminuer les subsides aux Péloponésiens.

Tissaphernes écouta cet avis avec l'attention d'un homme avide; & Alcibiades avoit si bien jugé du caractère des Grecs, qu'Hermocrates le Syracusain, fut le seul qui dédaigna de trahir d'une manière aussi basse, l'intérêt de ceux qui étoient sous son commandement. Cependant l'influence de ses collégues fit adopter universellement le plan d'économie proposé; & Tissaphernes dit que si Hermocratès, quoique plus retenu que les autres chefs, ne s'étoit pas laissé corrompre, c'est qu'on n'avoit pas voulu accéder aux demandes exorbitantes qu'il avoit faites.

* Thucydid. p. 584, & suiv.

Ce

Ce reproche explique l'opinion que les nations étrangères avoient de la vertu grecque; mais il eſt probable en même-temps que ce n'eſt qu'une calomnie, dont on a voulu flétrir la réputation de l'illuſtre Syracuſain.

Les intrigues d'Alcibiades avoient ſemé la jalouſie & la défiance dans la flotte des Pélopo-néſiens: elles avoient aliéné l'eſprit des troupes contre Tiſſaphernes & contre leurs chefs: le Perſan étoit ſur le point d'abandonner ceux qu'il avoit appris à mépriſer. Alcibiades profita de cette diſpoſition, pour lui faire entendre que l'alliance des Lacédémoniens étoit également à charge au grand-Roi & à ſes Lieutenans: » que ces fiers républicains étoient accoutumés à prendre les armes pour défendre la liberté de la Grèce, & que ce deſſein étoit totalement incompatible avec les vues de la cour de Perſe. Si les Grecs du continent & des îles d'Aſie aſpiroient à l'indépendance, & deſiroient ſe délivrer des garniſons & des Gouverneurs Athéniens, ſans ſe ſoumettre à payer un tribut à la Perſe, ils devoient continuer la guerre à leurs propres dépens, puiſqu'ils en recueilleroient ſeuls tout le fruit. Mais ſi Tiſſaphernes ſe propoſoit de recouvrer les anciennes poſſeſſions de ſon maître, il ne devoit pas laiſ-

Il le détourne de l'intérêt des Spartiates.

ser prendre une supériorité décidée à l'un ou à l'autre des deux partis, sur-tout aux belliqueux Spartiates; qu'en cherchant au contraire à conserver la balance entre les républiques ennemies, il les verroit s'épuiser toutes deux; & au milieu de leurs contestations domestiques, le moment arriveroit bientôt où Darius, sans frais & sans danger, pourroit les écrâser l'une & l'autre, & venger son droit d'hérédité à la domination de toute l'Asie. »

Alcibiades, afin de pouvoir retourner à Athènes, conspire contre la démocratie.

Ces représentations artificieuses produisirent presque une rupture ouverte, entre Tissaphernes & ses alliés. L'avantage qui devoit résulter de cette rupture pour Athènes, pouvoit ouvrir à Alcibiades le chemin de sa patrie; mais il redoutoit d'y rencontrer cette frénésie populaire dont il avoit éprouvé les funestes effets, & dont rien ne pouvoit appaiser le ressentiment furieux. C'est pourquoi il s'adressa secrètement à Pisandre, à Théramènes & à d'autres personnes de distinction dans le camp Athénien. Il déploroit avec eux l'état désespéré des affaires publiques; il vantoit son crédit sur l'esprit de Tissaphernes, & leur faisoit entendre qu'il étoit possible d'empêcher la flotte Phénicienne, stationnée à Aspendus, de venir se joindre à l'ennemi. Devenu plus hardi à mesure qu'il appercevoit le

ſuccès de ſes intrigues, il déclara enfin que les Athéniens pouvoient obtenir non-ſeulement la neutralité, mais peut-être le ſecours d'Artaxerces, s'ils conſentoient à abolir leur turbulente démocratie ſi odieuſe aux Perſes, & s'ils confioient l'adminiſtration de leur gouvernement à des hommes dignes de négocier avec un ſi puiſſant Monarque.

Cette question avoit déjà été agitée au camp & dans la ville.

Lorſque l'illuſtre banni fit cette propoſition il eſt incertain s'il étoit inſtruit des cabales ſecrètes qui s'étoient déjà formées, dans la ville & au camp, pour exécuter le deſſein qu'il ſuggéroit. Les déſaſtres, occaſionnés par l'étourderie inſolente de la multitude, avoient mis l'autorité principale dans les mains des nobles & des riches, qui, corrompus par les douceurs du pouvoir qu'on leur avoit confié pour un temps, deſiroient fort le rendre perpétuel. Pluſieurs, excités par l'ambition, d'autres, conduits par l'inconſtance, quelques-uns, dirigés par une conviction intime des défauts incurables de la démocratie, enfin la plus grande partie des citoyens d'Athènes étoit préparée à faire tous ſes efforts pour renverſer la conſtitution établie. Antiphon, homme d'un caractère élevé, & doué de talens extraordinaires, ſe trouvoit dans la troiſième claſſe, la plus honorable de

toutes. L'énergie irréſiſtible de ſon éloquence étoit ſuſpecte au peuple. Il ne ſe montroit point dans les Cours de juſtice, ni dans l'aſſemblée ; mais ſes compoſitions & ſes plaidoyers, remplis d'art & de goût, quoique débités par d'autres, avoient ſouvent ſauvé la vie à ſes amis. Il étoit l'agent inviſible qui gouvernoit tous les mouvemens de la conſpiration ; & lorſqu'il fut forcé, après la ruine de ſon parti, de venir plaider pour ſa vie devant le peuple, il déploya une activité & une force d'eſprit qui étonnèrent les plus éclairés de ſes contemporains [a]. Piſandre,

---

[a] Thucydid. l. 8, p. 600. Quelques lignes auparavant Thucydide peint le caractère d'Antiphon avec une énergie expreſſive : ανηρ Αθηναιων των καθ' ἑαυτον αρετη τε ὀυδενος ὑστερος, και κρατιστος ενθυμηθηναι γενομενος, και ἁ γνοιη, ειπειν. « Un Athénien, auquel nul homme d'alors n'étoit comparable en vertu, doué de la plus grande vigueur de penſée & du plus grand pouvoir d'expreſſion. » Plutarque, dans l'ouvrage très-imparfait & très-inexact, intitulé : *les vies des dix Orateurs*, nous dit qu'Antiphon fut le premier qui écrivit ſur les règles de l'art oratoire ; & que ſes plaidoyers étoient les plus anciens qui fuſſent parvenus à la poſtérité. Le caractère donné par Plutarque aux écrits d'Antiphon, s'accorde avec ce qu'en dit Thucydide.

Théramènes & les autres Chefs du parti Aristocratique, approuvèrent chaudement les vues d'Alcibiades. Les soldats Athéniens admiroient pareillement la valeur & les grandes qualités de l'illustre exilé, quoiqu'ils détestassent son impiété, & ils étoient impatiens de le voir rentrer au service de sa patrie. Toutes les classes de citoyens déploroient la situation dangereuse d'Athènes; plusieurs pensoient que leurs affaires seroient totalement désespérées, si Tissaphernes commandoit à la flotte Phénicienne d'agir de concert avec celle du Péloponèse; & beaucoup se réjouissoient à la perspective d'une alliance avec la Perse, à la suite de laquelle ils entretroient une fois à la solde de cet opulent satrape [a].

Un homme, l'ennemi personnel d'Alcibiades, s'opposa seul à la volonté générale. Cet homme étoit Phrynichus, dont nous avons déjà

Phrynichus agit contre Alcibiades.

[a] L'influence que cette considération peut avoir eue, se présume aisément d'après Andocidès, qui dit: Oratio, 3, que dans le cours de cette guerre les Spartiates reçurent de leurs alliés Persans, des subsides pour cinq milles talens, environ 23 millions. Cette somme est prodigieuse, eu égard à la valeur de la monnoie dans ce siècle.

eu occasion de remarquer la prudence & la fermeté, lorsqu'il commandoit les troupes. Plusieurs avoient égalé son courage dans les dangers, mais aucun n'avoit jamais surpassé l'audace avec laquelle il se tiroit de toutes les difficultés. Lorsqu'il vit que ses collégues étoient sourds à toutes les objections qu'il faisoit contre le rappel d'Alcibiades, il informa secrètement l'amiral Spartiate Astyochus, des intrigues qui se tramoient au désavantage de son pays. Toute hardie qu'étoit cette trahison, Phrynichus s'adressoit à un traître non moins perfide que lui. Astyochus étoit devenu le pensionnaire & la créature de Tissaphernes, auquel il communiqua l'avis. Le Persan en fit part sur le champ à son favori Alcibiades, qui se plaignit vivement aux Athéniens de la bassesse & de la félonie de Phrynichus. Ce dernier se disculpa avec beaucoup d'adresse; mais comme le retour d'Alcibiades pouvoit lui être funeste, il hasarda une seconde fois d'écrire à Astyochus, en lui reprochant doucement son indiscrétion, & en lui expliquant par quels moyens il pourroit surprendre toute la flotte Athenienne à Samos; exploit qui pouvoit le couvrir de gloire & de richesses. Astyochus déclara encore ce secret à Tissaphernes & à Alcibiades; mais avant que les lettres de ce der-

nier fussent arrivées au camp Athénien, Phrynichus, qui fut informé, par quelque voie inconnue, de cette seconde trahison, prévint la découverte, en apprenant aux Athéniens que le dessein de l'ennemi étoit de surprendre leur flotte. A peine les Athéniens s'étoient-ils mis en état de défense, que des messagers arrivèrent de la part d'Alcibiades, pour dénoncer la perfidie horrible d'un misérable qui avoit sacrifié bassement la dernière espérance de sa patrie à son ressentiment personnel. Mais les messagers étoient venus trop tard; Phrynichus se disculpa encore en donnant pour ses raisons l'antériorité de son avis, & la scélératesse incroyable d'un dessein que rien ne pouvoit prouver; de sorte que l'on fut persuadé qu'Alcibiades s'étoit servi de cet infâme stratagême (qui n'étoit point sans exemple parmi les Grecs) pour perdre un homme qu'il détestoit [a].

Progrès de la conspiration contre le gouvernement démocratique.

Quoique l'opposition de Phrynichus retardât les projets d'Alcibiades, elle n'empêcha pas Pisandre & ses associés de prendre des mesures pour abolir la démocratie. Les soldats qui étoient à Samos, furent induits, par les motifs men-

[a] Thucydid. p. 587. - 590.

tionnés auparavant, à acquiescer à la résolution de leurs Généraux. Mais le plus difficile restoit à faire; il s'agissoit de priver le peuple d'Athènes d'une liberté dont il avoit joui durant près de cent ans, depuis l'expulsion des Pisistratides. Pisandre se mit à la tête de la députation, qui fut envoyée du camp à la ville, pour effectuer cette importante révolution. Il fit part à l'assemblée, convoquée extraordinairement à cette occasion sur la place du théâtre de Bacchus, des mesures qui avoient été adoptées par leurs soldats & compatriotes à Samos. La troupe des conspirateurs [a], approuva vivement l'exemple; mais des murmures de mécontentement retentirent à haute voix de tous les coins de ce vaste théâtre. Pisandre demanda le motif de cette désapprobation. « Ses adversaires avoient-ils quelque chose de mieux à proposer? Si cela étoit,

[a] Ou plutôt les troupes de conspirateurs, suivant Thucydide. Pisandre étoit en peine de réussir dans son projet: τας ξυνωμοσιας, αἵπερ ετυγχανον προτερον εν τῃ πολει ουσαι επι δικαις και αρχαις. » Les factions ou juntes déjà formées dans Athènes, dans l'intention de s'emparer des sièges de la judicature & des grands offices de l'Etat. » Thucydid. p. 592.

ils devoient s'avancer & exposer le sujet de leurs plaintes ; mais surtout ils devoient expliquer comment ils se sauveroient eux, leurs femmes, leur pays, du malheur qui les menaçoit, s'ils ne consentoient point à la demande de Tissaphernes. La voix impérieuse de la nécessité étoit supérieure aux loix ; & lorsque le danger actuel seroit passé, ils pourroient retablir leur ancienne constitution. » Les adversaires de Pisandre ne purent répliquer ; & l'assemblée passa un décret qui nommoit dix Ambassadeurs avec de pleins pouvoirs pour traiter avec le Satrape Persan.

Negociation avec Tissaphernes.

Olymp. 92. 1. A. C. 412.

Les généraux Spartiates, aussi-tôt après l'arrivée de la flotte Péloponésiène, sur la côte d'Asie, avoient conclu, au nom de leur république, un traité avec Tissaphernes. On y avoit stipulé que les subsides seroient régulièrement payés par le Roi de Perse, & que les forces du Péloponèse seroient employées à recouvrer, pour ce monarque, les possessions de ses ancêtres, que les Athéniens avoient usurpées injustement. Ce traité paroissoit si honorable au grand-Roi, que son Lieutenant ne pouvoit risquer de l'enfreindre ouvertement. Il est possible que dans l'intervalle qui s'écoula entre ses intrigues avec Alcibiades & l'arrivée des Ambassadeurs Athéniens, à Magnésie, lieu de la résidence de Tis-

sapthernes, ce Lieutenant eût reçu de nouvelles instructions de sa cour, pour tenir ses engagemens avec les Spartiates. Le rusé Satrape ne pensa peut-être jamais sérieusement à une alliance avec les Athéniens, quoiqu'il eût fort goûté l'avis donné par Alcibiades, pour affoiblir les deux partis l'un par l'autre. Mais quelque fut le motif qui le détermina, il est certain qu'il montra de la répugnance à entrer dans aucune négociation avec les Ambassadeurs d'Athénes. Alarmé de la décadence de son crédit chez les Perses, sur lequel il avoit fondé l'espoir flatteur de retourner dans sa patrie, Alcibiades employa toutes les ressources de son génie pour cacher sa disgrace. A force de sollicitations, de prières & de complaisances, il obtint une audience pour ses compatriotes. Comme agent de Tissaphernes, il proposa alors les conditions sous lesquelles ils pouvoient obtenir l'amitié du grand-Roi. On fit plusieurs demandes, toutes aussi humiliantes les unes que les autres pour le nom Athénien, & toutes furent acceptées par les Ambassadeurs. Ils consentirent même à rendre toute la côte d'Ionie à son ancien Souverain. Mais lorsque le rusé Athénien (qui craignoit qu'ils n'acceptassent à tout prix le traité que Tissaphernes étoit résolu de ne leur accor-

Artifices d'Alcibiades.

der sous aucune condition) leur eût demandé si les flottes Persannes pourroient naviguer sans trouble dans les mers de la Grèce, les Ambassadeurs, sachant bien qu'en accordant cette condition, nul traité n'empêcheroit la Grèce de devenir une Province de Perse, exprimèrent leur indignation en termes peu mesurés, & quittèrent l'assemblée avec mécontentement. Cette imprudence mit Alcibiades dans le cas d'affirmer, avec quelqu'apparence de vérité, que la négociation n'avoit manqué que par leur obstination & leur emportement, & non par la mauvaise volonté de Tissaphernes; c'est ce qui se trouvoit le plus conforme à ses vues dans l'issue de cette affaire *.

La démocratie renversée à Athènes.

Olymp. 92. 2. A. C. 411.

Ses artifices réussirent, mais ils n'eurent pas les suites qu'il en attendoit. Les Athéniens s'apperçurent très-bien, par le mauvais succès de cette négociation, que son crédit chez les Perses n'étoit pas aussi considérable qu'il avoit voulu le faire croire; & la faction Aristocratique fut bien aise de se débarrasser d'un homme dont l'ambition inquiète rendoit l'association dangereuse. Elle persista néanmoins avec une

* Thucydid. l. 8. p. 593.

grande activité dans l'exécution de son projet ; & Phrynichus, qui ne s'y étoit opposé qu'en haine d'Alcibiades, en devint alors un des plus zélés partisans. La persuasion ne pouvant entraîner les principaux Athéniens, on eut recours à la violence. Androcles, Hyperbolus [a], & d'autres démagogues furent assassinés. Le peuple d'Athènes, ignorant le nombre & les forces des conspirateurs, & surpris de trouver parmi eux, des personnes qu'il avoit le moins soupconnées, flotta dans l'incertitude & resta dans l'inaction. Les factieux agirent de concert & avec vigueur ; & quelque difficile qu'il parut de renverser la démocratie Athéniène, qui avoit subsisté cent ans avec une gloire sans exemple, ce projet, cependant, fut entrepris & exécuté par l'activité hardie de Pisandre, par l'éloquence artifi-

[a] Thucydide peint son caractère en peu de mots : Υπερβολον τε τινα Αθηναιον, μοχθηρον ανθρωπον ωστρακισμενον ου δια δυναμεως και αξιωματος φοβον αλλα δια πονηριαν και αισχυνην της πολεως. Un Hyperbolus, homme sans mérite, banni par l'ostracisme, non pas à cause de son pouvoir & de sa dignité, mais par rapport à ses débauches & comme un être deshonoré. » L'ostracisme fut regardé comme avili pour avoir été appliqué à un sujet aussi indigne, & dès-lors on n'en fit plus d'usage. Voyez Plutarq. in Nicia & Aristoph. in pac. vers 680.

cieuse de Theramènes, par la fermeté intrépide de Phrynichus, & par la sagesse d'Antiphon, qui régloit tous les mouvemens de la faction [a].

Ce fut Antiphon qui forma le plan de la conspiration, & qui régla l'ordre de l'attaque, observé par ses associés. Pisandre proposa, dans une délibération qui fut tenue au sujet des affaires publiques, d'élire dix personnes, qui seroient chargées de préparer & de méditer les résolutions, pour les présenter ensuite à l'assemblée du peuple. Ces commissaires n'eurent qu'une seule résolution à proposer: savoir, « que chaque citoyen seroit libre de donner son opinion, quoique contraire à la loi, sans craindre d'être accusé, ni traduit en justice ». Cette liberté d'opinion étoit très-essentielle aux intérêts des Aristocrates, puisque les orateurs Athéniens & les hommes d'état, par une contradiction étrange dans ce Gouvernement, étoient sujets à être poursuivis [b], devant les Cours ordinaires de justice, pour des harangues & des décrets qui avoient été approuvés & confirmés par l'assemblée. En conséquence de cet acte d'indemnité,

Gouvernement des quatre cent.

---

[a] Thucydid. ibid. & Lysias adverſ. Agorat.

[b] Par le γραφη παρανομων. Voyez vol. 2 p. 460. ch. 13.

Pisandre & ses partisans déclarèrent hardiment, « que ni l'esprit ni les formes de la constitution établie (qui venoit de leur causer tant de maux), ne convenoient à la situation critique & dangereuse où ils se trouvoient ; qu'il étoit nécessaire de reconstruire tout l'édifice du Gouvernement sur un nouveau plan ; qu'à cet effet cinq personnes (dont il lut les noms) devoient être chargées par le peuple d'en choisir cent autres chacun desquels se nommeroit trois associés ; & que ces quatre cent ainsi élus, parmi les gens riches & de mérite, qui voudroient servir leur patrie sans récompense ni salaire, devoient être immédiatement revêtus de la Majesté de la république. Eux seuls dirigeroient l'administration à leur volonté, & convoqueroient aussi souvent qu'ils se trouveroient nécessaire, une assemblée de cinq mille citoyens, qu'ils jugeroient les plus dignes d'être consultés dans la conduite des affaires publiques. » Cette proposition extraordinaire fut acceptée sans opposition : les partisans de la démocratie redoutèrent la force de la cabale ; & la multitude peu clairvoyante, éblouie par le nom imposant de cinq mille, nombre qui excédoit de beaucoup les assemblées ordinaires d'Athènes, ne s'apperçut pas qu'elle cédoit sa

liberté & ses privilèges à l'artifice d'une faction ambitieuse [a].

Mais la conduite des quatre cent tyrans (car les Historiens ont adopté avec raison le langage des Athéniens indignés) fit bientôt ouvrir les yeux à tous les bons patriotes. Les vestiges de l'ancienne liberté furent abolis, on employa des troupes mercenaires, levées dans les petites îles de la mer Egée, pour tenir la multitude en respect, & pour intimider, & même à quelques égards détruire leurs ennemis réels ou supposés. Au-lieu de saisir l'occasion de nuire aux Péloponésiens, irrités de la perfidie de Tissaphernes, & mutinés par le défaut de paie & de subsistance, ils envoyèrent des Ambassadeurs solliciter la paix auprès des Spartiates, aux conditions les plus humiliantes. Leur tyrannie les rendit odieux dans la ville, & leur lâcheté les fit mépriser dans le camp de Samos. Les fugitifs qui arrivoient continuellement dans cette île, décrivoient & exagéroient leurs injustices & leur cruauté. Les jeunes & braves Athéniens, qui étoient employés au service de terre & de mer, souffroient impatiemment les indignités com-

Leur tyrannie les rend odieux.

[a] Thucydid. & Lisias, ubi supra.

mises envers leurs compatriotes. Les mêmes indignités pouvoient se commettre à leur égard, s'ils ne prenoient le parti de venger leur liberté. Ces murmures secrets éclatèrent bientôt en clameurs licentieuses, qui furent approuvées & encouragées par les Samiens. Thrasybulus & Thrasyllus, deux officiers de distinction & d'un grand mérite, quoiqu'ils n'eussent alors aucune part au principal commandement [a], animèrent & enhardirent les mécontens. Les fauteurs du nouveau Gouvernement furent attaqués par surprise: trente des plus coupables furent mis à mort, plusieurs autres furent bannis; la démocratie fut rétablie dans le camp, & les soldats jurèrent de maintenir leur Gouvernement héréditaire contre les conspirateurs domestiques, & d'agir de concert & avec vigueur contre l'ennemi public.

Leurs partisans à Samos sont détruits par Thrasybulus & Thrasyllus.

Thrasybulus, qui s'étoit mis à la tête de cette

Le premier conduit Alcibiades au camp Athénien.

---

[a] Ni en qualité de généraux ni d'amiraux; car Thrasybulus ne commandoit qu'une galère; & Thrasyllus servoit dans l'infanterie pesamment armée, soit comme officier, soit dans les rangs; ce que l'expression ne détermine pas. Cependant le scholiaste regarde ὁπλιτεύοντι comme synonyme de τοῦ ὁπλιτικοῦ ἄρχοντι. Thucydid. p. 604.

sédition

ſédition patriotique, avoit tout ce qu'il falloit pour exécuter les deſſeins les plus hardis, une conception vive, de l'éloquence & du courage. Il exhorta ſes ſoldats « à ne pas déſeſpérer d'effectuer dans la capitale la même révolution qu'ils avoient opérée au camp. Mais s'ils échouoient dans ce deſſein, ils ne devoient pas obéir plus long-temps à une ville où l'on ne trouvoit plus ni ſageſſe, ni opulence, & qui n'avoit ni ſecours à leur envoyer, ni bons conſeils à leur donner. Ils étoient eux-mêmes en plus grand nombre que ceux qui obéiſſoient aux tyrans, & mieux pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la guerre. Ils poſſédoient une île qui avoit diſputé autrefois le commandement de la mer à Athènes, & qu'ils ſe flattoient de défendre contre tout ennemi domeſtique ou étranger. Mais en ſuppoſant qu'ils fuſſent contraints de l'abandonner, n'avoient-ils pas raiſon d'eſpérer qu'avec cent vaiſſeaux de guerre & tant de braves gens, ils pourroient ſe procurer un auſſi bel établiſſement, quelqu'endroit qu'ils ſe fixaſſent, où ils jouiroient ſans trouble de la liberté, le bien le plus précieux de tous. Ce qu'ils avoient à faire de plus important pour le moment, étoit de rappeler Alcibiades, qui avoit été trompé & humilié par les tyrans, &

qui reſſentoit vivement & pouvoit venger un jour les torts de ſa patrie & les ſiens. » L'avis de Thraſybulus fut approuvé; cet officier fit voile pour Magnéſie, & revint bientôt avec Alcibiades.

Près de quatre ans s'étoient écoulés depuis que le fils de Clinias n'avoit parlé dans une aſſemblée Athéniène. Étant préſenté à ſes compatriotes par Traſybulus, il commença par accuſer ſa mauvaiſe fortune & par ſe plaindre de ſes malheurs. « Son banniſſement n'avoit pas été pour lui une infortune, puiſqu'il lui avoit fourni une occaſion de ſervir la cauſe de ſa patrie. Cet événement, malheureux ſous d'autres rapports, lui avoit procuré la connoiſſance & l'amitié de Tiſſaphernes; il avoit engagé ce Lieutenant du grand-Roi à arrêter la paie ſtipulée pour les troupes Péloponéſiènes, & il ne doutoit pas que le Perſan ne continuât ſes bons offices aux Athéniens, & ne leur fournît les moyens de ſoutenir la guerre, & qu'il n'envoyât même la flotte Phénicière à leur ſecours. » Ces promeſſes étoient magnifiques, mais illuſoires. Alcibiades, en les faiſant, n'avoit parlé que pour flatter ſon amour-propre; cependant il obtint par ce moyen un grand crédit dans l'armée, qui le choiſit ſur le champ pour ſon Général [a]. Son

[a] Μετα των προτερων. Ils l'aſſocièrent aux premiers

difcours & fes promeffes étant enfuite divulgués, augmentèrent la défiance & l'éloignement entre Tiffaphernes & les Spartiates, & frappèrent de terreur les tyrans d'Athènes, qui avoient provoqué le reffentiment d'un homme capable de détruire leur ouvrage.

Alcibiades laiffa le foin des troupes à fes collégues, Thrafybulus & Thrafyllus, & fe déroba aux applaudiffemens de fes compatriotes, fous prétexte d'aller concerter avec Tiffaphernes le plan de leurs opérations futures. Mais fon principal motif étoit de fe montrer au Perfan dans le nouveau caractère dont il étoit revêtu; car, ayant élevé fon autorité parmi les Athéniens par fon influence fur le Satrape, il efpéroit fortifier cette influence par le moyen de cette autorité même. Avant qu'il fût de retour au camp, les tyrans avoient envoyé des Ambaffadeurs, pour tenter une négociation avec les partifans de la démocratie, qui, enflammés de colère aux récits continuels des indignités & des cruautés commifes dans Athènes, fe préparoient

Son meffage aux tyrans.

commandans. Mais Thucydide ajoute immédiatement après, και τα πραγματα ταυτα αντιθεισαν, & remirent toute chofe à fa difpofition, p. 609.

à faire voile de ce côté, pour protéger leurs amis & tirer vengeance de leurs ennemis. Alcibiades s'opposa très-judicieusement à cette résolution téméraire, qui auroit laissé l'Hellespont, l'Ionie & les îles à la merci de la flotte ennemie ; & il ordonna aux ambassadeurs de remettre à leurs maîtres ce message succint, mais énergique : » qu'ils eussent à se départir de leur pouvoir illégal, & à rétablir l'ancienne constitution ; sans quoi il feroit voile vers le Pirée, & leur ôteroit en même-temps l'autorité & la vie [a].

Tumulte dans Athènes.

Lorsque le résultat de cette démarche fut connu des Athéniens, il ajouta au désordre & à la confusion dans laquelle cette malheureuse ville étoit plongée. Les quatre cens qui avoient agi de concert en usurpant le Gouvernement, furent bientôt divisés sur la manière de l'administrer, & formèrent diverses factions qui se persécutoient l'une & l'autre, comme toutes ensemble avoient persécuté le peuple [b]. Théramènes & Aristocrates condamnèrent hautement les mesures tyranniques de leurs collégues, & s'y op-

---

[a] Thucydid. Ibid. & Plutarq. 2. 54. in vit. Alcibiad.

[b] Lysias, adv. Agorat.

posèrent avec vigueur. Le perfide Phrynichus venoit d'être tué : les deux partis se préparoient à prendre les armes; & les horreurs d'une sédition Corcyréene étoient prêtes à se renouveler dans Athènes, lorsque les vieillards, les enfans, les femmes & les étrangers se jetèrent en foule au milieu des factieux, & sauvèrent une ville qui avoit été si long-temps l'ornement de la Grèce, la terreur des Perses, & l'admiration de l'univers [a].

Mutineries dans le champ Péloponésien.

Si l'ennemi public eût profité de cette occasion pour attaquer le Pirée, Athènes n'auroit pu échapper à sa destruction. Mais le mécontentement des troupes qui étoient sur la flotte du Péloponèse, stationnée à Milet, éclata bientôt lorsqu'on apprit le rappel d'Alcibiades & les intentions hostiles de Tissaphernes. Ces troupes attribuoient avec raison le défaut de paie & de subsistance, ainsi que tous les malheurs qu'elles éprouvoient ou qu'elles redoutoient, à la duplicité du Satrape & à la trahison de leurs capitaines. Leur ressentiment implacable se porta aux plus grandes violences: elles détruisirent les fortifications des Perses, dans le voisinage de

[a] Thucydid. p. 610.

Milet; passèrent les garnisons au fil de l'épée; Astyochus, leur perfide Général, ne sauva sa vie qu'en se réfugiant aux pieds des autels, & le tumulte ne s'appaisa que lorsqu'on eut ôté les coupables de leur présence, & que Myndarus, officier d'une valeur & d'une fidélitéé prouvées, fut arrivé de Sparte pour prendre le commandement en chef [a].

Au milieu du tumulte dans Athènes, une flotte Péloponésiène paroît sur la côte.

Les conséquences redoutables qui seroient résultées pour les Athéniens, si l'ennemi les eût attaqués avec une flotte de cent cinquante voiles au moment de leur sédition, peuvent se concevoir, par la terreur que leur inspira une petite escadre Péloponésiène de quarante-deux vaisseaux, commandée par le Spartiate Hégésandridas. Les amis de la constitution étoient assemblés dans le vaste théâtre de Bacchus. Ceux d'Antiphon & de Pisandre se trouvoient réunis dans un autre quartier de la ville fort éloigné. Des messagers alloient & venoient de part & d'autre. Il étoit question des affaires les plus importantes, lorsqu'on apperçut quelques vaisseaux Péloponésiens près des côtes. L'alarme fut donnée aussi-tôt dans toute la ville; les deux

---

[a] Thucydid. p. 611.

aſſemblées ſe ſéparèrent auſſi-tôt ; tous les citoyens de l'un & de l'autre parti coururent pêle-mêle vers le Pirée ; les uns équipèrent des vaiſſeaux dans le port ; les autres en lancèrent qui étoient tout prêts ; & bientôt il y en eut trente-ſix en état de tenir la mer. Lorſqu'Hégéſandridas s'apperçut de la difficulté qu'il éprouveroit pour aborder, il doubla le promontoire de Sunium, & cingla vers l'île fertile d'Eubée, d'où les Athéniens tiroient plus de proviſions que du territoire dévaſté de l'Attique, depuis que Décélie avoit été fortifiée. Pour défendre une contrée qui leur fourniſſoit les principales reſſources, les Athéniens ſe mirent à la pourſuite de l'ennemi, & le jour ſuivant ils l'apperçurent près du rivage d'Erétrie, la plus conſidérable cité de l'île.

Bataille d'Erétrie.

Les Eubéens, qui épioient depuis long-temps l'occaſion de ſe révolter, fournirent des proviſions en abondance à l'eſcadre Péloponéſiène, & retirèrent leurs denrées dans l'intérieur de l'île, lorſqu'ils virent les Athéniens s'approcher des côtes. Les chefs de ces derniers furent obligés d'affoiblir leur armée, en envoyant de petits détachemens dans le pays, pour ſe procurer des vivres. Hégéſandridas ſaiſit cette occaſion pour les attaquer : la plus grande partie des vaiſſeaux

fut prise; les équipages se sauvèrent à la nage; plusieurs furent cruellement massacrés par les Erétriens, de qui ils espéroient d'être protégés; & il ne resta que ceux qui se réfugièrent dans les garnisons Athéniènes répandues çà & là au milieu de l'île [a].

La démocratie rétablie dans Athènes. Olymp. 92. A. C. 411.

Les nouvelles de ce désastre furent pour les Athéniens ce qu'il y avoit de plus alarmant. Ni l'invasion de Xercès, ni leur défaite même en Sicile, n'occasionnèrent une pareille consternation. Ils avoient à craindre la défection immédiate de l'Eubée; il ne leur restoit plus aucun vaisseau à mettre en mer, ni aucun moyen de résister à des ennemis qui se multiplioient de toutes parts: La ville, divisée en différentes factions, étoit du parti contraire à celui du camp. Dans cette situation critique, la fermeté magnanime de Théramènes ne permit point aux amis de la liberté de désespérer de leur situation. Il les encouragea à délivrer la république de ses ennemis domestiques, qui avoient appelé, ou qui du moins étoient soupçonnés d'avoir appelé la flotte Lacédémoniène, pour les aider à enchaîner leurs concitoyens. Antiphon, Pisandre & quelques au-

---

[a] Thucydid. p. 622.

tres des plus coupables s'enfuirent; le reste se soumit. On fit un décret qui rappeloit Alcibiades & approuvoit la conduite des troupes à Samos. La sédition cessa. La démocratie, qui avoit été interrompue durant quatre mois, fut rétablie; & telles sont les ressources d'un Gouvernement libre, que cette violente fermentation ne fut pas même sans quelqu'avantage pour l'état. Les Athéniens complettèrent tout ce qu'ils avoient laissé d'imparfait dans les réformes précédentes [a]; & ils se déterminèrent à défendre jusques à la dernière extrêmité, l'ancienne gloire de la république.

---

[a] Le gouvernement fut ramené à ses principes originaires, tels qu'ils avoient été établis par Solon. Entr'autres réglemens salutaires, il étoit spécifié que personne ne recevroit de salaire pour aucune charge de magistrature. « Et alors, dit Thucydide, pour la première fois, dans ce siècle, les Athéniens modelèrent leur gouvernement d'une manière sensée; ce qui mit Athènes dans le cas de lever sa tête. » Thucydid. p. 623. C'est une chose remarquable, que ni Diodore, ni Plutarque, ni aucun des orateurs n'ont fait la moindre mention de ces réglemens salutaires, qui ne durèrent cependant pas long-temps après le retour d'Alcibiades.

Les Athéniens victorieux par mer.

Olymp. 92. A. C. 411.

La conduite imprudente & perfide des généraux Péloponésiens, & l'esprit séditieux de leurs troupes, leur avoient fait perdre une belle occasion de terminer la guerre avec autant d'honneur que d'avantage. Tissaphernes, toujours indécis, hésitoit sans cesse entre un ennemi déclaré & un perfide allié; les Spartiates, qui avoient rejeté auparavant l'amitié de Pharnabaze, son rival, recherchoient alors la protection de ce dernier. Ils firent voile vers les provinces septentrionales de son département, avec le gros de leur flotte, ne laissant qu'une petite escadre à Milet pour défendre leurs conquêtes du Midi. Les Athéniens, animés par les conseils mâles & vigoureux de Thrasybulus & de Thrasyllus, les généreux défenseurs de leur liberté, se mirent à la poursuite de l'ennemi; & les détroits importans qui joignent l'Euxin à la mer Egée, devinrent dès-lors & furent long-temps le théâtre de plusieurs combats. Le vingt-unième hiver de la guerre, la même année où la démocratie avoit été détruite & rétablie, les Athéniens triomphèrent dans trois combats successifs. Dans le premier, qui eut lieu au détroit de Sestos & d'Abydos, les avantages furent en quelque sorte balancés, puisque Thrasybulus, qui prit vingt vaisseaux Péloponésiens, en perdit quinze des

ſiens. Mais la gloire en reſta toute entière aux Athéniens, qui repouſsèrent l'ennemi, & lui offrirent de recommencer la bataille [a]. Peu de temps après, ils interceptèrent une eſcadre de quatorze vaiſſeaux Rhodiens, près du cap Rhegium. Les inſulaires ſe défendoient avec leur bravoure accoutumée. Myndarus apperçut le combat à la diſtance de huit milles, au moment où il préſentoit des offrandes dans le Temple de Minerve à Ilium. Alarmé du danger de ſes amis, il ſortit ſur le champ du temple, & s'avança à la hâte vers le rivage, pour lancer en mer ſes vaiſſeaux, & empêcher par un prompt ſecours la priſe & la déſtruction des Rhodiens [b]. La principale eſcadre Athéniène, attaqua près du rivage d'Abydos. L'engagement dura depuis le matin juſqu'à la nuit; & la victoire continuoit encòre à être douteuſe, lorſque l'arrivée de dix-huit galères commandées par Alcibiades, la décida en faveur des Athéniens. La fuite des Péloponéſiens fut favoriſée par Pharnabaze, qui, à la tête de ſes barbares, avoit été ſpectateur du combat. Il s'avança à cheval dans la mer, encourageant ſes ſoldats de la voix & du geſte, à ſecourir ſes

a Thucyd. l. 8. p. 626.

b Xénoph. Hellen. l. 1. c. 1. Diod. 13. p. 354.

alliés. L'Amiral Spartiate rangea la plus grande partie de sa flotte le long du rivage, & se préparoit à résister aux assaillans; mais les Athéniens, satisfaits des avantages qu'ils avoient déjà obtenus, cinglèrent vers Sestos, emmenant avec eux trente galères Péloponésiènes, & les quinze qu'ils avoient perdues dans le premier engagement & qu'ils avoient reprises. Thrasyllus fut envoyé à Athènes, pour y porter la nouvelle de ces succès, & y faire des recrues d'hommes & d'argent autant que l'état de cette ville pourroit le permettre [a].

Alcibiades surprend toute la flotte Péloponésiène & s'en empare.

Les Spartiates abandonnèrent la mer, dont ils espéroient se rendre maîtres, & se retirèrent dans les hâvres de Cizique, pour réparer leur flotte; tandis que les Athéniens profitèrent du bruit de leur victoire & de la terreur de leurs armes pour demander des contributions à plusieurs villes opulentes qui se trouvoient dans le voisinage. Les différentes divisions retournèrent à Sestos, sans avoir tiré grand parti de cette expédition; car ils ne pouvoient pas espérer, avant d'avoir obtenu des avantages plus importans & plus décisifs, d'intimider des places aussi bien fortifiées

[a] Id. Ibid.

que Byzance, Sélembrie & Périnthe, sur la côte d'Europe, ou Lampsaque, Parium & Chalcédoine, sur la côte d'Asie. C'est pourquoi il fut résolu, par l'avis d'Alcibiades, d'attaquer l'ennemi dans les hâvres mêmes de Cyzique. On s'avança donc, avec quatre-vingt galères, vers la petite île de Proconèse, près l'extrêmité Occidentale de la Propontide, à dix milles de distance du lieu où la flotte Péloponésiène étoit stationnée. Alcibiades profita d'une matinée obscure & pluvieuse, pour surprendre soixante vaisseaux qui manœuvroient à quelque distance du port, en interceptant habilement leur retraite. Au moment où les nuages se dissipèrent, le reste de la flotte sortit des hâvres pour venir à leur secours; l'action devint alors générale : les Athéniens remportèrent une victoire complette, & leur valeur fut récompensée par la prise de toute la flotte Péloponésiène, excepté des vaisseaux Syracusains, qui furent brûlés en face de l'ennemi victorieux par le courageux Hermocrates. Les circonstances & les suites de cette importante action, furent mandées au Sénat de Sparte, en peu de mots, mais d'une manière très-expressive, dans une lettre écrite par Hypocrates, Commandant en second, & interceptée par les Athéniens : « tout est perdu; nos vaisseaux sont

pris; Myndarus est tué ; les hommes manquent de pain ; nous ne savons que faire [a]. »

Les Athéniens profitent habilement de leurs avantages.

Olymp. 92. 3. A. C. 410.

Le fatal désastre arrivé à Cyzique, empêcha les Péloponésiens de s'opposer l'année suivante aux projets de l'ennemi, qui prit possession de cette opulente ville, ainsi que de la forte cité de Périnthe ; qui leva une grosse contribution sur Sélembrie, & qui fortifia Chrysopolis, petite ville de Chalcédonie, à la distance de trois milles seulement de Bysance. On plaça dans cette nouvelle forteresse un corps considérable de troupes ; & on fit garder le détroit voisin par une escadre de trente voiles, commandée par Théramènes & Eubulus, & destinée à exiger en tribut un dixième de tous les vaisseaux qui traversoient le Bosphore pour aller dans l'Euxin [b]. Les Péloponésiens reçurent des secours de Phar-

---

[a] Xénoph. Hellen. l. 1. ch. 1. & Plut. p. 60 in Alcibiad.

[b] On fait que Mahomet second en tira le même avantage, en fortifiant deux châteaux, l'un sur la côte d'Asie, & l'autre sur la côte d'Europe ; que celui près de Chrysopolis est appelé par les Grecs modernes Neocastron ; mais le nom de la ville même est changé aujourd'hui en celui de Scutari, regardé par les Turcs comme un des fauxbourgs de Constantinople. Tournefort, lett. 15.

nabaze pour équiper une nouvelle flotte; mais ils furent privés des ſages conſeils d'Hermocrates, dont les talens étoient bien propres, ſoit à préparer, ſoit à employer les reſſources de la guerre. Le ſuccès de l'expédition d'Aſie n'avoit pas répondu aux eſpérances de ſes compatriotes; la populace inſolente en accuſoit l'incapacité des commandans; & on envoya de Syracuſe un décret qui les privoit de leurs fonctions, & les condamnoit au banniſſement. La conduite d'Hermocrates eſt digne d'admiration. Ayant convoqué une aſſemblée, il déplora ſa mauvaiſe fortune, mais il recommanda la plus grande ſoumiſſion aux ordres de la république & une prompte obéiſſance à ſon autorité. Il exhorta alors les hommes de mer à ſe nommer des Commandans juſqu'à l'arrivée de ceux qui avoient été choiſis par leur patrie. Mais l'aſſemblée, particulièrement les Capitaines & les pilotes s'écrièrent tumultueuſement « que lui & ſes collègues devoient continuer à commander. » Hermocrates les conjura alors « de ne pas ſe révolter contre le Gouvernement, leur faiſant obſerver que lorſqu'ils retourneroient chez eux, ils auroient alors une belle occaſion de rendre juſtice à leurs amiraux, en racontant les batailles qu'ils avoient gagnées, en faiſant l'énumération

Admirable conduite d'Hermocrates le Syracuſain.

des vaisseaux qu'ils avoient pris, & en rapportant comment leur courage & la conduite de leurs chefs les avoient autorisés à prétendre à la place la plus honorable dans les combats de terre & de mer. » Pressé par les plus vives instances, & par les sollicitations unanimes de l'assemblée, il consentit cependant à garder le commandement jusqu'à l'arrivée de ses successeurs. Ses collégues imitèrent son exemple; bientôt après cette scène mémorable, Démarchus, Mysco & Potamis, nouveaux Amiraux nommés par l'État, prirent possession des forces Syracusaines; mais les soldats & les matelots ne voulurent point laisser partir leurs Généraux chéris, sans avoir fait serment en leur présence, de révoquer leur injuste bannissement, si jamais ils retournoient eux-mêmes à Syracuse. Les capitaines & les pilotes donnèrent à Hermocrates en particulier, plusieurs marques distinguées de leur affection & de leur respect, que sa conduite à leur égard lui avoit méritées; car il avoit coutume de les rassembler souvent pour leur communiquer ses desseins, leur demander leur avis, examiner avec eux les opérations passées de la guerre, & concerter ensemble ce qu'il y avoit à faire pour la gloire de la patrie. Ses manières populaires & son affabilité lui avoient

obtenu

obtenu l'estime de ceux qui connoissoient son habileté, sa vigilance & son courage [a].

Pendant ce temps Thrasyllus obtint à Athènes les renforts qu'il avoit été solliciter, & qui furent plus considérables qu'il ne l'espéroit. Ils consistoient en mille hommes pesamment armés, en cent chevaux & en cinquante galères équipées de cinq mille matelots expérimentés. Afin que ces matelots pussent servir sur terre & sur mer, on les pourvut de légers boucliers, de dards, d'épées & de javelots. Avec ces forces Thrasyllus fit voile pour Samos, dans l'espérance de rendre la vingt-troisième campagne aussi glorieuse que la précédente, & jaloux d'égaler par ses victoires, dans les parties Méridionales de la côte d'Asie, la réputation qu'Alcibiades & Thrasybulus avoient acquise vers le Nord. Ses premières opérations furent heureuses. Il prit Colophon, avec plusieurs autres places de moindre importance en Ionie; il pénétra dans l'intérieur de la Lydie, brûlant les villages & les moissons; & il revint vers la côte, chassant devant lui un corps nombreux d'esclaves, & emmenant un butin considérable. N'ayant éprouvé aucune résistance ni de la part de Tissaphernes,

Thrasyllus, d'abord heureux, est défait dans la bataille d'Ephèse

Olymp. 93. 4. A. C. 409.

[a] Xénophon, p. 431.

dont il venoit de dévaſter les Provinces ; ni de la part des Péloponéſiens ſtationnés à Milet, ni de celle des colonies rebelles, il réſolut d'attaquer la belle & floriſſante ville d'Ephèſe, qui étoit alors le principal ornement & la première forterelle de la côte Ionique. Tandis que ſes ſoldats, formés en pluſieurs petits corps, faiſoient leurs approches vers les murs de cette place, l'ennemi accouroit de toutes parts pour défendre le Temple de Diane Ephéſiène. Une ſortie vigoureuſe de la part des habitans encouragea Tiſſaphernes & les Péloponéſiens, qui ſe trouvoient renforcés d'ailleurs tout récemment par une eſcadre Sicilienne. Les Athéniens furent défaits avec une perte de trois cens hommes; ils cherchèrent un azyle ſur leurs vaiſſeaux, & ſe préparèrent à faire voile vers l'Helleſpont [a].

Les ſoldats rétabliſſent leur honneur devant les murs d'Abydos.

Dans cette retraite, ils rencontrèrent vingt galères Siciliènes, & en prirent quatre; ils pourſuivirent le reſte juſqu'à Ephèſe. Arrivés dans l'Helleſpont, ils trouvèrent l'armement Athénien à Lampſaque, où Alcibiades jugea à propos de paſſer en revue toutes les forces de terre &

---

[a] Xénoph. Hellen. l. 1, p. 434.

de mer. L'armée du Nord donna à cette occasion une singulière preuve d'orgueil ou de courage. Elle, qui avoit toujours été victorieuse, refusa de se mettre dans les rangs avec les soldats de Thrasyllus, qui avoient été si honteusement vaincus devant les murs d'Ephèse. Elle se soumit cependant, quoiqu'avec répugnance, à passer l'hiver dans les mêmes quartiers, d'où les deux armées firent ensemble une expédition contre Abydos. Pharnabaze défendoit la place avec un corps nombreux de cavalerie Persane. Les troupes de Thrasyllus se réjouirent d'avoir une occasion de retablir leur honneur. Elles attaquèrent, repoussèrent & mirent en déroute l'ennemi. Leur victoire décida du destin d'Abydos, & leur courage fut loué par les soldats de l'armée d'Alcibiades, qui les embrassèrent alors comme de braves camarades & de bons amis.

Les entreprises des Athéniens, depuis quelques années, avoient été presqu'également heureuses; mais la fortune les favorisa plus particulièrement la vingt-quatrième campagne. L'invasion de la Sicile par les Carthaginois empêcha cette île d'envoyer des secours à ses alliés du Péloponèse. La révolte dangereuse des Mèdes arrêta les renforts qui étoient nécessaires aux Perses, pour

Alcibiade prend Byzance. Ses succès par terre & par mer.

Olymp. 93, 1. A. C. 408.

soutenir les armes de Pharnabaze [a]. Les deux nations réunies furent défaites en plusieurs rencontres par les Athéniens, chassées de leurs retranchemens & de leurs forteresses près du rivage, & poursuivies dans l'intérieur du pays, qui fut pillé & désolé par les vainqueurs. Les Athéniens revinrent ensuite en triomphe attaquer les villes fortifiées, qui refusoient de se soumettre. Ce fut dans cette entreprise qu'Alcibiades déploya les ressources étonnantes de son génie. Il se rendit maître en quelques mois soit par des approches graduées, soit par des assauts subits, soit par surprise, par trahison ou par stratagême, de Chalcédoine, de Selembrie, & enfin de Byzance même. Ses succès sur mer furent également brillans. Les Athéniens commandoient de nouveau dans les mers de la Grèce & de l'Asie mineure. Les petites escadres envoyées par l'ennemi, tombèrent successivement en leur puissance. Les partisans d'Alcibiades observèrent, que depuis qu'il commandoit, il avoit pris ou détruit deux cens galères, tant Péloponésienes que Syracusaines; & que la supé-

[a] Diodor. l. 13.

riorité de ses forces navales le mettoit en état de lever, dans l'Euxin & dans la Méditerranée, des contributions assez abondantes pour approvisionner sa flotte & son armée [a].

Son retour triomphant à Athènes. Olymp. 93. 2. A. C. 407.

Tandis que les armes Athéniènes étoient couronnées d'autant de gloire au-dehors, le territoire de l'Attique étoit dévasté par le Roi Agis, & par les troupes Lacédémoniènes postées à Décelie. Leurs incursions soudaines & hardies menaçoient fréquemment la sûreté de la ville même; les terres ravagées étoient incultes; & les Athéniens ne pouvoient hasarder de sortir de leurs murailles, pour célébrer leurs fêtes accoutumées. Alcibiades, animé par ses victoires au-dehors, se flatta de soulager les calamités domestiques de sa patrie; & après une absence de plusieurs années, marquée par tant d'événemens divers, il desira ardemment de revoir sa ville natale, & de jouir des récompenses & des honneurs accordés par les Grecs à la valeur heureuse. Son retour, que plusieurs Historiens anciens ont représenté avec toutes les circonstances d'un triomphe naval [b], eut lieu dans la vingt-cinquième année de la guerre. Malgré tous ses services, le fils de Clinias, inf-

[a] Xénoph. Hellen. Diod. l. 13. Plut. in Alcibiad.
[b] Duris apud Plut. in Alcibiad.

truit par la prudence & par l'adversité, refusa de débarquer au Pirée, jusqu'à ce qu'il eût été informé que ses concitoyens avoient anéanti les décrets portés contre lui, révoqué formellement son bannissement, & prolongé le terme de son commandement. Il ne put même, après en avoir reçu l'agréable nouvelle, y prendre une entière confiance, ni s'approcher du rivage couvert de la populace inconstante & capricieuse, jusqu'à ce qu'il eût vu dans la foule ses principaux amis & ses parens qui l'invitoient de la voix & du geste à descendre. Il débarqua donc au milieu des acclamations universelles des spectateurs, qui, sans faire nulle attention à la pompe navale, ni aux autres chefs, n'avoient les yeux fixés que sur Alcibiades. Le lendemain une assemblée extraordinaire fut convoquée par ordre des magistrats, afin qu'il pût expliquer & justifier son inconduite apparente, & recevoir les récompenses dues à son mérite reconnu. Le public prévint son apologie, en faisant le contraste de la triste situation des affaires avant qu'Alcibiades prît le commandement, & de la situation actuelle de la république. « Avant cette époque, disoit-on, Athènes avoit cédé l'Empire de la mer; l'ennemi étoit partout victorieux; l'état étoit opprimé par une guerre étrangère, déchiré par

les séditions, sans ressources & sans espérances. L'adresse & la dextérité d'Alcibiades étoient seules capables d'avoir mis la désunion dans une confédération puissante, de l'avoir affoiblie, & ensuite d'avoir repoussé ses efforts; ce n'étoit que par son courage & son activité que les citoyens s'étoient relevés de leur abattement, & avoient osé entreprendre une guerre offensive: ses talens, sa vertu & sa bonne fortune avoient seules obtenu tous les succès. »

Il étoit facile à Alcibiades de défendre sa cause devant des juges si bien disposés; mais il lui fut difficile, ainsi qu'à ses amis, de modérer les transports excessifs du peuple, qui auroit voulu combler son héros favori d'honneurs incompatibles avec le génie d'une république libre, & dangereux pour sa propre sûreté. Il reçut avec plaisir les couronnes & les guirlandes, ainsi que les autres gages accoutumés de la reconnoissance & de l'admiration publiques; mais il refusa respectueusement le sceptre de la royauté, en exprimant la ferme résolution où il étoit de maintenir la liberté héréditaire de sa patrie [a]. Athènes n'avoit pas besoin d'un Roi, mais d'un général

Sa réception dans cette ville.

[a] Com. Isocrat. orat. pro Alcibiad. & Plut. in Alcib.

en chef, capable de rétablir l'ancienne ſplendeur de la république. Le fils de Clinias pouvoit aſpirer, à juſte titre, à ce rang illuſtre, qui avoit été rempli par Thémiſtocles & Cymon. Il fut nommé Commandant en chef de terre & de mer [a]. Cent galères furent équipées, & on propoſa des vaiſſeaux de tranſport pour quinze cens hommes peſamment armés, & pour un corps proportionné de cavalerie.

Les myſtères d'Eleuſis.

Pluſieurs mois [b] s'étoient paſſés dans ces préparatifs, lorſque la fête d'Eleuſis arriva. C'étoit un temps deſtiné à célébrer & à répandre les dons temporels & ſpirituels de la déeſſe Cérès, accordés originairement aux Athéniens, & communiqués par eux au reſte de la Grèce [c]. Le

---

[a] Αναῤῥηθεὶς ἁπάντων ἡγεμὼν αὐτοκράτωρ. « Il fut choiſi Commandant abſolu de tous. » Xénoph. p. 440.

[b] Il paroît, d'après les fêtes Plynterie & Eleuſiène, citées dans le texte, qu'il arriva en Juillet, & fit voile en Novembre.

[c] Meurſius, apud Gronov. Theſaur. a raſſemblé tous les paſſages des anciens écrivains concernant cette fête. On dit qu'elle étoit célébrée dans le mois Bœdromion, qui, ſuivant le père Petau, répond à notre mois de Novembre. Mais comme l'année attique étoit lunaire, les mois de cette année ne pouvoient pas correſpondre

blé, le vin & l'huile étoient les principales productions de l'Attique; chacune de ces productions avoit été introduite dans cette contrée par l'intervention propice d'une divinité, dont la fête étoit diſtinguée par des honneurs particuliers. Minerve, qui n'avoit donné que l'olive, mais qui avoit accordé ſa protection immédiate à la ville d'Athènes, ce qui étoit bien plus précieux, étoit célébrée par des ſolemnités multipliées. Le Dieu du vin étoit auſſi honoré, à certains jours du printemps & de l'automne, par différentes expreſſions de reconnoiſſance & par des cérémonies ſpéciales. Le culte de Cérès étoit, à la vérité, moins commun; mais c'étoit par là, qu'il étoit plus ſolemnel; c'étoit alors que les myſtères Eleuſiniens, ces tréſors cachés de ſageſſe & de félicité, appeloient les Philoſophes comme le peuple. Quatorze ſiècles [a] avant l'ère chrétienne, la Déeſſe, dit-on, communiqua ces myſtères ſecrets à Eumolpus & à Keryx, deux hommes

exactement avec ceux de la nôtre. Les Grecs ne s'accordoient point avec les autres nations, ni même entr'eux, dans la manière de computer leurs mois. Vid. Plut. in vit. Romul. & Ariſtid.

[a] Marb. Arund. Epoch. 14.

vertueux qui l'avoient reçue sous la forme d'une voyageuse inconnue, avec une pieuse hospitalité [a]. Leurs descendans, les Eumolpides & les Keryes, continuèrent d'être les ministres & les gardiens de cette institution mémorable, qui fut enfin abolie par le grand Théodose, après avoir duré dix-huit cens ans [b]. Les candidats pour l'initiation se préparoient par des veilles, par l'abstinence & la prière; on leur enjoignoit le silence le plus rigide, avant de leur révéler les divins secrets. Nous pouvons avancer cependant, par ce qui nous en a été transmis, & d'après un témoignage impartial & authentique [c], que les mystères de Cérès exprimoient,

[a] Diodor. l. 5. Isocrat. Panégyr. Pollux, l. 7. ch, 9.

[b] Lozim hist. l. 4.

[c] Je dis *impartial*, parce qu'on ne peut supposer qu'Isocrates, le disciple de Socrate, ait exagéré le mérite de ces sortes de cérémonies, que l'on dit avoir été l'objet du mépris de son maître. Le passage est remarquable: « Quoique ce que je vais rapporter puisse être défiguré par la tradition & la fable, la substance n'en est pas moins digne d'attention. Lorsque Cérès voyageoit en Attique, pour chercher sa fille, elle y fut traitée avec la plus grande hospitalité, & avec ces égards particuliers qui ne sont connus que

par des signes extérieurs, l'immortalité de l'ame humaine, & les récompenses qui attendoient dans une vie future les vertueux serviteurs des Dieux. Le secret recommandé par ses ministres, si indignes des vérités qu'ils enseignoient, pouvoit justifier l'indifférence de Socrate [a], dont les dogmes non moins divins, se communiquoient & se propageoient librement & ouvertement. Mais le destin de Socrate peut justifier à son tour la circonspection des hiérophantes de Cérès.

Alcibiadès conduit la procession Eleusiène.

Outre les cérémonies initiales, le culte de cette bonne déesse étoit célébré par une musique vocale & instrumentale, par des réjouissances publiques, par des représentations qui duroient

des initiés. La déesse ne fut pas ingrate, & elle fit à nos ancêtres les deux plus beaux présens que le ciel puisse accorder, & que le genre humain puisse recevoir: la pratique de l'agriculture, qui nous tira de cette manière de vie sauvage & précaire, qui nous étoit commune avec les bêtes féroces; & la connoissance de ces mystères sacrés, qui garantit les initiés des terreurs de la mort, & leur inspire le doux espoir d'une heureuse immortalité. Voyez Panégyr. p. 24. & Eusèb. prépar. évang. l. 3.

[a] Laërt in Diogène.

plusieurs jours, & surtout par une procession pompeuse qui marchoit l'espace de dix milles le long de la route sacrée qui conduisoit d'Athènes à Eleusis [a]. Cette partie importante de la solemnité avoit été précédemment interrompue, parce que les Athéniens, après la perte de Décelie, n'étoient plus maîtres de la route, & avoient été obligés, contre l'usage établi, d'aller par mer au Temple de Cérès. Alcibiades résolut d'effacer la tache d'impiété, dont on l'avoit accusé depuis si long-temps, en rétablissant dans tout son lustre cette procession vénérable. Il se prépara à defendre à main armée les paisibles ministres des dieux, & le cortége des dévots; persuadé que si les Spartiates les laissoient passer sans trouble, ils perdroient de leur réputation militaire, ou que s'ils tentoient d'interrompre la cérémonie, ils s'exposeroient non-seulement à une résistance dangereuse de la part d'hommes animés par l'enthousiasme, mais à un reproche honteux d'irreligion, & à une abomination générale de la part de tous les Grecs. Les prêtres, les héraults, & tous le corps des initiés furent instruits de son intention & priés de se tenir prêts au jour nommé. Ce jour-là,

---

[a] Hérodot. l. 8. ch. 65. & Plut. in Alcibiad.

de très-grand matin, la cavalerie parcourut les environs, les hauteurs furent occupées par l'infanterie légère & les gens de bouclier ; & après qu'on eut laissé une garnison suffisante pour défendre les murs & les forteresses d'Athènes, tout le corps de troupes pesamment armées sortit pour protéger la procession Eleusiniène, qui s'avança par la route ordinaire vers le temple, & revint ensuite à Athènes, sans être molestée en aucune manière par les Lacédémoniens, ayant réuni dans cette seule occasion, toute la pompe de la guerre avec celle d'une cérémonie religieuse [a].

Sa gloire obscurcie par le retour de la Plyntérie ; jour de mauvais augure.

Alcibiades se prépara bientôt à faire voile pour l'Asie mineure, accompagné des vœux & de l'admiration de ses concitoyens, qui se flattoient que les talens & la fortune de leur commandant, réduiroient bientôt à leur devoir Chio, Ephèse, Milet & les autres villes & îles rébelles. L'empressement général fut cependant un peu ralenti par la réflexion que l'anniversaire de la Plyntérie [b] s'étoit rencontré avec l'arrivée d'Alcibiades, jour condamné à une

---

[a] Plut. in Alcibiad.

[b] Πλυνειν, laver ; πλυντηρ, πλυντηριος ; & dans le pluriel neutre, « la cérémonie de l'ablution. »

triste inaction, d'après la croyance superstitieuse que tout ce qu'on entreprenoit ce jour là ne pouvoit avoir une fin heureuse. Le célèbre Parthénon, dont les vestiges attestent encore la magnificence de Périclès, étoit consacré par la présence d'une déesse, qui réalisoit les inspirations d'Homère, aussi loin que le génie de Phidias étoit capable de les exprimer. Minerve, composée d'or & d'ivoire, & haute de vingt-six coudées, étoit représenté avec le casque, le bouclier, la lance & tous ses ornemens caractéristiques. L'imagination vive des Athéniens, exaltée & transportée par la majesté de son air & de son aspect, confondoit la pénible production du statuaire avec la création instantanée de Jupiter. Pour confirmer cette illusion lucrative, les prêtres du temple avoient soin de bien laver & de parer l'image, dont l'éclat extraordinaire augmentoit la vénération de la multitude. La plyntérie, durant laquelle cette cérémonie d'ablution avoit lieu, exigeoit un secret particulier & une grande circonspection. Les yeux & l'imagination du vulgaire auroient pu devenir trop familiers avec leur déesse révérée, s'ils l'eussent vue dépouillée de ses ornemens accoutumés, & s'ils eussent observé chaque partie de sa forme s'embellissant de nouveau sous les mains plastiques

des prêtres. Pour éviter le danger de cet apperçu, la plyntérie étoit voilée d'une obscurité mystique ; les portes du temple étoient fermées ; cet édifice sacré étoit environné de toutes parts pour empêcher l'approche des indiscrets & des profanes ; & le retour d'Alcibiades, l'espoir favori de sa patrie, étant arrivé le jour même où Minerve cachoit ainsi sa contenance, plusieurs crurent que cette circonstance annonçoit les calamités redoutables qui fondirent bientôt après sur la république *.

---

* Xénophon p. 438. & Plut. in Alcibiad.

Fin du Tome III.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres.





